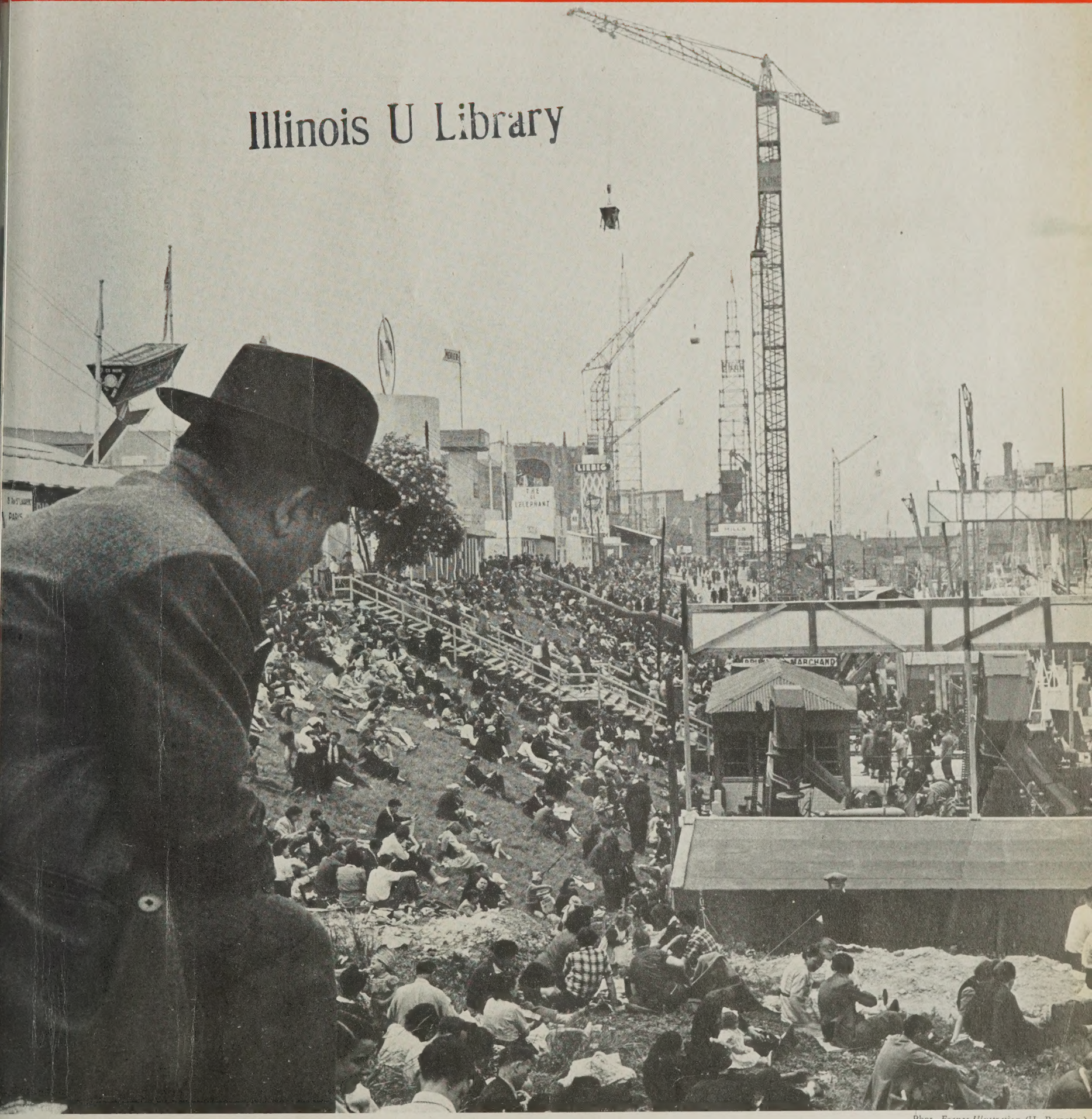
189 28 MAI 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte.)

LA FOIRE DE PARIS A OUVERT SES PORTES

Le Parc des expositions de la porte de Versailles a enregistré dimanche dernier une affluence jamais égalée. Les visiteurs de la XXXVIIIe Foire de Paris, où est représentée toute l'industrie française, étaient si nombreux qu'ils ont donné à cette manifestation annuelle l'allure d'une véritable kermesse commerciale.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-34 / Rédaction TRUdaine 78-47 || Chèques postaux : PARIS 4670-19 || Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

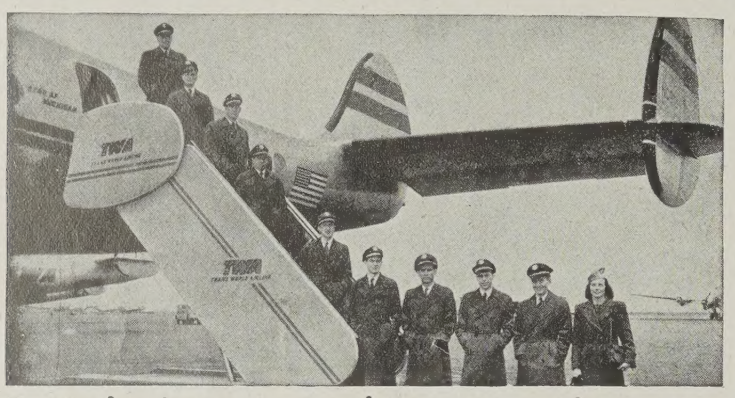
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

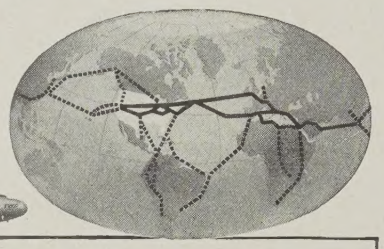
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule



Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphere calme et lumineuse Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.



NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amerique jusqu'au 31 Mars.

LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche,
PROvence 79-80

Votre agence de voyages représente

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
BALzac 10-83
101, Champs-Élysées - PARIS
U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

Le nouveau changeur de disques "JOBOTON 25/30" permet :

- de passer 10 disques de 25 ou 30 cms ;
- de répéter un disque une ou plusieurs fois ;
- d'éliminer un ou plusieurs disques ;

Le pick-up magnétique, muni d'un saphir avec dispositif de protection, assure une fidélité absolue de reproduction.

Arrêt automatique après le dernier disque.

Les grandes marques de disques éditent maintenant des séries spéciales en accouplement automatique pour faciliter l'audition des œuvres symphoniques sur changeur de disques.

CHANGEUR DE DISQUES
comportant tourne-disques et pick-up
"Joboton" POUR DISQUES DE 25 et 30 cms

Distributeurs exclusifs pour la France et l'Union Française.

Demandez la liste des revendeurs **"JOBOTON"** aux Ets J. E. **CANETTI** & Cie, 16, Rue d'Orléans à **NEUILLY (Seine).**

1415

FOIRE de PARIS : Groupe Radio - Stand 10.528

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

SIAMOIS ENNEMIS

LE MONSIEUR INTRIGUÉ. — Est-ce pour cacher la membrane qui vous unit que vous avez mis ça ?

1er FRÈRE SIAMOIS. — Non. Mais je suis socialiste et lui communiste. Alors il a mis entre nous un rideau de fer !

C'EST SUREMENT LUI !

LA SPIRITE. — Esprit de feu mon oncle Antoine, ex-fermier normand, êtes-vous là ?

L'ESPRIT, *répondant par coups frappés.* — P' t'être ben qu'oui, p' t'être ben qu'non !...

AVIS QUALIFIÉ !

— T'as lu ?... On refait des billets de 5.000 balles.

— Tant mieux !... Ça tient moins de place et ça ne nous déforme pas le portefeuille !...

UN HOMME D'ÉPÉE

— De mon temps je savais utiliser une épée. Presque chaque mois j'engageai et je dégageai le fer !

— En duel ?

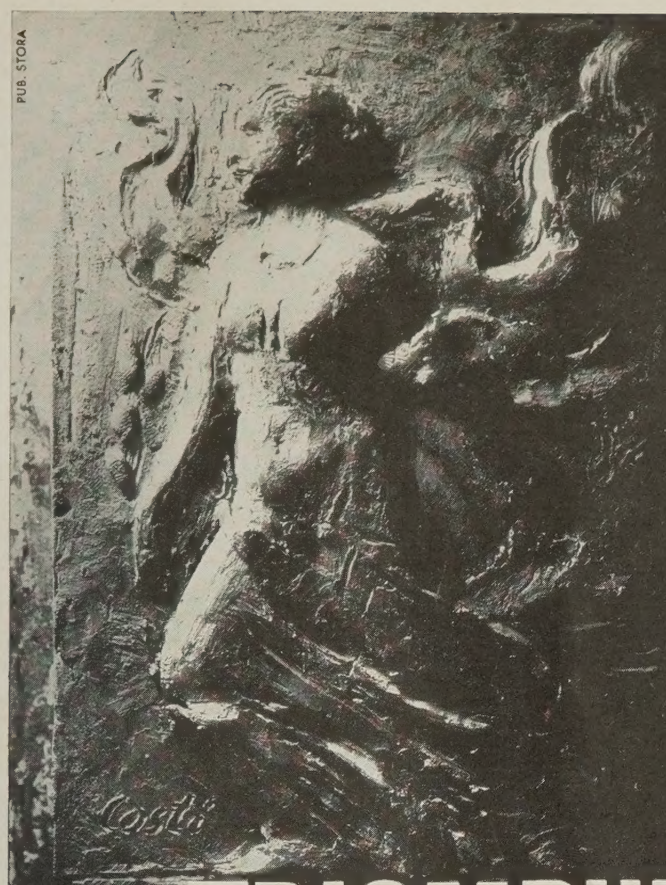
— Non, au Mont-de-Piété !

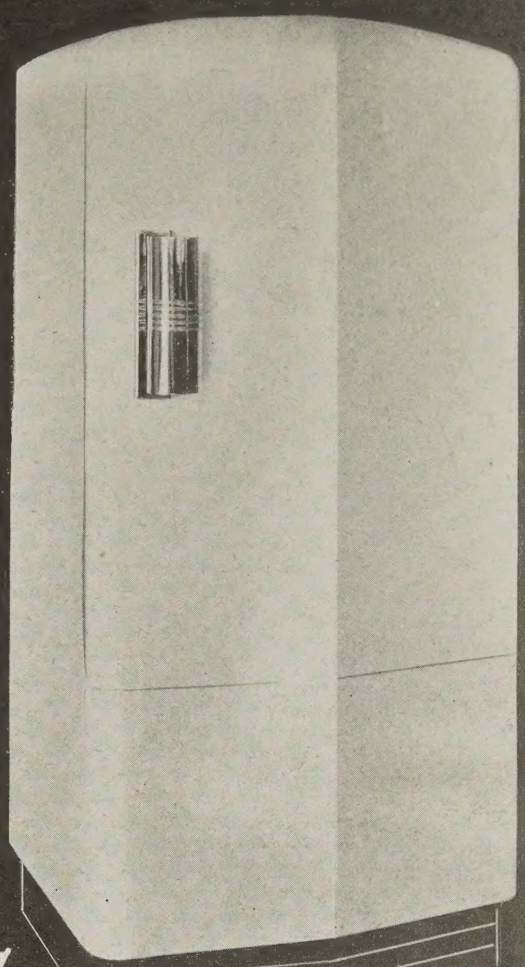
CONTAGION

LE SOLEIL, *à la terre.* — Alors, ma chère, il paraît que vous ralentissez votre rotation ?

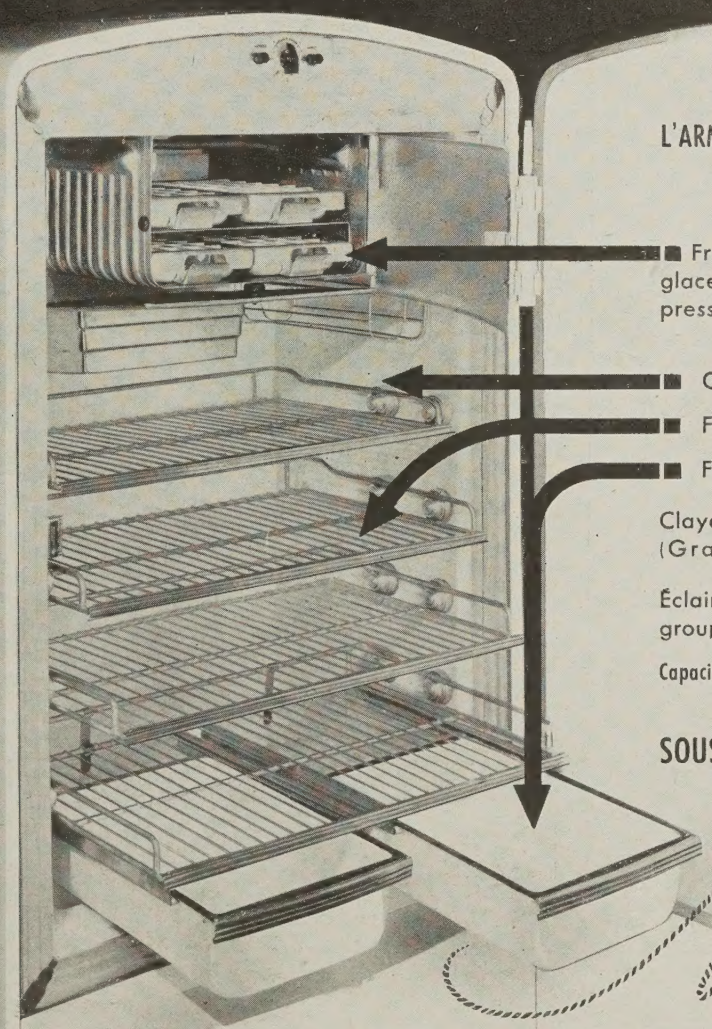
LA TERRE. — Oui. Avec toutes leurs folies les hommes me font perdre la boule !... Ça ne tourne plus rond !

PUB. STORA





TRIOMPHE *de la construction Française*



L'ARMOIRE FRIGORIFIQUE QUE VOUS ATTENDIEZ

4 TEMPÉRATURES AMBIANTES

- Froid intense —15°. 4 tiroirs fabrique de glace (3 Kgs par cycle). Décollage par simple pression. — Congélateur pour crèmes glacées et produits congelés.
- 0°. (Lait, boissons frappées).
- Froid moyen (viandes, beurre, fromages).
- Froid humide (Légumes, fruits).

Clayettes mobiles à glissement (Brev. S.G.D.G.) (Grande surface développée : 72 dm²).

Éclairage automatique, réglage thermostatique, groupe compresseur silencieux à haut rendement

Capacité 175 L. - Haut. 153 cm.- Larg. 74 cm. - Profond. 61 cm.

SOUS LE SIGNE D'UNE GRANDE MARQUE :

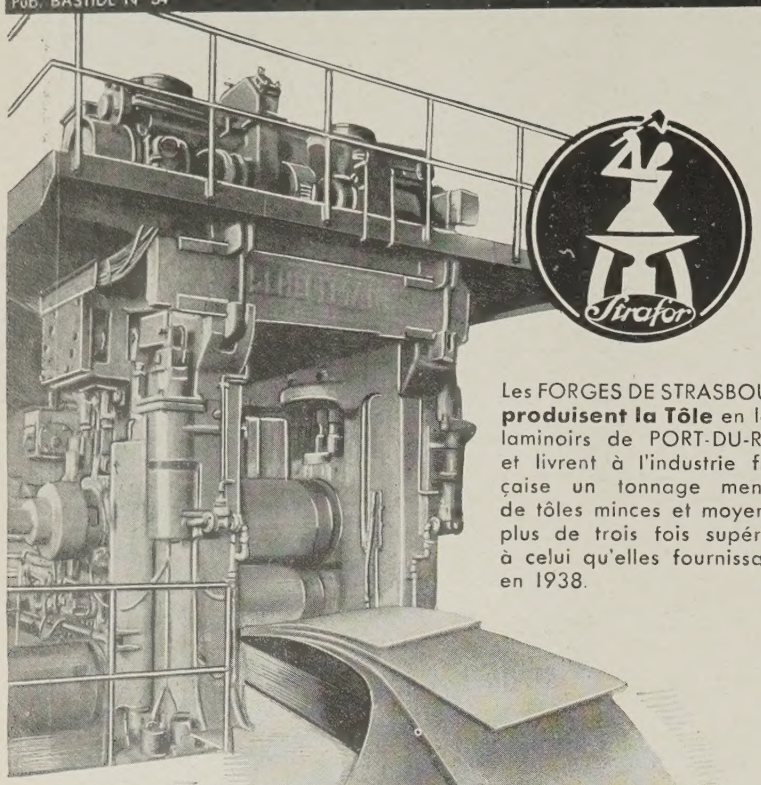
Thiéano

MODÈLES
LUXE 149.500 Frs
NORMAL 129.800 Frs

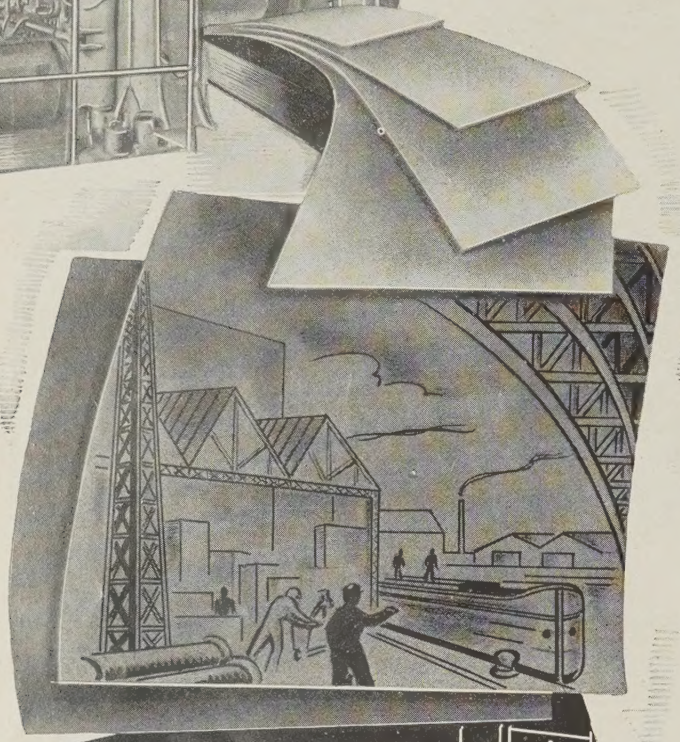
Documentation et Salle d'Exposition :

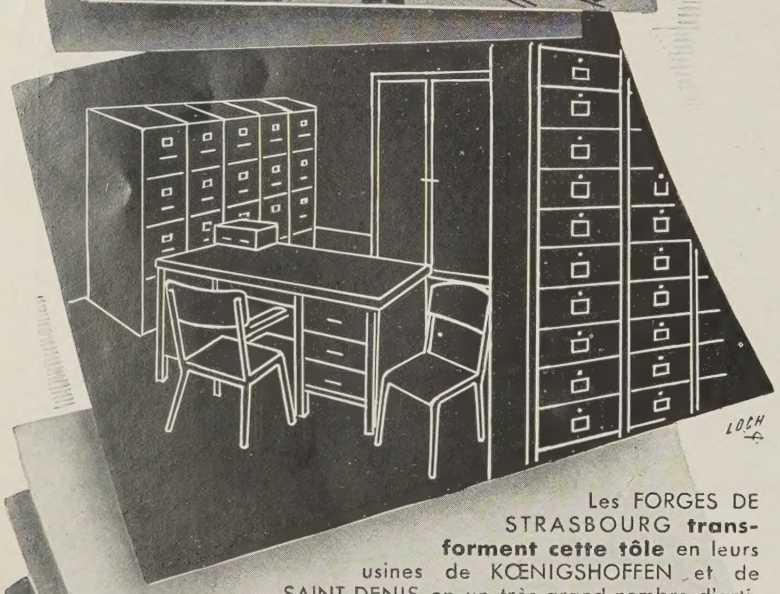
104, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS-8e

FOIRE DE PARIS : STAND 10.156 - HALL DE L'ÉLECTRICITÉ



Les FORGES DE STRASBOURG **produisent la Tôle** en leurs laminoirs de PORT-DU-RHIN et livrent à l'industrie française un tonnage mensuel de tôles minces et moyennes plus de trois fois supérieur à celui qu'elles fournissaient en 1938.





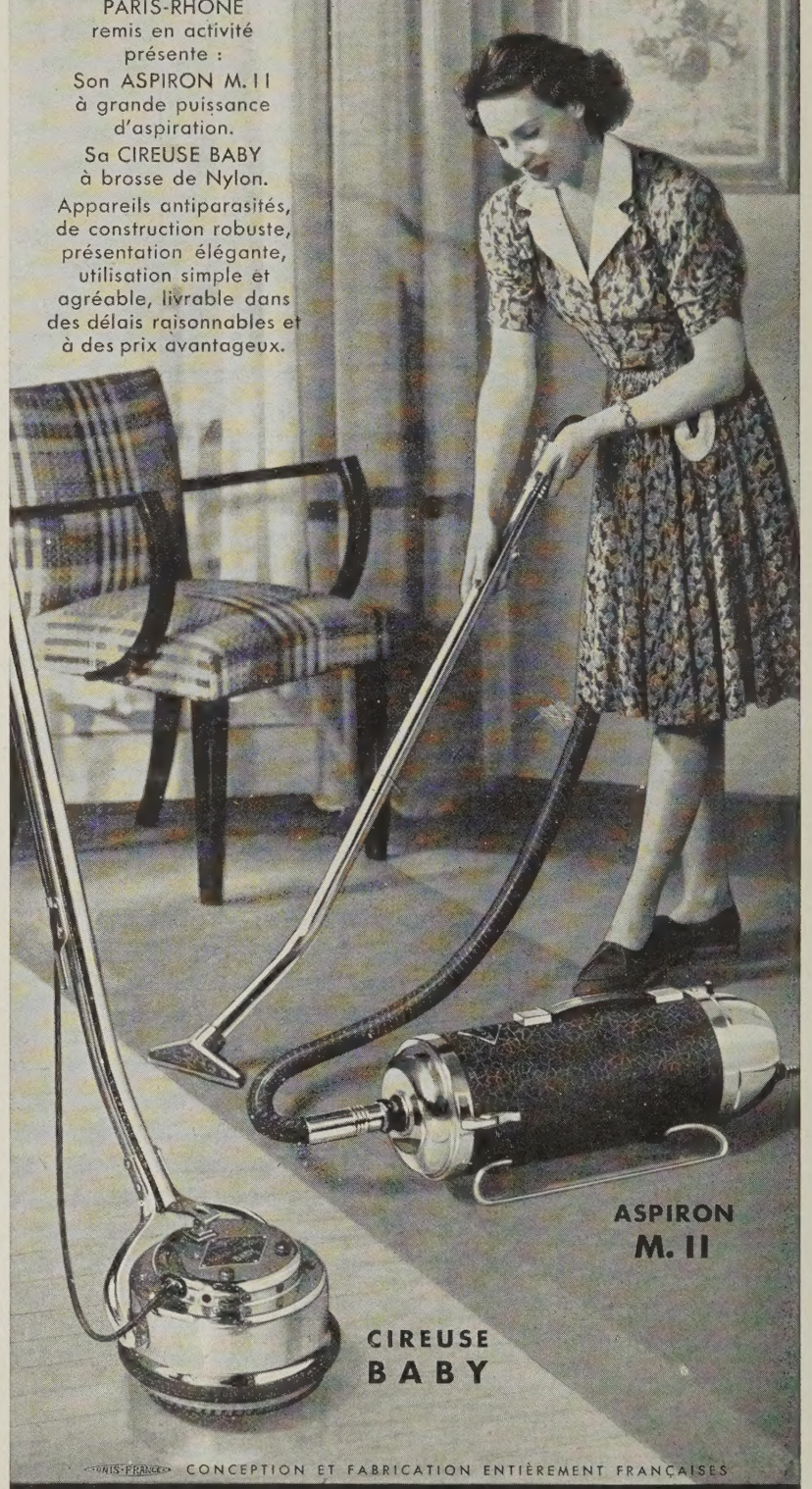
Les FORGES DE STRASBOURG **transforment cette tôle** en leurs usines de KŒNIGSHOFFEN et de SAINT-DENIS en un très grand nombre d'articles tels que : Mobilier pour bureaux et usines, Meubles ménagers et sanitaires, Rayonnages métalliques pour bibliothèques, archives et magasins, Matériel de mines : buses d'aérage, couloirs, piles.
Elles sont également spécialisées dans le domaine de la construction métallique : Charpentes, Hangars, Ponts, Pylônes et Péniches préfabriquées entièrement soudées, assemblées dans leurs chantiers du Wacken.

FORGES DE STRASBOURG
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 532.920.000 FRANCS
DIRECTION GÉNÉRALE
75, Allée de la Robertsau, STRASBOURG (B.-R.) - Tél. 511-59 et 60

PARIS RHÔNE

ASPIRONS CIREUSES

Le Département Appareils Ménagers de PARIS-RHONE remis en activité présente :
Son ASPIRON M. 11 à grande puissance d'aspiration.
Sa CIREUSE BABY à brosse de Nylon.
Appareils antiparasités, de construction robuste, présentation élégante, utilisation simple et agréable, livrable dans des délais raisonnables et à des prix avantageux.

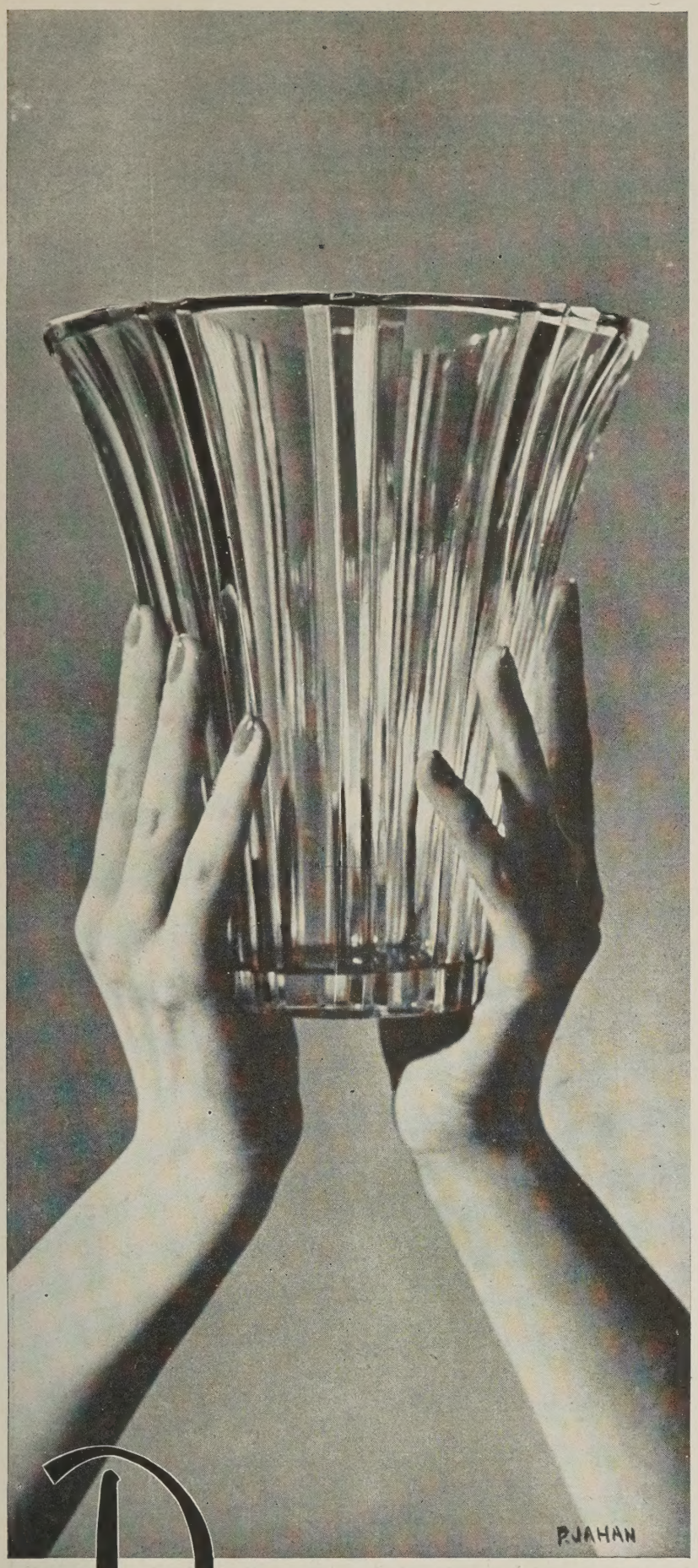


PARIS-FRANCE CONCEPTION ET FABRICATION ENTIÈREMENT FRANÇAISES

SOCIÉTÉ DE PARIS ET DU RHÔNE
CONSTRUCTEUR DES ÉQUIPEMENTS ÉLECTRIQUES PARIS-RHONE POUR L'AUTOMOBILE
Siège Social et Usines : 83, Chemin de Saint-Priest, LYON (VII°)
PARIS : 202, Rue de Courcelles (XVII°)

Wallace

FOIRE DE PARIS : Terrasse R, Hall 102, Stand : 10.208



Daum

CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS : 32, RUE DE PARADIS - PARIS

ITALIE

L'Ile de Saint-Georges et la Lagune.

La grande Saison de

VENISE ET LIDO

UNE SÉRIE ININTERROMPUE DE FÊTES, MANIFESTATIONS d'ART et de SPORT

Un séjour inoubliable dans une ambiance de rêve

Exposition des œuvres de GIOVANNI BELLINI dans le Palais des Doges
(5 juin - 5 octobre)

Xe FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA
(août)

XIIe FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE
(3 - 18 septembre)

Xe FESTIVAL INTERNATIONAL DU THÉATRE
(19 septembre - 2 octobre)

FÊTE TRADITIONNELLE DU REDENTORE
(16 juillet)

FÊTE NOCTURNE SUR LE GRAND CANAL
(20 août)

REGATE HISTORIQUE
(4 septembre)

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA MUSIQUE ET DANSES POPULAIRES (7-11 sept.)

CONCERTS SYMPHONIQUES et BALLETS dans la GRANDE COUR du PALAIS DUCAL
REPRÉSENTATIONS EN PLEIN AIR DES COMÉDIES DE GOLDONI
DÉFILÉS DE LA HAUTE COUTURE — GALAS

CHAMPIONNATS DE TIR AU PIGEON, GOLF ET TENNIS — YACHTING
CONCOURS HIPPIQUES, etc.

CASINO

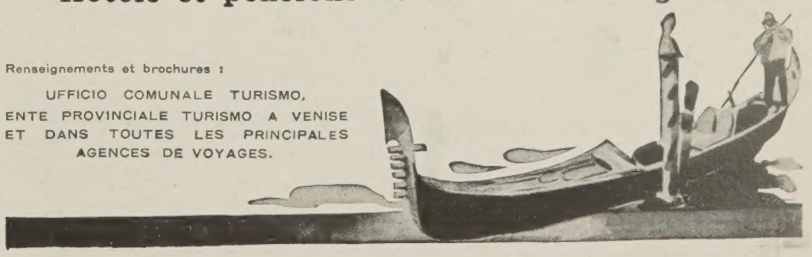
(ouvert toute l'année)

ROULETTE — TRENTE ET QUARANTE — BACCARA

Hôtels et pensions de toutes les catégories

Renseignements et brochures :

UFFICIO COMUNALE TURISMO,
ENTE PROVINCIALE TURISMO A VENISE
ET DANS TOUTES LES PRINCIPALES
AGENCES DE VOYAGES.



VOUS aussi, vous serez séduit par la ligne sobre et moderne, la gamme des coloris de bon goût et le fini impeccable du Parker " V. S ".

Et à l'usage, le Parker " V. S." vous donnera entière satisfaction, parce que les derniers perfectionnements de la technique l'ont doté de multiples avantages :

- une grande capacité d'encre
- un remplissage facile et un écoulement régulier
- un parfait équilibre dans la main
- une plume or 18 carats (contrôlée à la garantie) à la fois résistante et souple qui glisse sans effort sur le papier en conservant à l'écriture sa personnalité
- un capuchon doublé or laminé ou en acier inoxydable, s'adaptant d'un seul geste et muni d'une agrafe ne déchirant et n'usant pas la poche.

Un porte-mine automatique est assorti au Parker "V. S.". C'est aussi un instrument de haute précision.

Présentés dans un superbe écrin, le Parker "V.S." et son porte-mine seront un cadeau apprécié.

Il existe toute une gamme de Parker répondant à vos désirs.

Tous les modèles sont vendus en parure ou séparément, en écrin.

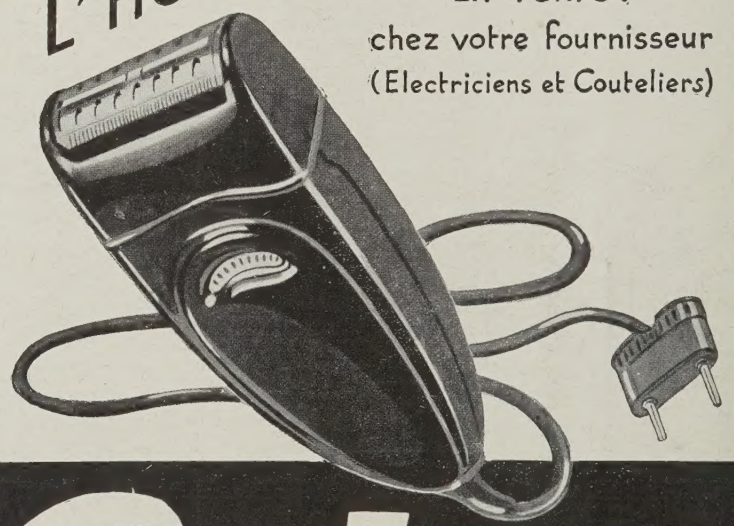
Parker

Et n'oubliez pas la merveilleuse encre PARKER QUINK à base de SOLV-X (exclusivité PARKER), produit magique qui nettoie et dissout les impuretés.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Le rasoir électrique de L'HOMME MODERNE

En vente :
chez votre fournisseur
(Electriciens et Couteliers)



Calor

LYON MONPLAISIR

FOIRE de PARIS : Groupe Electricité - Hall 101 - Stand 10.157

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1750-1829) — MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

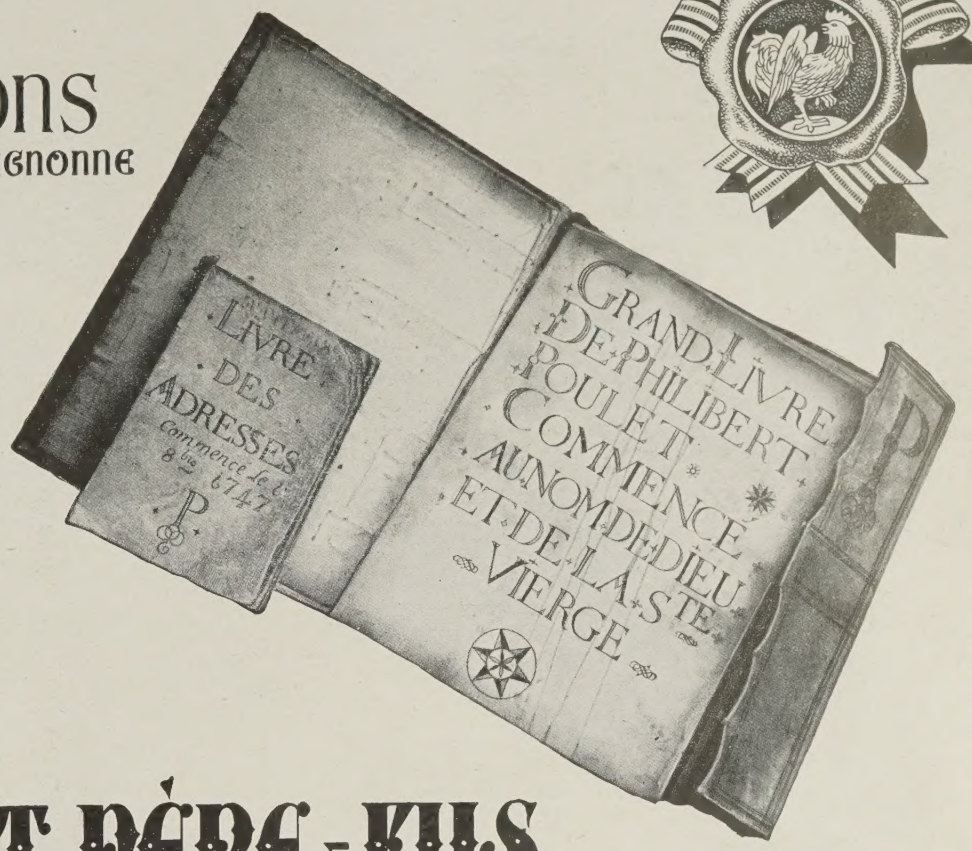
PHILIBERT (1776-1821) — JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) — JANE GALLET — GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

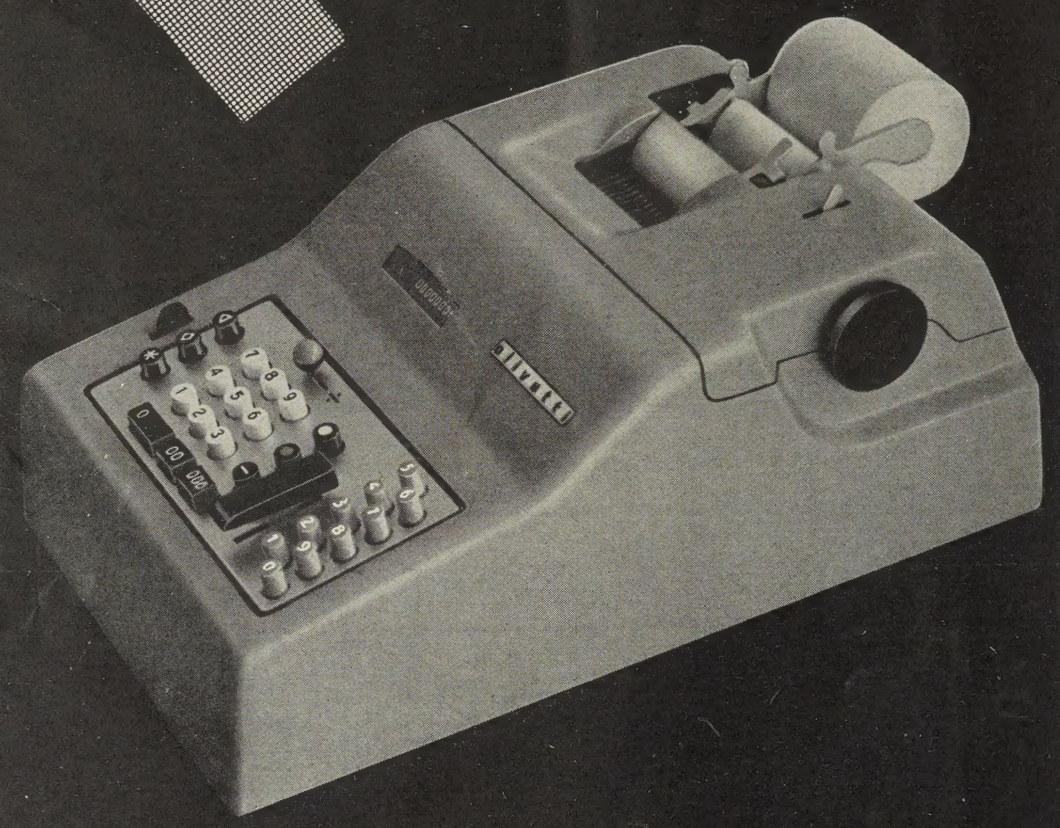
ORGANISATION BAUCHE

L'ÉQUIPEMENT MÉTALLIQUE DE SÉCURITÉ

BUREAUX-SIÈGES-ARMOIRES-FICHIERS-CLASSEURS-COFFRES-FORTS

PRODUCTION DES
COFFRES-FORTS
BAUCHE
PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE

Catalogue sur demande
93, rue de Richelieu
PARIS (2e)
TÉL. RIC. 51-66



machines à écrire
machines à calculer
machines comptables
télescripteurs
fichiers et classeurs synthesis

DIVISUMMA 14

Machine à calculer électrique imprimante

résout toutes les opérations et donne le solde négatif

olivetti

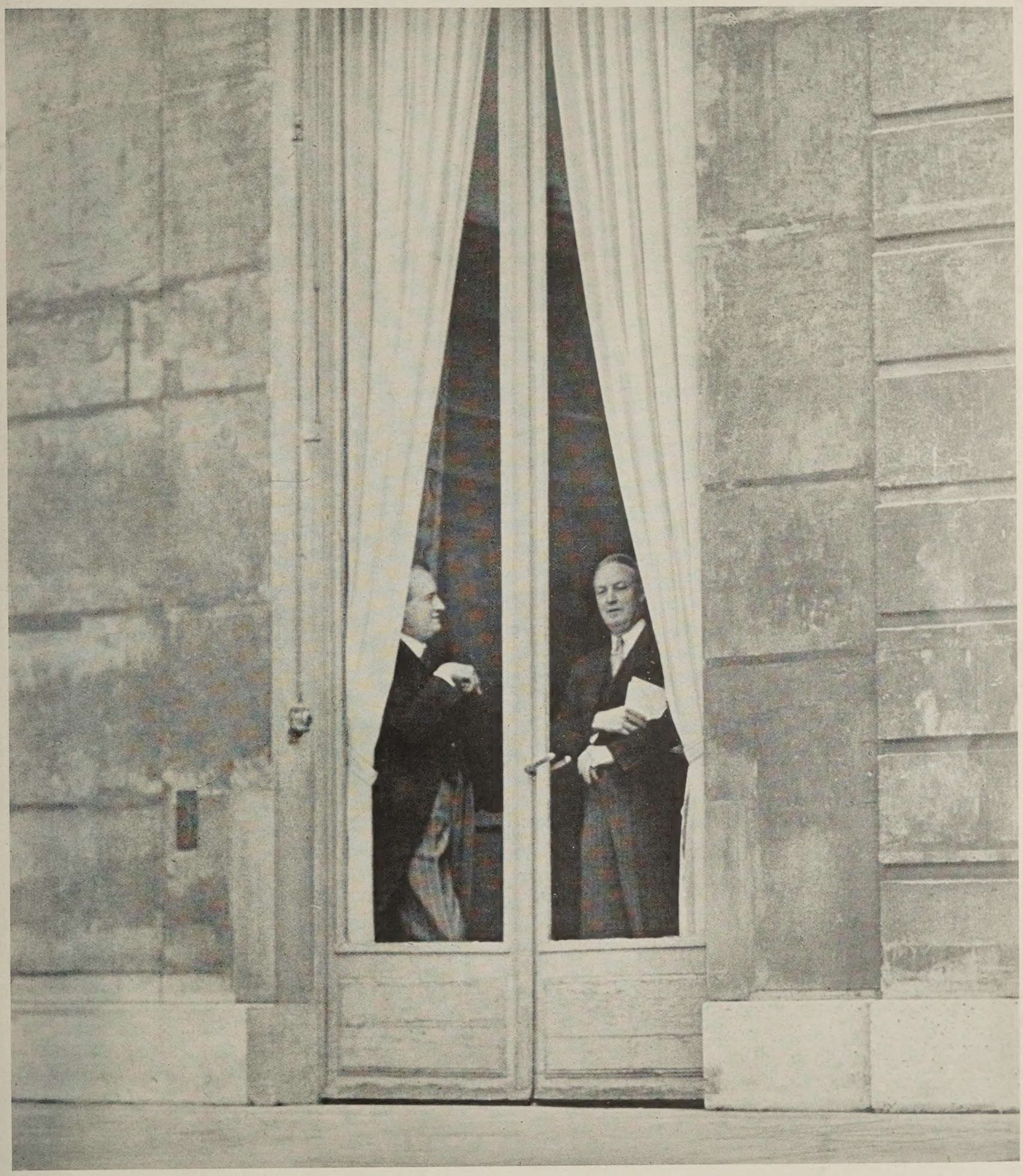
Ing. C. Olivetti & C., S.p.A. - Ivrea - Italie

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 189 28 MAI 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



LE NOUVEL AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS EN FRANCE

Arrivé à l'Elysée en avance de dix minutes sur l'heure fixée par le protocole pour remettre ses lettres de créance à M. Vincent Auriol, président de la République, S. E. l'Honorable David Bruce (à droite), qui succède à M. Jefferson Caffery comme ambassadeur des Etats-Unis à Paris, s'entretient, dans l'un des salons de réception de la présidence, avec M. Dumaine, chef du protocole. Phot. Intercontinentale.

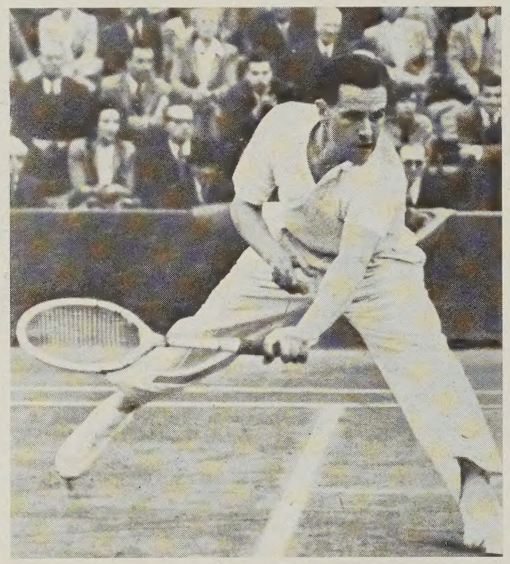
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A BEYROUTH, M. Sheik Bechara Bey el Khouri, président de la république du Liban, prononce un discours à l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire des Libanais tombés au champ d'honneur.

A MONACO, les obsèques du prince Louis II ont eu lieu en présence de la famille princière, des Monégasques et de nombreuses délégations. La Légion étrangère avait envoyé son drapeau et une garde d'honneur.

A PARIS, M. James O'Brien, se présentant à l'Hôtel de Ville en costume du XVII[e] siècle, habit puce, culotte de satin et tricorne, apporte à M. Pierre de Gaulle un message d'amitié de la part du maire de New-York.

A SOUTHAMPTON, les autorités britanniques procèdent à l'arrestation du leader communiste américain Eisler, qui, en liberté sous caution aux Etats-Unis, s'était enfui à bord du paquebot polonais *Batory*.



A PARIS, pour le deuxième tour de la Coupe Davis, la France (ci-dessus, Marcel Bernard) a battu le Danemark par quatre victoires à une, se qualifiant ainsi pour rencontrer au troisième tour la Tchécoslovaquie.

A VIENNE, les agents de police refoulent énergiquement un groupe de 5.000 communistes qui manifestaient dans la Ringstrasse pour protester contre les mesures économiques édictées par le gouvernement.

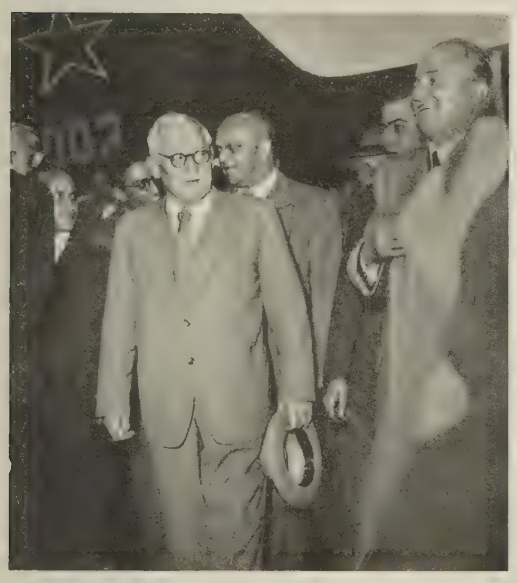
A PARIS, S. M. le roi Gustave V de Suède, de retour d'un séjour de deux mois sur la Côte d'Azur, a fait un court arrêt pour déjeuner chez des amis avant de regagner la capitale suédoise par le Nord-Express.

A BEAUCOURT, dans le territoire de Belfort, est mort à cinquante-sept ans Louis Sellier, qui connut la célébrité en 1918 pour avoir sonné le « cessez-le-feu » à l'heure de l'armistice comme caporal clairon.

A TOKIO, devant 30.000 Japonais rassemblés sur la place du Palais, l'empereur Hirohito et l'impératrice Nagako poussent trois hurrahs à l'occasion du deuxième anniversaire de la nouvelle constitution.

LES QUATRE GRANDS A PARIS

AU QUAI D'ORSAY, MM. Ernest Bevin et Dean Acheson arrivés les premiers à Paris, ont eu avec M. Robert Schuman un entretien à l'issue duquel ils ne craignent pas d'afficher un certain optimisme.



A ORLY, M. André Vychinski, qui avait voyagé à bord d'un appareil militaire, était accueilli à sa descente d'avion par M. Bogomolov, ambassadeur d'U.R.S.S. à Paris, et M. Dumaine, chef du protocole.

A LA CONCORDE, après une première prise de contact avec ses deux collègues occidentaux, M. Dean Acheson a regagné à pied l'ambassade des Etats-Unis en compagnie de MM. Jessup et Bohlen.

LE HASARD FIT QUE L'ASCENSEUR DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES FUT LE PREMIER LIEU DE RENCONTRE DES « TROIS » : M. BEVIN (A GAUCHE) EST CACHÉ PAR LE MONTANT DE L'ASCENSEUR.

Au début de cette semaine MM. Dean Acheson, Ernest Bevin et Robert Schuman ont rencontré à Paris M. Vychinski. Que résultera-t-il de cette conférence sur laquelle le *black-out* est complet ? Les Russes dévoileront-ils les mobiles qui les ont poussés à modifier radicalement leur attitude à l'égard des Occidentaux ? Il serait téméraire de le croire, d'autant plus que le problème allemand dans son ensemble, objet des discussions, n'est pas facile à résoudre.

Il est d'ailleurs symptomatique qu'à la veille même de la réunion des quatre ministres des Affaires étrangères une grande effervescence se soit soudain manifestée à Berlin à la suite d'une grève déclenchée par les cheminots, qui revendiquent d'être payés en marks occidentaux et non en marks orientaux, dont le pouvoir d'achat est quatre fois moindre.

Il est également curieux que les briseurs de grève aient été ceux-là mêmes qui se proclament les défenseurs de la classe ouvrière. Les coups de feu tirés sur les manifestants par la police soviétique ne semblent pas faits pour gagner à la cause des démocraties dites « populaires » les Allemands du secteur oriental, qui ont d'ailleurs montré lors de récentes élections qu'ils entendaient rejeter tout régime totalitaire, quelque forme qu'il révèle.

Tenus en échec en Europe les Soviets, en revanche, enregistrent de nets succès en Chine, où les troupes communistes de Mao Tse Tung ont entrepris le siège de Changaï en même temps qu'elles avancent rapidement vers Canton, capitale de repli du gouvernement nationaliste.

Ces succès inciteront-ils les Soviets à se montrer intransigeants à Paris ? On pourrait le craindre, si l'on ne savait que les trois « grands » Occidentaux, liés par le pacte atlantique, sont parfaitement résolus à ne pas céder devant la menace, sans renoncer pour autant à rechercher les bases d'un accord pour l'élaboration d'une paix durable, cette paix à l'établissement de laquelle ont travaillé les grands chefs d'Etat. On ne peut s'empêcher de sentir planer sur cette conférence l'ombre de Roosevelt, puisque la veille de son ouverture le fils du président, récent vainqueur aux élections municipales de New-York, a traversé Paris pour se rendre en Palestine.

LE DILEMME BUDGÉTAIRE

ÉQUILIBRE OU INFLATION ?

par JACQUES MONNIER

La psychologie des peuples est ainsi faite qu'ils ne croient pas toujours à ce qu'ils espèrent et qu'ils n'admettent pas volontiers ce qu'ils réclament. Le mois de mai restera peut-être, dans les annales de l'histoire, comme un symbole de ces difficultés d'adaptation des hommes aux événements, des états d'esprit aux états de choses. Ce qui frappe le plus ce n'est pas tant la portée des événements qui s'y manifestèrent que la valeur qui leur fut attribuée.

Consciemment ou non le gouvernement avait usé de la méthode Coué pour orchestrer sa politique financière. Il y a encore un mois cette tactique produisait ses effets. L'emprunt, qui prend chaque fois en France figure de réjouissance patriotique, avait été techniquement réussi et habilement commenté. Le franc français remontait spectaculairement sur les marchés étrangers. L'or baissait avec un parallélisme qui n'était plus traditionnel. La baisse des prix était annoncée et attendue. Les déclarations officielles garantissaient la paix fiscale. A force de s'entendre dire que la confiance était rétablie chacun finissait par se dire qu'après tout c'était peut-être vrai.

Depuis, brusquement, le climat a changé par l'action conjuguée de deux phénomènes *a priori* contradictoires : la menace d'un déclenchement d'une déflation économique à peine amorcée et le risque d'un retour à une inflation monétaire à peine stoppée.

Y A-T-IL VRAIMENT CRISE BUDGÉTAIRE ?

A vrai dire, si l'opinion n'avait été alertée elle n'en eût certainement pas perçu les effets. Car il ne faut pas exagérer les phénomènes, le ralentissement de l'activité économique n'est pas tel qu'il se soit traduit par une crise générale et le déficit budgétaire n'est pas non plus d'un montant tel qu'il remette tout en cause. Mais voilà : la vertu du verbe suffit à donner une valeur à ce qui n'est pas. Il suffit d'affirmer qu'il n'y aura pas de crise pour qu'on se dise qu'elle est donc probable, et il suffit d'énoncer les mesures propres à réduire le déficit du budget pour qu'on ne retienne que l'existence de ce déficit. Seuls les Anglais peuvent poser honnêtement les problèmes devant l'opinion. Et pourtant Shakespeare faisait dire au duc d'Herford : « Le poison ne plaît pas à ceux qui en ont besoin ! » En France il est impossible en tout cas d'affirmer que toute cure comporte ses rigueurs sans rencontrer une opposition faite de scepticisme plus encore que d'irritation.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que le double péril d'une déflation économique et d'une inflation monétaire se soit fait jour. Le gouvernement a proposé diverses mesures pour parer à ce double danger. Ces mesures sont inspirées essentiellement par un souci de réalisme, car s'il est facile de définir une politique par opposition en disant qu'on ne fera ni inflation ni déflation il est plus difficile de donner une harmonie totale aux décisions pratiques que cela suppose.

LES PREMIERS REMÈDES VERS L'ÉQUILIBRE BUDGÉTAIRE

Divers dépassements de crédits étant apparus, le gouvernement a été obligé d'en examiner avec soin le montant, d'essayer de les compenser par des économies nouvelles et, finalement, d'opérer quelques relèvements de taxes. L'origine des dépassements provient essentiellement de trois postes : les crédits militaires, le déficit de la S. N. C. F. et les dépenses résultant du reclassement.

Le total atteint 85 milliards. La première idée fut donc d'essayer de résorber cette somme par des économies. C'est ainsi que sur les crédits militaires eux-mêmes une somme d'environ 25 milliards a été bloquée et que des aliénations de biens mobiliers ou immobiliers appartenant à l'armée doivent rapporter 13 milliards. D'autre part, des économies d'un montant de 17 milliards ont été décidées sur les budgets civils en ne tenant compte, pour qu'elles soient réalisables effectivement, que des dépenses incompressibles. En outre une procédure nouvelle à la fois plus ingénieuse et plus efficace a été mise au point pour provoquer des économies complémentaires ; des commissions départementales sont créées faisant appel à la fois à des fonctionnaires départementaux et à des élus locaux qui, en contact direct avec les suggestions de l'opinion, seront mieux à même de juger par l'extérieur de l'utilité de certains services et de l'articulation des différents services entre eux. Il va de soi que ces commissions sont purement consultatives. Mais pour assurer une exécution rapide de leurs conclusions une centralisation est prévue au ministère des Finances, lequel transformera en texte les réformes proposées.

Toutefois ces efforts, aussi draconiens soient-ils, laissent subsister un déficit qu'il n'est possible de combler qu'en faisant appel soit à des impôts nouveaux, soit à un relèvement du prix de l'essence. Tenu par ses engagements antérieurs et conscient de ne pouvoir imposer plus lourdement les Français, le gouvernement s'est orienté vers cette dernière solution.

Le tumulte qui a entouré l'annonce d'une telle mesure n'aurait guère d'importance en soi s'il n'était révélateur de l'incapacité foncière dans laquelle se trouvent les hommes politiques d'apprécier l'importance des problèmes. Si vraiment le gouvernement de M. Henri Queuille et peut-être le régime actuel jouent leur sort sur une telle question, on finit par se demander si les opposants n'ont pas raison de prétendre que la médiocrité du régime justifie son renversement.

Quoi qu'il en soit, telles sont les différentes mesures que le gouvernement a mises au point pour parer au risque de l'inflation que comportait le maintien d'un budget déficitaire. Encore convient-il de souligner que ce déficit ne comportait sans doute pas en réalité les dangers qu'on a bien voulu lui attribuer. Car si, en valeur absolue, le chiffre de 85 milliards présente une certaine importance, il ne représente pas en valeur relative 5 % du budget total ordinaire et extraordinaire. De plus, le phénomène inflationniste qui risquait de réapparaître serait intervenu dans une conjoncture économique légèrement déflationniste, ce qui eût réduit ses inconvénients.

DONNER DE L'AISANCE AUX TRÉSORERIES

Il faut rendre cette justice au gouvernement qu'au moment même où il avouait son déficit budgétaire il prenait une série de mesures d'exonération ou d'aménagements fiscaux susceptibles d'éviter le déclenchement d'une crise économique.

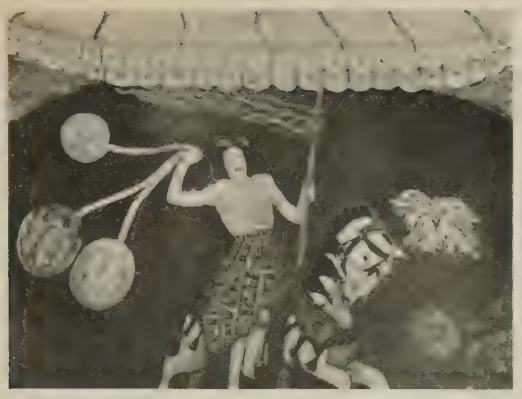
Pour parer aux gênes que rencontrent d'une manière très générale les trésoreries il s'est préoccupé de remettre dans le cercle économique les biens et capitaux qui demeurent actuellement dissimulés et a préconisé, sous une forme juridique différente, une série d'amnisties. L'amnistie présente une vertu singulière, c'est-à-dire qu'intervenant une fois elle peut produire des effets valables, mais qu'une série d'amnisties successives, loin de rétablir la confiance, finissent par renforcer l'esprit de fraude. Toutefois il est certain que dans la conjoncture actuelle l'amnistie fournissait le meilleur moyen de redonner aux entreprises les disponibilités dont elles ont besoin. Celles-ci profiteront sans doute de l'occasion qui leur est donnée non pas tant par confiance que par besoin.

FACILITER LES EXPORTATIONS

Par ailleurs le ralentissement économique qui se manifestait rendait nécessaires des aménagements fiscaux. A cet égard une série de mesures sont intervenues pour faciliter les exportations rendues quelquefois difficiles par les charges qui pesaient sur les entreprises et les prix qu'atteignaient en conséquence les produits français. Dans le même esprit un texte spécial a prévu des aménagements fiscaux en faveur des entreprises ayant accru leur productivité. Ces mesures étaient nécessaires et attendues. Mais il est heureux qu'étant donné le besoin de recettes nouvelles qui se faisait sentir le gouvernement n'ait pas renoncé à les mettre immédiatement en application.

Ainsi, dans la mesure où les difficultés financières et économiques qui sont apparues ce mois-ci sont occasionnelles, il semble que les solutions qui ont été proposées pour y porter remède soient à la fois suffisantes et orthodoxes. Toutefois il ne faudrait pas croire que l'origine des difficultés successives qui apparaissent soit occasionnelle. En vérité elles sont inévitablement liées à la structure bancale du système économique et social français. Dans un pays où de grands secteurs de l'activité sont nationalisés, mais où l'initiative privée conserve une place prépondérante, dans un pays qui se paie le luxe d'un système de sécurité sociale très développé, mais où la structure de la société n'est nullement socialisée, il est inévitable que naissent sans cesse des difficultés nouvelles et qu'un équilibre durable soit infiniment difficile à assurer. Il faudrait s'en rendre compte, ne plus seulement se soucier d'aménager le système actuel tout à la fois capitaliste et socialiste, libéral et dirigé, individualiste et collectiviste et chercher à penser un système économique et social coordonné.

On ne pourra pas toujours vivre au jour le jour. Le moment vient où il faudra raisonner à échéance. Faute de s'en soucier à temps il pourrait arriver un jour où ce serait trop tard.



Parfaitement composé, riche de couleurs gaies est le carrousel d'Adèle Brandwen.

M. David K. Bruce, et M. Robert André, président de la Standard française.

Mme Adèle Brandwen et M. Jacques Kosciusko, représentant M. Vincent Auriol.

L'ambassadrice, Mrs. David K. Bruce, reçoit les hommages de M. Robert André.

De gauche a droite : M. Gilbert Orcel, de dos Mme Françoise Ray et Mme Orcel.

De gauche a droite : l'ambassadrice Mrs. D. K. Bruce, M. Brandwen, l'ambassadeur des U. S. A., S. E. l'Honorable David K. Bruce, avec l'artiste peintre Adèle Brandwen.

S. E. DAVID K. BRUCE INAUGURE...

Pour sa première apparition en public depuis son installation comme ambassadeur des Etats-Unis en France, S. E. l'Honorable David Bruce, accompagné de Mme Bruce, s'est rendu dans une grande galerie d'art parisienne où l'on procédait au vernissage des œuvres d'Adèle Brandwen, dont le talent original et personnel est déjà consacré outre-Atlantique.

De nombreuses personnalités du monde des arts et de l'élégance assistaient à cette soirée où M. Vincent Auriol, président de la République, s'était fait représenter par M. Jacques Kosciusko, le directeur de son cabinet.

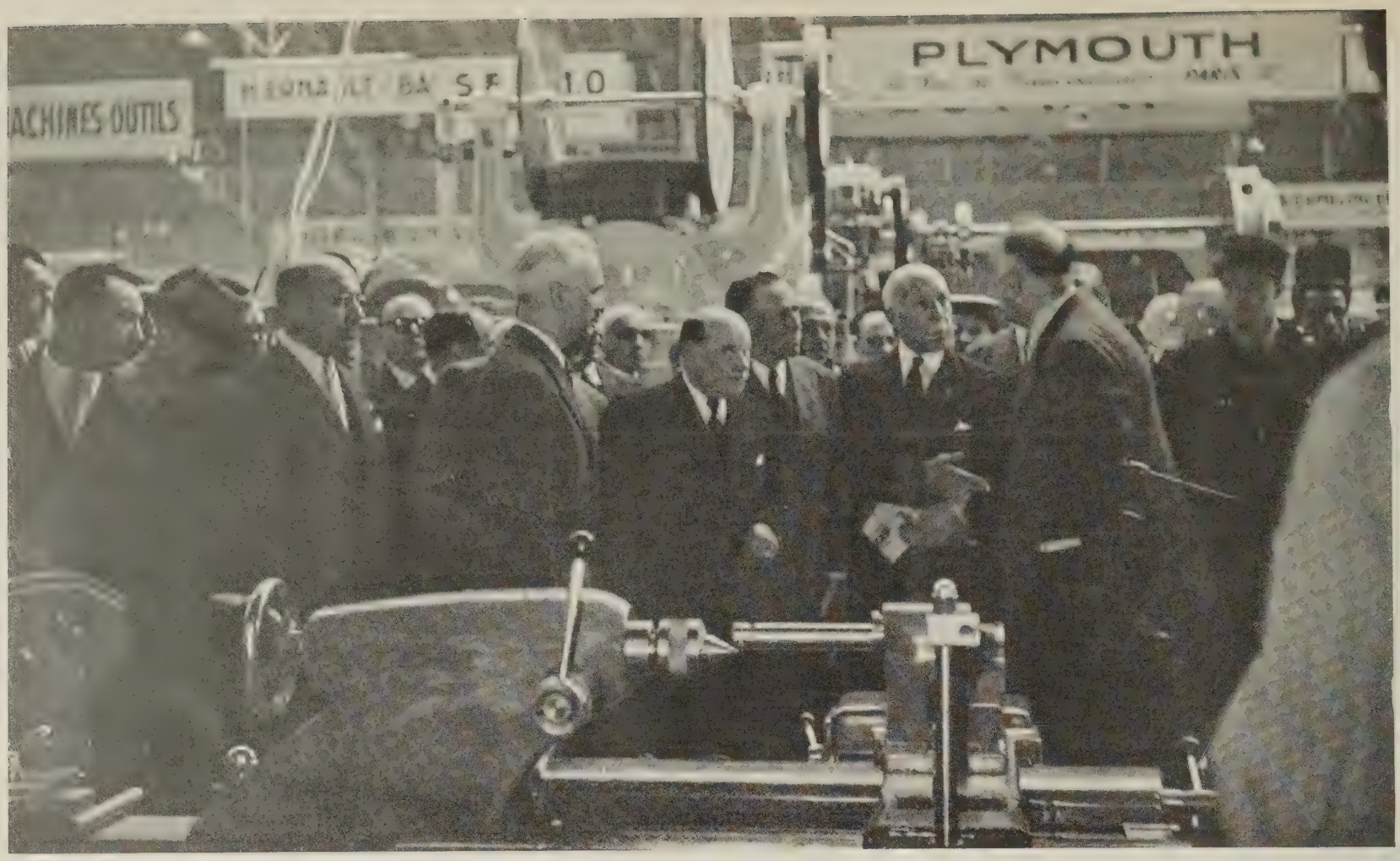
Adèle Brandwen recevait les témoignages de son succès avec la grâce la plus charmante et la plus distinguée.

Sa peinture lui ressemble, sensible, délicate et brillante à la fois. Peinture d'imagination, aux coloris étonnants, translucides et vifs, où la lumière semble vibrer. Tendresse, beauté, rêve, tout est exprimé et transposé dans ses œuvres et dans une manière essentiellement personnelle.

M. M. Brandwen, princesse Gonrielle (Mme Héléna Rubinstein), M. Augenblick.

De gauche a droite : Mme X..., M. Michel-Georges-Michel, le peintre Mané-Kats.

A gauche : M. Carrère. — A droite : l'attaché culturel de l'ambassade des U. S. A., M. Leslie Brady, M. F. Charles-Roux, ancien premier secrétaire d'ambassade a Washington.



PENDANT SA VISITE INAUGURALE M. JULIEN, MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, S'ARRÊTE AU STAND DE LA MÉCANIQUE INDUSTRIELLE.

RECORD D'AFFLUENCE A LA FOIRE DE PARIS

PAR PAUL-ÉMILE CADILHAC

En ce jour de mai, voilé et frais, où la Foire de Paris ouvre ses portes, je songe en franchissant les tours-pylônes qui en décorent l'entrée à l'ancêtre, au *forum*, d'où dérive le mot foire, au *forum*, où les citoyens, entre la tribune aux harangues et les temples des dieux, devisaient de la chose publique. Les temples des dieux sont remplacés ici par les palais de l'électricité, de la télévision, de l'aviation, des machines de toutes sortes qui règlent et ordonnent notre vie, et l'économique semble avoir pris le pas sur le politique et le religieux, ou, plus exactement, le politique est devenu économique. La question d'Orient s'est muée en celle des pétroles et la conquête du marché chinois apparaît de plus en plus comme la raison de la prochaine guerre mondiale...

... Avocat, il s'agit d'un chapon
Et non pas d'Aristote et de sa politique

me souffle un ami grincheux sur lequel j'essaie sournoisement mon article avant de l'écrire.

Vous avez raison, mon ami, il s'agit de bien autre chose — du plus prodigieux entassement d'échantillons et de spécimens qui soit au monde : 130.000 mètres carrés de halls, 520 boutiques, 140.000 mètres carrés occupés par les expositions à l'air libre, au vrai une ville avec son allée centrale plus large que l'avenue de l'Opéra, des rues, des passages, des terrasses, des escaliers, des places, des jardins sur lesquels flottent tous les pavillons du commerce et que ciment les tours, rondes, carrées, pyramidales, coniques ou en pagode, de la publicité et de la réclame. En bref une exposition et une parade, un bilan et un programme.

Nouveau, tout cela ?

Non, vieux comme Mercure, mais un peu oublié durant un siècle et redevenu, entre les deux guerres, d'actualité, au moins chez nous.

Il y eut jadis à Paris : la Foire Saint-Denis, la première en date — un diplôme de Dagobert la fait remonter à 629 — le Landi ou Lendit, du mot latin *indictum*, lequel est devenu par corruption l'Indict ou l'Endict, et qui se tenait entre Saint-Denis et Montmartre, les Foires Saint-Lazare, Saint-Laurent, Saint-Germain, et bien d'autres, sans oublier celle aux jambons, où bonnetiers, drapiers, bottiers, boutiquiers de toutes sortes, arracheurs de dents, marchands d'épices et d'orviétan se mêlaient aux bateleurs, montreurs de singes, d'animaux et de marionnettes.

Bien entendu, la province suivait le train. Champagne, Bretagne, Auvergne, Provence, Languedoc se piquaient au jeu. Et la Foire de Beaucaire est devenue légendaire. Je me souviens d'en avoir entendu parler dans mon enfance à de vieilles gens qui en gardaient encore l'éblouissement. Elle a été la dernière, la plus éclatante et comme la fleur suprême d'une tradition qui, avant 1914, était à peu près morte en France.

A l'étranger, au contraire, d'Amsterdam à Nijni-Novgorod en passant par Leipzig, ces rassemblements n'ont cessé d'attirer les foules.

On a souvent mis au crédit de M. Herriot — qui a accepté l'hommage avec bonhomie — la résurrection chez nous de ces vastes kermesses commerciales qui ont conquis depuis, à Lyon, à Bordeaux, à Paris, une si large place. Au vrai, la Foire de Paris existe depuis 1904 et groupa cette année-là 480 exposants. On peut supposer que dans l'intervalle elle sommeilla quelque peu, et M. Edouard Herriot, nouvel Amérie Vespuce, a pu attacher sans trop de peine son nom à cette renaissance d'une longue tradition oubliée.

GRACE A CES CARS A MOTEUR ÉLECTRIQUE, LES VISITEURS ONT LA POSSIBILITÉ DE PARCOURIR LA FOIRE SANS ÉPROUVER LA MOINDRE FATIGUE.

Une exposition, le jour de son ouverture — sauf s'il s'agit de tableaux — n'est généralement pas encombrée et l'on y peut circuler à l'aise. En revanche, elle débute par le chapitre des échelles.

Celles du Levant ? Non pas, mais du tapissier, du menuisier, du peintre, du vitrier, du plombier, du couvreur, du maître et du compagnon, doubles ou simples, alternées ou couplées, petites et grandes.

La Foire de Paris ne saurait manquer à cette tradition. Et franchie l'immense place, bordée de hauts bâtiments modernes, vibrante d'autobus, de cars et de voitures qui en composent en cette lointaine porte de Versailles la magistrale préface, nous retrouvons tout de suite l'activité, la rumeur, le labeur incessant de la ville. Camions et autos roulent par les allées, déposent çà et là des caisses, des meubles, des ballots, des matériaux, cornent, virent, et c'est miracle qu'ils ne s'accrochent point.

On cloue, on tapisse, on peint, on rabote, on ajuste, on aménage. C'est classique, inévitable, et, somme toute, pas désagréable. Ainsi entrés derrière les hautes palissades où il se passait quelque chose, nous avons l'impression d'assister à la naissance d'une humanité ; et cela nous console, « venus trop tard dans un monde trop vieux », d'avoir manqué le sensationnel reportage écrit par l'auteur de la *Genèse* en tête du *Pentateuque*.

Mais, m'objecterez-vous, qu'avez-vous pu voir alors ? Tout, tout, dis-je, et c'est assez. Car il s'agit ici, comme pour un traité célèbre, d'une création continue, et tandis que j'admire au pavillon du mobilier les chefs-d'œuvre rares des rétrospectives et les merveilles de nos « ensembliers » contemporains la radio s'équipe et les appareils ménagers s'installent.

Nous n'aurons pas cette année le plaisir de voir s'animer les mille petites inventions des artisans parisiens — qui triomphent au Concours Lépine — et qui habituellement emplissent en partie la nef du Grand Palais. L'aéronautique a pris possession de celui-ci et il fallu édifier, porte de Versailles, 16.000 mètres carrés de halls nouveaux, malheureusement à peine suffisants pour les 9.500 exposants de 1949.

Cependant la Foire est là qui nous appelle, nous sollicite, nous tente. Mais par où commencer ? Nous sommes au cœur d'une féerie — une féerie moderne où la mécanique, la réclame colossale aux mille formes impérieuses, l'entassement prodigieux des machines, des outils et des marchandises forcent l'imagination. Le vrai, c'est qu'on trouve de tout dans ce moderne caravansérail. Un homme nu entrant muni d'un carnet de chèques en sortirait avec une garde-robe complète, du chapeau aux chaussures, un ameublement, un office garni de victuailles, une cave débordant de flacons, un bureau de commerce et tous ses accessoires — y compris les employés — une maison de campagne et... un tombeau de famille.

Il y a dans cette Babel — quatorze nations y occupent quatre grands halls — onze quartiers, appelés terrasses, expression assez juste, car on monte, on descend, on gravit des marches pour aller de l'un à l'autre, et même un passage souterrain fait communiquer la partie est avec le reste de l'exposition.

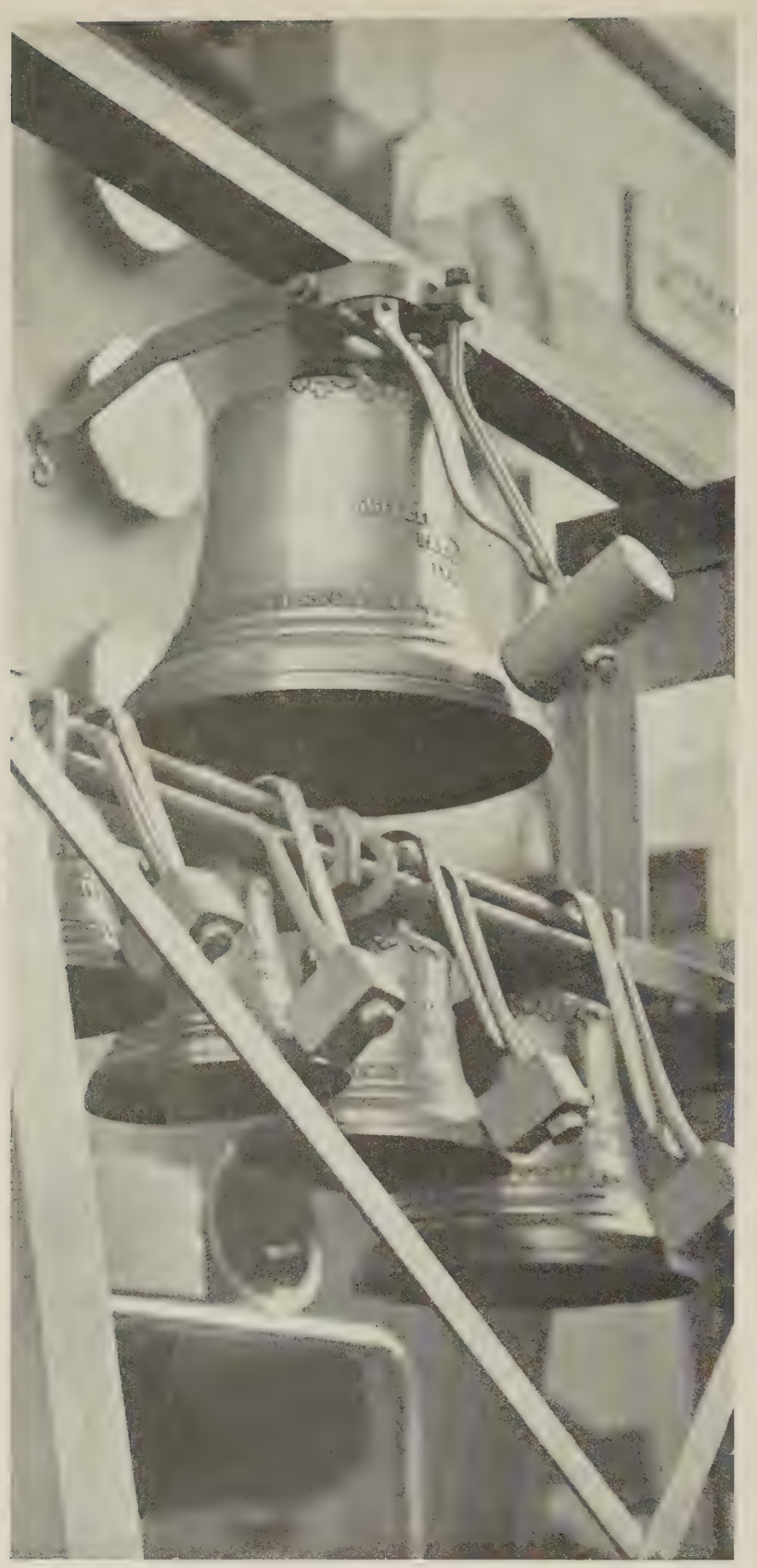
Je cherche la radio et je ne la trouve point d'abord, car elle n'est plus comme jadis dans la section des instruments de musique, où vingt phonos s'égosillent ensemble, soutenus par trois ou quatre Pianola et flanqués à la cantonade d'accordéons en folie, le tout mêlé, confondu, réalisant un de ces accords étonnants dont les musiciens modernes ont le secret. La radio se trouve maintenant avec l'électricité, et avec elle la télévision.

Par parenthèse on doit déplorer que les émissions de cette dernière coïncident mal avec les heures d'ouverture de la Foire. Rien ne vaut un exemple vivant. Or notre télévision s'affirme la première du monde. Ses écrans vont atteindre 819 lignes — deux ou trois fois plus que ceux des Etats-Unis ou de

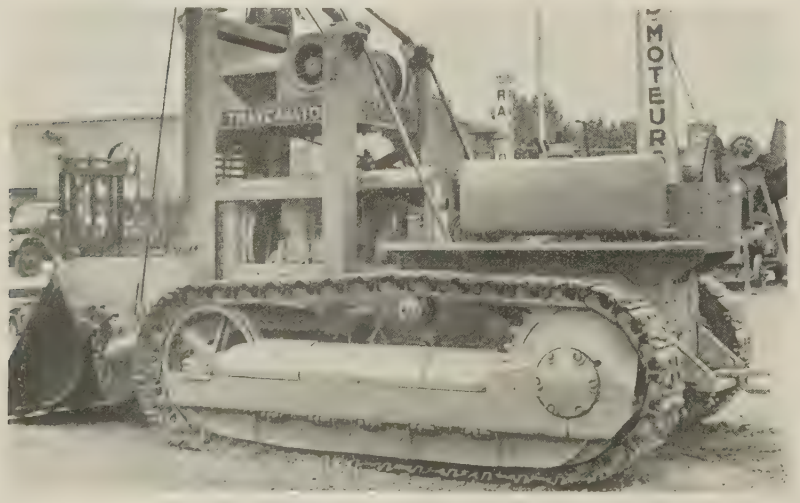
SIX VOITURES SUSPENDUES A UNE GRUE : PUISSANCE ET PUBLICITÉ.

UNE TRÈS INTÉRESSANTE MAQUETTE D'UN BARRAGE HYDRO-ÉLECTRIQUE.

CES TRAINS ÉLECTRIQUES SONT ADMIRÉS DES PETITS... ET DES GRANDS.



CE CARILLON DE CINQ CLOCHES EST L'ŒUVRE D'UNE FONDERIE PARISIENNE.



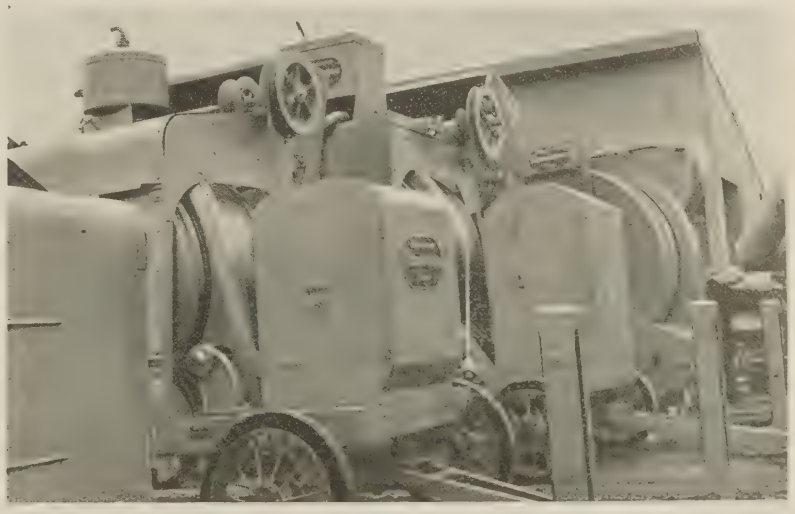
UN « CATERPILAR » PARTICULIÈREMENT MANIABLE ET PEU ENCOMBRANT.

A L'APPROCHE DES VACANCES, LE MODÈLE POPULAIRE DE VOILIER...

... QUI EXCITERA AUTANT DE CONVOITISES QUE CE KAYAK PONTÉ BIPLACE.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE SE MODERNISE ; L'EMPLOI DES TRACTEURS EST MAINTENANT COURANT. VOICI UN SPÉCIMEN QUI RENDRA LES PLUS GRANDS SERVICES

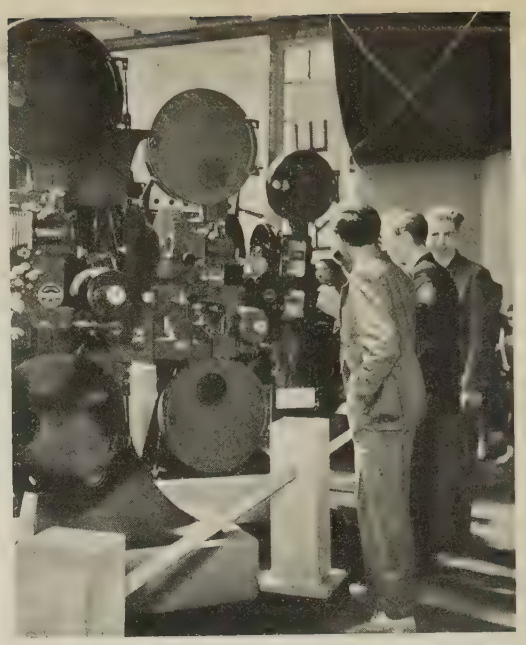
COUP D'ŒIL SUR L'EXPOSITION DU MATÉRIEL LOURD, TRÈS ABONDANT.



CES BÉTONNIÈRES TÉMOIGNENT DE L'EFFORT DE RÉÉQUIPEMENT FRANÇAIS.

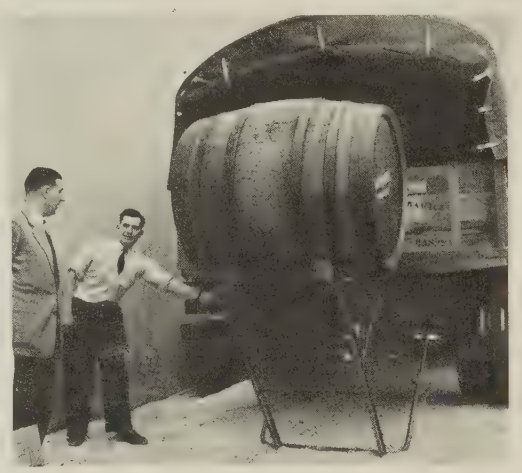
UNE POMPE ASPIRANTE ET REFOULANTE, A GRAND DÉBIT, DE CONCEPTION TOUTE NOUVELLE.

RÉFRIGÉRATEUR FRANÇAIS DONT LA PRÉSENTATION ET LA MÉCANIQUE SONT DE GRANDE CLASSE.



AU STAND DU CINÉMA, UN BEL ASSORTIMENT D'APPAREILS DE PROJECTION PROFESSIONNELS.

PIQUE-NIQUE PENDANT L'HEURE DE FERMETURE.



APPAREIL POUR LE CHARGEMENT DES CAMIONS.

VOICI UNE TENTE PNEUMATIQUE SANS MATURE.

Grande-Bretagne — et S. S. Pie XII, conquise par des émissions organisées au Vatican, va avoir, installé par des techniciens français avec des appareils français, le poste émetteur le plus puissant du globe.

Après, le stand des appareils ménagers multiplie ces ingénieux robots qui épargnent tant de peine aux maîtresses de maison. Plus loin, les cuirs, l'habillement, la mode, la parfumerie voisinent — ô contraste ! — avec la fonderie, le chauffage, les charbonnages...

Le contraste est d'ailleurs ici la règle. Et si la grande avenue centrale accouple harmonieusement, en des pavillons qui se font face, les sections étrangères — dont l'impénitente douane a retardé les envois — et nos industries de luxe, des bronzes à la bijouterie en passant par les livres, le maroquin et le bureau de l'homme d'affaires moderne, ailleurs une aimable fantaisie oppose les êtres et les choses.

Sur la terrasse D, kayaks et canoes glissent parmi les tentes, les piolets, les sacs, les meubles de campement, jouxtent jardinières, vases et motifs de stuc pour jardin et font face à l'ameublement. Ce dernier s'accote sur la chaussée à l'art et au mobilier funéraire — sans doute pour permettre au fossoyeur d'*Hamlet* quelques réflexions philosophiques...

Mais, commandé de haut par une pagode vert et rouge, voici, barrant toute la largeur de la Foire, un vaste terrain qui relève de l'usine, du chantier et du port. Voici là, sur le sol nu, toute l'artillerie lourde de la construction : énormes camions à bascule, pelles géantes mues par la vapeur, l'électricité ou le gas oil, grues, échafaudages métalliques, pompes, cimentières, un grouillement de leviers, de bras et de roues, une vision à la Wells qui ne manque ni de grandeur ni de beauté.

En contraste, aplaties sur la terre, quelques maisons de bois aux toits de fibro-ciment, aux fenêtres parées de rideaux multicolores s'alignent, envahies par les chalands. Un vrai succès ! Et j'assiste à une scène attendrissante. Un couple jeune (vingt-cinq à trente-cinq ans) choisit le nid, le futur foyer. La crise du logement le contraint sans doute à demeurer en quelque banal et sinistre garni, et tous deux veulent avoir leur « chez eux ». Oh ! ils ne sont pas ambitieux, ces humbles, ces modestes, et se contenteront de cette maisonnette dont la pièce unique, aux murs recouverts de contre-plaqué, mesure 2 m. 40 sur 3 mètres, et que complète un étroit boyau qui servira de vestibule et de cuisine. Il n'y a pas de chéneaux et il faudra les poser, comme l'eau, le gaz, l'électricité. Mais que pouvez-vous exiger pour 85.000 francs ? La femme est rose de plaisir à la pensée de s'installer chez elle. Mais l'homme demeure plus soucieux, hésite, calcule, se réserve. Il finira par céder, certainement...

On a mis tout à l'extrémité de la Foire, plateau triomphal où l'on accède par un grand degré, l'alimentation et les vins. A-t-on craint qu'installés plus proches de l'entrée ces pavillons de la chair et du palais ne fissent une concurrence dangereuse aux autres ? Ou au contraire ont-ils été placés là — « espoir suprême et suprême pensée » — comme un réconfort après les heures exténuantes consacrées à l'exposition ?

Ce quartier se révèle sans doute le plus pittoresque de tous. Un village grouillant, fait de rues bordées d'échoppes dont chacune a son accent, sa couleur, ses odeurs, ses spécialités. Que de foies gras du Périgord et des Landes à l'Alsace, de gâteaux, de charcuteries, d'apéritifs, de vins de liqueur et de crus célèbres ! Chacun appelle le chaland, l'invite, le provoque. Une dégustation gratuite s'offre presque à chaque pas, des biscuits à cet apéritif dont l'heure sonne deux fois par jour ou au muscat de Frontignan et d'Alsace. Le public change — plus familier, plus populaire, volontiers « licheur ». Des costumes provinciaux plaquent leurs notes vives sur le fond neutre de la foule. Et les mâts s'enrubannent de banderoles et d'oriflammes.

Le Salon du Vin — c'est son titre officiel — tout au fond, coiffe le tout de sa masse rouge. Ce temple de Bacchus est celui de la dégustation, et que d'amateurs dont le palais s'affirme infiniment renseigné ! Il y a deux ans, alors que le vin était rare encore, c'était la ruée, et de longues files de buveurs, où repassaient alternativement les mêmes faces tendues par une idée fixe, encerclaient les stands qui exposent tous les crus et tous les alcools de France. Dégustation et gastronomie populaires...

Pour les acheteurs, les étrangers, les gourmets, le président du Syndicat des restaurateurs parisiens, M. François, a voulu faire de ces quinze jours de la Foire deux semaines gastronomiques, dédiées à nos cuisines régionales. Il a élaboré un programme qui, du 21 mai avec la Champagne au 6 juin avec la Provence, fait le tour de nos provinces. Mais il n'a pas voulu qu'un seul centre, situé à l'intérieur de la Foire, drainât les appétits et la soif des visiteurs en leur proposant des festivités officielles de bouche. Toutes les bonnes volontés ont été admises et toutes les catégories de restaurants, des plus simples aux plus selects, ont pu, sur leur demande, recevoir l'écusson rouge et bleu de ces semaines gastronomiques et les organiser chez eux. On a voulu ainsi décentraliser, d'une part, piquer la curiosité, de l'autre, et redonner aux traiteurs parisiens, que depuis plusieurs mois une crise grave éprouve, une occasion de s'affirmer et de montrer qu'on peut servir une bonne cuisine à des prix honnêtes.

L'initiative apparaît heureuse, mais elle appelle certaines réserves. On n'a proposé aux adhérents ni menus, ni choix de vins, ni prix fixes. Et la réalisation vaudra ce que vaudra, professionnellement et moralement, l'exécutant.

Précédemment le même syndicat avait organisé le concours du meilleur cuisinier de France, et cette compétition, entourée de garanties sérieuses, a obtenu un succès total. Ici, la question se pose différemment : pas de contrôle, pas de jury. Certaines grandes maisons, telles que la Périgourdine, Lapérouse, le Cabaret, etc., ont réalisé des menus de haute classe. Mais ailleurs ?

Nous voici loin, m'objecterez-vous peut-être, de la Foire de Paris. Nenni ! Si l'on en croit le neveu de Rameau, cet original qui poussait le bois à la Régence avec Philidor et Légal et qu'a portraicturé génialement Diderot, toutes les lois divines et humaines, toutes les inventions de l'esprit ne tendraient qu'à sauvegarder la restauration du corps ou ce qu'il appelait assez drôlement « la mastication ».

Il était donc logique de placer ici, au faîte de l'édifice, sur la terrasse supérieure qui domine toute la Foire, cette cité de la Bouche et ce palais du Vin grâce auxquels nous pouvons accommoder de façon plus variée et plus plaisante le pain quotidien gagné durement à la sueur de notre front.

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte et R. Boulet).

POUR LA VOUTE OGIVALE DE LA NEF L'ARCHITECTE S'EST INSPIRÉ DE LA FORME DES CASES DU TCHAD.

AINTE-ANNE DU CONGO », STATUE
BOIS, ŒUVRE D'UN SCULPTEUR NOIR.

SAINTE-ANNE DU CONGO

UN matin de février 1941, en pleine guerre, sur les bords de ce Congo d'où Leclerc allait partir pour sa grande épopée, trois hommes s'entretenaient, à Brazzaville, des multiples aspects du problème humain posé par l'évolution des pays neufs.

Ces trois Français, le gouverneur général Eboué, ce Noir au cœur généreux, fin humaniste et libre penseur, l'architecte Errel, un protestant fils de pasteur qui avait suivi le général de Gaulle en A. E. F., un missionnaire catholique, le R. P. Le Comte, venaient d'assister au départ du 1er bataillon de marche de la France libre. Autour d'eux des Noirs s'enrôlaient dans les bataillons qui allaient partir pour marcher à la conquête de Koufra avec le colonel Leclerc.

Comment témoigner à ces hommes de couleur qui s'apprêtaient à verser leur sang pour la France que celle-ci n'était pas en reste de générosité ? Où puiser la force de convaincre et la puissance d'aimer perceptibles pour des natures si différentes des nôtres ? Le missionnaire proposa de bâtir dans Brazzaville, la première capitale de la France libre, la cathédrale de l'Union française, qui serait dédiée à Sainte-Anne, patronne des marins et des voyageurs.

Le regretté gouverneur Eboué, que la France reconnaissante vient d'accueillir au Panthéon des grands hommes, s'associa de tout cœur à une telle entreprise, tandis que l'architecte, enthousiasmé, développait sa conception d'une cathédrale moderne, conçue dans un style africain. Pour être sûr qu'elle fût bien « romaine », il demanda et obtint de travailler en écoutant des disques de chant grégorien enregistrés à Solesmes. Les cases-obus du Tchad, dont la forme

Les arceaux des façades latérales rappellent également le style des constructions indigènes.

ogivale évoque curieusement les mains qui se croisent vers le ciel pour la prière, devaient fournir le thème dont s'inspireraient les constructeurs. Pas de vitraux, impossibles en ces pays tropicaux, mais un système d'éclairage où la lumière se jouerait à travers les chevrons de mosaïque aux couleurs vives et chaudes. Enfin une grande toiture capable de résister aux tornades et couverte de tuiles vertes émaillées en forme d'écailles de serpent. La décoration devait être confiée aux Noirs eux-mêmes.

Il manquait, hélas ! le « nerf de la guerre ». Où trouver les moyens d'édifier pareille construction ? Le général de Gaulle, venu peu de temps après inaugurer à Brazzaville le grand stade Eboué, s'intéressa au projet, fournit les premiers subsides et, en mars 1943, au temps des plus grands bombardements de la guerre, les premières fondations de la cathédrale Sainte-Anne du Congo sortaient de terre. L'ingénieur conseil fut emporté par un caïman, mais le travail ne subit aucune interruption jusqu'aujourd'hui.

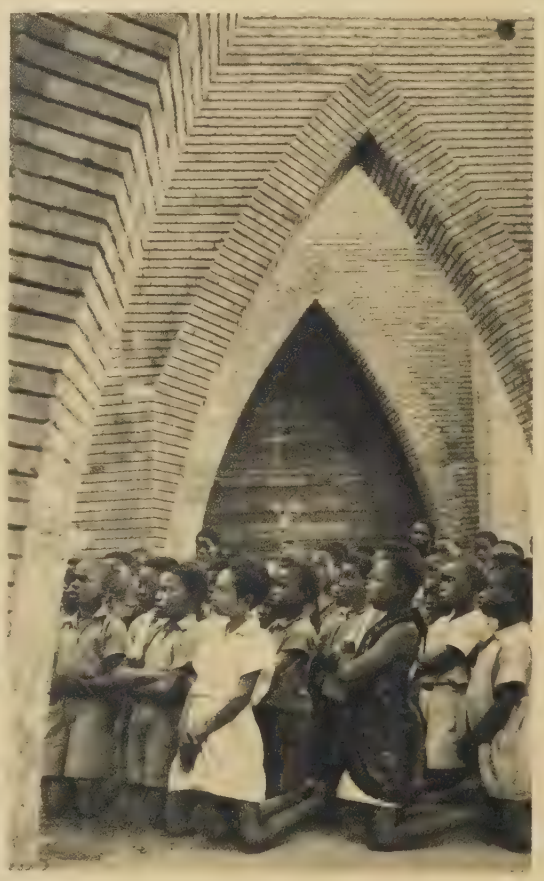
Edifiée en pierre et en brique faite de l'argile congolaise, l'église a grandi peu à peu grâce au zèle des catéchumènes noirs, qui, dans un grand élan de foi et d'enthousiasme, se sont faits successivement carriers, terrassiers, briquetiers, maçons, charpentiers, et aujourd'hui sa flèche élégante de 71 mètres pointe au-dessus des palmiers.

L'œuvre s'est poursuivie à travers mille difficultés dont le mal d'argent n'est pas la moindre : c'est ce que le R. P. Le Comte évoquait récemment au cours d'une conférence qu'il est venu faire à Paris. Elle mérite que ne lui manquent point les appuis nécessaires pour la mener à bonne fin.

Ainsi dans les terres neuves et chaudes de l'Afrique noire, à côté du grand programme d'équipement auquel consacrent tous leurs efforts le gouverneur général Cornut-Gentille et ses collaborateurs, création de ports, de routes, de chemins de fer, installations sanitaires, notre Afrique Equatoriale vit actuellement avec Sainte-Anne du Congo une belle histoire ! Celle d'un monument de la foi conçu non pas comme une servile imitation du passé, mais comme l'expression d'un art africain né d'une collaboration confiante entre les Français de la métropole et ceux de nos territoires lointains d'outre-mer.

La dépouille du gouverneur Eboué au Caire.

Un des prêtres noirs d'A. E. F. officiant.



Jeunes catéchumènes noirs durant l'office.

La maquette de la cathédrale Sainte-Anne.

Monsieur de Balzac
"est sorti"

*

Dans le métro que je prends à Saint-Germain-des-Prés
et qui plonge sous un petit jardin, derrière le
presbytère, à deux pas de la rue où Balzac fut
imprimeur et fit faillite, je songe au temps qu'on
devait mettre pour aller de mon quartier à cette
rue Basse, aujourd'hui rue Raynouard où l'auteur
de la Comédie Humaine habita de 1842 à 1848.

A cette époque, une diligence qui partait de la rue
Duphot cahotait les voyageurs vers ce petit pays,
comme un guide des environs de la Capitale appelait
le village de Passy-lez-Paris.

Ce gros hameau, disait Dulaure, "est situé sur le
penchant d'une colline dont le pied n'est séparé du cours de
la Seine que par la grande route de Paris à Versailles...
L'heureuse situation de Passy, la salubrité de l'air qu'on
y respire, le voisinage du Bois de Boulogne et ses deux
sources d'eaux thermales en font un des plus agréables séjours,
et y attirent chaque année un nombre considérable
de Français et d'étrangers. Les eaux les plus fréquentées
de Passy sont maintenant dans une maison charmante,
au Baron Debourt; elles coulent dans

MONSIEUR DE BALZAC EST SORTI

par LÉO LARGUIER, de l'Académie Goncourt

DANS le métro que je prends à Saint-Germain-des-Prés et qui plonge sous un petit jardin, derrière le presbytère, à deux pas de la rue où Balzac fut imprimeur et fit faillite, je songe au temps qu'on devait mettre pour aller de mon quartier à cette rue Basse, aujourd'hui rue Raynouard, où l'auteur de *la Comédie humaine* habita de 1842 à 1848.

A cette époque une diligence qui partait de la rue Duphot cahotait les voyageurs vers ce *petit pays*, comme un *Guide des environs de la capitale* appelait le village de Passy-lez-Paris.

Ce gros hameau, disait Dulaure, « est situé sur le penchant d'une colline dont le pied n'est séparé du cours de la Seine que par la grande route de Paris à Versailles... L'heureuse situation de Passy, la salubrité de l'air qu'on

y respire, le voisinage du Bois de Boulogne et ses deux sources d'eaux thermales en font un des plus agréables séjours et y attirent chaque année un nombre considérable de Français et d'étrangers. Les eaux les plus fréquentées de Passy sont maintenant dans une maison charmante, appartenant au baron Delessert ; elles coulent dans un jardin vaste et commode, orné de bosquets, d'allées ombragées et de terrasses sous lesquelles sont pratiquées des galeries élégantes, en sorte que les buveurs peuvent se promener en tout temps à l'abri du soleil de l'été ou des frimas de l'hiver... Le village de Passy est bien bâti ; la grande rue rappelle celles de la capitale, les maisons y sont généralement élégantes et accompagnées de jardins. Plusieurs manufactures, dont la plus importante est la raffinerie de sucre appartenant à M. Delessert, y entretiennent l'aisance et l'activité. La population est de 5.000 habitants environ... »

Passy !...

Je n'avais pas refait ce pèlerinage depuis vingt-cinq ans, mais je me souviens de ma première visite : quelques marches à descendre, une cour, un pavillon abandonné... Le grand homme avait un petit loyer de 600 francs et les quatre ou cinq pièces que je parcourais étaient à peu près vides.

Les fidèles qui gardaient pieusement le culte de l'écrivain avaient fait comme les directeurs de théâtre au temps de Shakespeare. Ils avaient remplacé le décor par des écriteaux.

On lisait sur la scène : « Ici est une forêt profonde... là se trouve un splendide château au perron de roses... » Dans une chambre une pancarte indiquait : « Ici dormait Balzac... Ceci était la salle à manger ou le salon. »

Il me semblait qu'un huissier avait, le matin même, saisi les meubles, ne laissant que ceux qu'on ne peut enlever, une table de travail, un vieux fauteuil. La gardienne de cette maison vide donnait aimablement quelques explications et on la devinait dévouée à la mémoire du maître.

A cause du froid, elle portait une toque de loutre, et je pouvais croire que cette coiffure lui avait été léguée par la comtesse Hanska.

Elle me montra en souriant un petit cadre Empire qui valait alors 3 ou 4 francs. Il ne contenait ni peinture ni dessin, mais un bout de carton sur lequel on lisait :

ICI UN REMBRANDT

Léon Gozlan conte, dans son *Balzac en pantoufles*, que l'auteur du *Cousin Pons*, lorsqu'il vivait aux Jardies, indiquait sur les murs, avec du charbon, la place où, devenu fabuleusement riche, il disposerait :

« Ici, un panneau peint par Eugène Delacroix ;
» Là, une tapisserie d'Aubusson ;
» Ici, des portes façon Trianon ;
» Ici, une cheminée en marbre cipolin... »

LE PAVILLON QU'HABITA BALZAC, RUE BASSE, DEVENUE RUE RAYNOUARD (COTÉ JARDIN).

Il se meublait à peu de frais, mais on ne doit pas sourire, car cet immense visionnaire savait faire un palais royal de la plus misérable chambre.

Ce qu'il imaginait existait pour lui.

On en donnerait beaucoup de preuves.

Un ami facétieux, par exemple, entrant dans son cabinet lui dit que M^me^ Marneffe, la M^me^ Marneffe de *la Cousine Bette*, était à sa porte et souhaitait l'entretenir.

Il n'eut pas l'air surpris, mit de l'ordre dans sa chevelure ébouriffée, rajusta sa robe de chambre, remonta son pantalon et dit naturellement :

« Priez-la d'entrer !... »

Une autre fois, dînant chez M^me^ de Girardin, qui avait été cette jeune Delphine Gay, belle comme une muse romantique, il y avait là des savants, des naturalistes célèbres, et l'auteur de *l'Illustre Gaudissart*, qui aimait assez la plaisanterie, entretint les convives d'un animal qui portait un nom latin et que personne ne connaissait. La mystérieuse bestiole semblait faire le tour de la table et Balzac, pressé de questions, commençait à regretter de l'avoir lâchée, lorsque le poète Méry, qui était son voisin, devinant que le romancier, ayant voulu s'amuser, avait inventé l'animal, vint à son secours.

Parlant admirablement et sachant beaucoup, il composa séance tenante d'irréfutables textes, cita un fragment du journal de bord tenu par un navigateur du XVIII^e^ siècle qui avait séjourné dans l'île où l'on rencontrait cette espèce, improvisa plusieurs phrases de Pline et finit par convaincre les savants. La soirée s'acheva, mais dans la rue Balzac prit le bras de l'ami qui l'avait sauvé et demanda :

« Méry !... Il existe donc ? »

Avec cette élégance dont seuls sont capables les poètes, Méry répondit :

« Pourquoi pas, mon cher ? Rastignac existe bien !... »

Me revoici, vingt-cinq ans après ma première visite, un siècle après que Balzac eut quitté Passy pour aller rue Fortunée, ayant acheté, dit Victor Hugo, « ce qui restait de l'hôtel de Beaujon, quelques corps de logis bas, échappés par hasard à la démolition ».

J'ai voulu revoir sa maison au moment où l'on se prépare à commémorer l'an prochain le centième anniversaire — j'allais écrire de *sa mort* — comme si ce mot signifiait quelque chose, comme si un esprit pouvait mourir ! Le maître est toujours vivant, et certainement plus admiré qu'il ne l'était en 1849, mais il n'y a presque rien dans son pavillon.

Les hommes illustres ne laissent pas toujours une maison en ordre quand ils achèvent l'étape humaine, et des fidèles tâchent de rassembler leurs reliques quand tout est dispersé, quand il est trop tard.

DE CETTE CAFETIÈRE HONORÉ DE BALZAC USA AVEC PROFUSION DURANT SES VEILLES.

On peut voir les meubles de Victor Hugo, tout ce qu'il laissa, au musée de la place des Vosges ; les souvenirs de Flaubert emplissent quelques salles du pavillon de Croisset, près de Rouen, mais les autres ?

Que reste-t-il de Chateaubriand, de Musset, de Baudelaire, de Nerval, de Barbey d'Aurevilly ?

On avait tout sauvé de ce dernier. Depuis sa mort (1889), la chère M^lle^ Louise Road conservait pieusement, rue Rousselet, dans la chambre du connétable des lettres dont elle payait toujours le loyer, ses meubles, ses vêtements, ses manuscrits. On les transporta à Saint-Sauveur-le-Vicomte, où il était né ; on les mit en valeur ; et en août 1937, représentant l'académie Goncourt aux fêtes données en son honneur, je crois que je fis un discours au milieu de ces reliques.

En juin 1944, lors de la bataille du Cotentin, le village souffrit beaucoup et les dépendances du château où était installé le musée Barbey d'Aurevilly furent anéanties. Quand on fouilla parmi les décombres on ne trouva que quelques fragments de livres, quelques papiers mordus par le feu !

Pour Balzac, en s'y prenant plus tôt, peut-être eût-on sauvé sa bibliothèque et beaucoup de ses manuscrits qui passèrent le 25 avril 1882, à l'Hôtel des Ventes, sous le marteau du commissaire-priseur.

On connaît tous les détails de cette vacation qui semble aujourd'hui fabuleuse, et l'on peut citer des chiffres.

Le manuscrit d'*Eugénie Grandet :* 1.200 francs sur demande de 600. M. Edmond de Goncourt, qui était présent, abandonna à 1.000 et Etienne Charavay, le marchand d'autographes, l'emporta.

L'*Histoire des Treize* : 600 francs ; *César Birotteau*, le manuscrit, les deuxièmes et troisièmes épreuves, chargées de notes, de corrections et de becquets, sept volumes : 1.520 francs ; *le Lys dans la vallée*, avec trois jeux d'épreuves : 1.500 francs ; *Séraphita* : 720 francs.

Quant aux ouvrages qui composaient la bibliothèque de Balzac, un journaliste écrivit le lendemain qu'on les avait vendus pour rien et à paniers, comme des pommes !...

Un plumeau à la main, la gardienne qui était là autrefois m'accueille sur le seuil et me demande si j'ai rendez-vous avec M. le conservateur.

Je réponds que j'ai rendez-vous avec M. de Balzac, mais qu'il doit être sorti.

Elle sourit.

« Oh ! oui, il y a longtemps qu'il est sorti. »

Je lui parle du romancier qu'elle met au-dessus de tous les autres, et le culte qu'elle lui a voué est émouvant.

Elle a une famille du côté de la place Clichy, mais elle vient chaque après-midi, car elle est seule pour entretenir la maison où tout doit être plus net qu'au temps où Balzac habitait là.

Ensemble nous parcourons les cinq petites pièces où rien ne reste de ce que devait posséder l'auteur du *Cousin Pons*, à part sa table de travail, qui n'est pas grande, et un vieux fauteuil.

On marche dans le jardin.

« C'est lui ? dis-je.

— Non, c'est M. le conservateur. »

C'est en effet M. Chancerel, qui veille sur le pavillon de la rue Raynouard avec la plus intelligente ferveur.

Il m'offre un siège, et les murs de cette pièce où, me dit-il, dut coucher M^me^ Hanska sont témoins qu'à des distances d'astres de ce temps où nous passons sans joie ni certitude nous n'avons parlé que du maître, de l'année balzacienne qui sera de quinze mois puisqu'on célèbre en 1949 le cent-cinquantième anniversaire de sa naissance, et en 1950 le centième de sa mort.

L'après-midi de ce jour de printemps décline et le soir vient entre les verdures nouvelles dans l'allée encadrée par la porte vitrée, une allée dans le jardin d'un presbytère dont le curé, grand amateur d'estampes, eût décoré ses murs de gravures exécutées d'après Balzac et les scènes de *la Comédie humaine*.

En me levant je m'arrêtai devant la cafetière-veilleuse du maître et je dis au conservateur :

« Son café devait être bien mauvais !... Sans doute allait-il acheter lui-même le *bourbon* rue du Mont-Blanc, le *martinique* rue des Vieilles-Haudriettes, et le *moka* chez un épicier de la rue de l'Université, mais il devait boire beaucoup de café mijoté comme ces plats qu'on réussit à souhait dans le pays de son père. »

Au fond de ma petite enfance je vois une veilleuse pareille à celle-là dans la chambre de ma grand-mère, qui n'aimait pas la nuit. Chaque soir, la lampe éteinte, on allumait sur sa table de chevet le lampion de la veilleuse. A peine avait-il l'éclat d'un ver luisant, mais grâce à lui la tisane du pot demeurait tiède.

Ce qui convient à une infusion de tilleul n'est pas fort recommandé pour le café.

Sur la porcelaine, au-dessus de deux lettres gothiques :

H. B.

il y a une couronne de marquis ou de comte.

Peut-être avait-il fini par croire à sa noblesse héréditaire ! Il n'y croyait pas encore en 1827.

La gardienne, qui a fini le ménage, range son balai et son plumeau. Je prends congé et, pour prolonger l'illusion dont je suis peut-être dupe, je dis au conservateur qui me reconduit à travers le jardin :

« M. de Balzac ne rentrera sans doute que très tard... Je suis heureux d'avoir passé l'après-midi chez lui en votre compagnie... Offrez-lui, je vous prie, mes plus respectueux hommages... »

PÈLERINAGES BALZACIENS AUX ENVIRONS DE PARIS

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

BALZAC naissait il y a un siècle et demi. Il est mort depuis près de cent ans et son œuvre persiste plus vivante que jamais. Les nouvelles générations elles-mêmes, qui souffrent difficilement Flaubert et dédaignent Barrès, France ou Loti, le découvrent assez ingénument. A leurs yeux il balance Stendhal — dont on a beaucoup abusé — et peut-être même le dépasse-t-il. La fortune littéraire a de ces retours...

Balzac, puissant créateur de types — comme Molière — Balzac, qui a créé toute une société, nous apporte sur celle de son époque un témoignage unique, irremplaçable. Le monde extérieur a existé pour lui comme celui de l'esprit, de l'âme et du cœur.

Nos écrivains contemporains, eux, procèdent volontiers par allusions. Lisez critiques, essayistes ou romanciers : beaucoup font fi des circonstances.

Balzac, au contraire, ne craint pas d'insister, d'expliquer, voire de redire. Chiffonnier génial, il projette partout les rayons de sa lanterne : filles, voleurs, gens de l'aristocratie ou de la chicane, banquiers, usuriers, hommes politiques, hôtels princiers, faubourgs populaires, bouges, vieux quartiers...

Grâce à lui la province de jadis nous est familière et aussi la façon dont on vivait dans la capitale. Sans aller très loin — trois petits tours — en restant dans ces environs de Paris, dans cette Ile-de-France qu'il connaissait bien, nous allons l'éprouver. Décrochons le bourdon et mettons nos pas dans les siens.

Il y a à peine un peu plus d'un siècle on ne circulait encore qu'en voiture à chevaux. Berlines, chaises de poste, diligences, coucous, pataches roulaient au long des routes de France poudreuses et blanches, aux côtes roides, aux

DE CETTE COUR, FAUBOURG-SAINT-DENIS, PARTAIENT LES DILIGENCES.

LA COUR INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE AUBERGE - RELAIS DE MOISSELLES.

tournants fréquents, aux auberges et aux relais accueillants. Balzac, lui, a terriblement pratiqué ces chemins, car ce sédentaire a beaucoup voyagé. Ses observations, son expérience de la route, il les a versées çà et là dans *la Comédie humaine,* notamment dans deux livres un peu ignorés du grand public : *un Début dans la vie* et *Ursule Mirouet.* Avec des pages extraites de ces deux brefs romans — le premier n'est guère qu'une longue nouvelle — on pourrait écrire, pour employer le mot du temps, une « physiologie » du maître de poste, du conducteur, des voyageurs et des voitures environ 1830.

Vous apprendrez en lisant Balzac ce qu'étaient les Grandes Messageries, situées rue Montmartre, et les Petites Messageries de Laffitte et Caillard (qu'il rebaptise Touchard), installées rue du Faubourg-Saint-Denis, la concurrence que leur faisaient sur les courts trajets les coucous et les pataches des modestes artisans établis à leur compte, l'argot des postillons et des conducteurs qui baptisaient un mauvais cheval Polignac, les noms fantaisistes des diligences : la *Ducler* (la voiture de Nemours à Paris), la *Caillard,* du nom de ses propriétaires, la *Comtesse,* dont les directeurs s'appelaient Lecomte, le *Grand Bureau,* etc.

Et avec cela les accommodements et les ficelles des patrons des petites entreprises, qui savaient éluder la nécessité d'un passe-debout, enfreignaient les ordonnances sur le nombre des clients à prendre et en empilaient douze ou quinze là où il n'y avait place que pour huit ou neuf. L'état d'âme des voyageurs, les hâbleries des Gaudissart ou des farceurs, les relais où l'on déjeunait en hâte, tout cela revit en ces pages pour notre plus vif plaisir.

LE COUCOU DE PIERROTIN

Il était tentant pour un balzacien de refaire en 1949 le trajet couvert en 1822 par le coucou de Pierrotin, le voiturier de L'Isle-Adam, dans la patache duquel se noue l'intrigue d'*un Début dans la vie.*

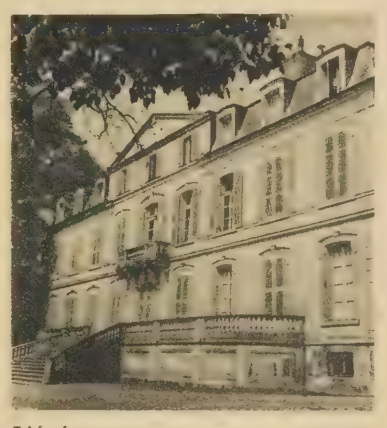
Un mot d'analyse auparavant pour ceux qui auraient oublié le livre.

Un matin de l'automne 1822, rue du Faubourg-Saint-Denis, sous le passage de l'hôtel du Lion d'Argent, s'embarquent dans le coucou de Pierrotin : le comte de Sérisy, voyageant incognito pour aller surprendre à Presles, où il a son château, un régisseur indélicat, Moreau, qui le trompe au sujet d'une ferme, les Moulineaux, que son maître veut acquérir ; un peintre, Joseph Bridau, déjà vu dans *la Rabouilleuse,* et son aide Mistigris, *alias*

BALZAC A LONGUEMENT PRATIQUÉ ET DÉCRIT LES DILIGENCES DE SON TEMPS.

UN PETIT SENTIER CONTOURNE TOUJOURS LE PARC DE PRESLES.

LE CHATEAU DE PRESLES OU BALZAC LOGEAIT LE COMTE DE SÉRISY.



L'ÉLÉGANTE FAÇADE ET LE PERRON DU CHATEAU N'ONT PAS CHANGÉ.

LA GRANDE SALLE A MANGER OU M. DE SÉRISY TRAITAIT SES HOTES.

Léon de Lora ; Georges, un clerc de l'avoué Crottat qui va à Presles pour la vente ; un fermier, le père Léger ; enfin Oscar Husson, fils d'une femme célèbre sous le Directoire par ses aventures, remariée à un imbécile, et qui lui-même, béjaune naïf et vaniteux, ayant honte de sa mère et de sa gêne, cherche à se singulariser. Il va en visite chez Moreau, qui a connu jadis sa mère et qui voudrait lui être utile. Durant le voyage le peintre et Georges font assaut de hâbleries. Le premier se donne pour un membre de l'Institut, le deuxième pour un colonel qui a fait la guerre en Egypte, en Grèce et autres lieux. Le comte de Sérisy observe et se tait. Oscar, emporté par la vanité et qui a entendu chez sa mère le régisseur du comte faire sur le ménage de celui-ci des confidences intimes — il y a là un drame — répète sottement ces propos, rabroué d'ailleurs par le peintre, tandis que M. de Sérisy, blême de rage, fait effort pour se contenir. A l'arrivée il se trouve que chacun va au château : le clerc pour la vente, le peintre chargé de peintures décoratives, Oscar chez le régisseur. Le comte fait alors appeler Moreau et lui adresse de véhéments reproches, à la fois pour son infidélité et pour l'indélicatesse du jeune Oscar. Puis il le chasse. Avant le dîner — car M. de Sérisy, bon prince, a invité le peintre, son « rapin », Georges, l'avoué et le vendeur de la ferme — Moreau amène Oscar et le force à s'agenouiller devant le maître du logis. Oscar continuera d'ailleurs à commettre des sottises. Puis il s'engagera, se distinguera à Alger, deviendra capitaine. Et l'aventure finira comme elle a commencé, par la rencontre quinze ans plus tard dans la voiture neuve de Pierrotin, enrichi, des voyageurs du premier chapitre.

Curieux de retrouver sinon les personnages, du moins les décors de Balzac,

je me suis rendu à l'angle de la rue d'Enghien et du Faubourg-Saint-Denis. Le Lion d'Argent — l'auberge de 1822 — bien que frappé d'une servitude d'alignement, a conservé ses bâtiments primitifs à la même place, mais l'hôtel, bien entendu, a vécu. Voici sur le faubourg les trois ou quatre fenêtres signalées par le romancier et, sur la rue, deux ailes détachées du corps de logis principal entre lesquelles se dresse, nettement détachée, la porte jadis recouverte de planches et formant couloir sous laquelle stationnaient coucous et pataches. La destination primitive du lieu est inscrite sur le sol. Mais que de transformations ! Plus de chalands, de voitures et de trafic, mais une maison divisée en appartements — en logements conviendrait mieux.

Il reste cependant une trace du Lion d'Argent dans la maison voisine, occupée par les établissements Sciama, qui succédèrent, il y a quelques années, à Menier. Son livre d'or rappelle l'ancienne auberge, dont les dépendances s'étendaient jusque-là.

Quelques pas plus loin, vers la porte Saint-Denis, un café porte toujours le nom de Café de l'Echiquier indiqué par Balzac. Mais, si le nom s'est perpétué, la salle du début a été transformée plusieurs fois.

Il nous restait à découvrir les Petites Messageries. Une visite au bureau du plan de la Ville de Paris, à l'Hôtel de Ville, nous a permis de les identifier au numéro 48 du Faubourg-Saint-Denis, après le passage Brady et presque en face de l'ancien hôtel du Lion d'Argent, où les situait le romancier. Au delà d'une vaste et haute porte cochère une cour pavée dessine une façon de trapèze large de 20 à 25 mètres, profond de 30 et bordé entièrement de bâtiments vétustes dont les rez-de-chaussée durent être jadis des entrepôts et des écuries. Là fleurissait l'entreprise de Laffite et Caillard, que concurrençaient sur le trajet de Beaumont et de L'Isle-Adam les coucous des petits voituriers.

Et maintenant, fouette cocher ! coucou, ébranle-toi dans un bruit grinçant de ferraille ! en route pour Presles ! Las ! les choses ont bien changé. Jadis La Chapelle, première étape, était un village, et l'on courrait peut-être encore la perdrix dans la Plaine Saint-Denis comme au XVII[e] siècle. Pierrefitte est aux trois quarts submergé et perdu dans la banlieue. Mais voici la Patte-d'Oie, signalée dans le roman et dont la branche droite se dirige vers Chantilly. Quoique élargie par endroits, la grande route de Paris à Beaumont n'a pas sensiblement varié, à quelques détails près.

Peu à peu nous nous dégageons de la proche banlieue et nous retrouvons la vraie campagne, avec des champs et, déjà, des demeures paysannes. Le village de Saint-Brice, en bordure de la route, demeure à peu près tel qu'il y a un siècle. Arrêtés devant la grille d'une belle propriété, nous enquêtons auprès des voisins pour savoir si l'on se souvient encore de l'auberge-relais où les voyageurs du coucou de Pierrotin s'arrêtaient pour déjeuner. Et — miracle ! — voici que nous avons stoppé juste en face de l'auberge, ou plus exactement de ce qui en subsiste. La maison a été entièrement refaite et s'est banalisée. Sur la cour qui la jouxte à gauche un baraquement a été aménagé en garage. Seules, tout à fait à gauche, quelques bâtisses basses écrasées : tout ce qui reste des anciennes écuries.

Si le temps — qui ne nous favorise guère en ce matin frileux de mai — ne nous permet pas d'admirer, en allant sur Poncelles, Ecouen, le clocher de Mesnil et les forêts qui encerclent le paysage, nous découvrons, en revanche, à l'extrémité du village de Moisselles, à droite, tout de suite après l'hospice, l'auberge qui servait de relais, comme le note Balzac. La cour, bordée de bâtiments bas sur trois côtés, dont seul celui de gauche est habité, ressemble à une aire de ferme. Elle apparaît étroite et longue, avec quelques arbres et une tonnelle, çà et là des poules qui picorent, un jars qui plastronne, un chien — méchant, dit un écriteau — qui vient nous faire des bassesses.

Je guette « la rapide côte de la Cave, au bas de laquelle se trouve, dans un étroit vallon, à la fin de la grande forêt de Saint-Martin, le magnifique château de Presles ». Et je me trouve soudain, sans m'être aperçu qu'il y avait une descente, devant le château, qui apparaît à 300 ou 400 mètres plus loin sur la droite, au delà d'une grille et d'un parc herbu qui retourne à l'état de nature. Déjà j'accuse le romancier d'inexactitude. Mais un écart de 200 mètres sur la gauche dévoile le mystère : la route a été détournée pour éviter la descente trop raide, et elle contourne la hauteur au lieu de l'escalader. Un kilomètre plus haut s'amorce le tracé de l'ancienne route. Mais ici la chose apparaît plus nette encore : le grand chemin de jadis, avec ses énormes pavés, apparaît nettement sur 50 mètres, puis se perd sur la colline en un sentier étroit que mangent les herbes. Pourtant sous celles-ci on discerne encore le pavage primitif. La route de l'Isle-Adam coupe ce tronçon. Et voici, près du carrefour, arrondie en hémicycle, la ferme de la Cave — qui dans le livre s'appelle les Moulineaux — objet du différend survenu entre le comte de Sérisy et son régisseur Moreau.

Avant d'entrer au château, dont la grille principale se trouve à l'opposé, dans la grande rue du hameau de Courcelles, j'ai voulu refaire le chemin parcouru par le comte quand il abandonne ses compagnons de route. A droite, un peu avant la grille, un sentier s'amorce, bordé de haies vives et d'arbres frais et verts comme l'avril. La silhouette en ruine d'un moulin apparaît à travers les verdures, fantôme de pierre. Puis le sentier s'étrécit, s'infléchit à gauche avec le mur du parc et devient plus agreste encore.

Dans la cour d'honneur on ne voit plus les bornes réunies par des chaînes dont parle le livre, mais le perron à double révolution qui précède la vaste façade à fronton dans le goût du XVIII[e] siècle est là, tel que l'a vu Balzac. Le vestibule un peu sombre qui traverse la demeure ne semble pas avoir beaucoup changé depuis 1822. A droite, le salon — où éclata la scène dramatique au cours de laquelle Oscar est jeté par Moreau aux pieds du comte — a été très transformé et uni à la salle de billard par le maître du logis, M. Poteron, à l'obligeance duquel nous devons de visiter ce logis balzacien. Cependant la salle à manger, à gauche, n'a pas bougé. Entièrement boisée de chêne, que les années ont patiné et rougi, haute et large avec sa cheminée également de chêne, elle a fière allure.

Vainement nous avons essayé de découvrir dans le parc, à droite, non loin des jardins annexés à la propriété, le petit pavillon Louis XV assigné par Balzac au régisseur et à sa coquette jeune femme. Mais ce pavillon a-t-il même jamais existé ?

AU PAYS DE PIERRETTE

A dire vrai, Balzac, comme tous les grands écrivains, ne copie pas platement la réalité, mais la transpose. Il ajoute, il retranche, il fond.

Nous allons retrouver ces mêmes adaptations en allant chercher à Provins, en Seine-et-Marne, le souvenir de Pierrette.

Comment Balzac connut-il la discrète cité de Provins ? Au dire d'Alphonse Séché et de Jules Bertaut, il l'aurait visitée dès 1825. Nous savons d'autre part que l'écrivain, dans le temps même qu'il mettait debout son projet d'imprimerie, séjourna en 1826 au château de Monglas, à 3 lieues de cette petite cité, chez M. Dassonvillez de Rougemont, homme d'affaires âpre et dur, qui prêta 6.000 francs au jeune homme pour ses éditions. D'autre part, Emilie-Gabrielle de Berny, fille aînée de sa grande amie, avait épousé en 1819 Victor Michelin, juge au tribunal de Chartres, fils de François Michelin, propriétaire à Provins et frère du docteur Edme-François Michelin, l'érudit provinois. Or dès 1822 Balzac est devenu l'ami très cher de M[me] de Berny, qu'il chérissait déjà avec une fougue juvénile. Ils se lient, et leur liaison fait scandale. Les deux familles — celle des Balzac et celle des Berny — habitaient à Villeparisis, à 15 lieues au nord-ouest de Provins, sur la route de Claye et de Meaux, aux deux extrémités du petit pays, la maison de la Dilecta, plus confortable et plus noble que celle des parents d'Honoré.

Si vous en avez le loisir, amateurs balzaciens, détournez-vous un peu de la route droite qui, par Brie-Comte-Robert, file sur Provins et commencez votre pèlerinage à Villeparisis. C'est M[me] de Berny qui la première parla de Provins à son futur grand homme et lui donna l'envie de le connaître.

Pierrette cependant n'a été écrit que beaucoup plus tard, en dix jours, au mois de novembre 1839. C'est l'histoire, très simple, d'une pauvre enfant. Pierrette, Bretonne adoptée par les Rogron, boutiquiers de la rue Saint-Martin enrichis dans le commerce des fils, et traitée d'abord comme une parente, finit par devenir la servante de ses hôtes. Sa tante, jalouse, bien à tort, de la fillette, la persécute, la rudoie, néglige de soigner une contusion à la tête en apparence légère, mais en réalité grave, qui finira par avoir raison de Pierrette. Une jolie idylle pare le livre, celle de la jeune fille avec son amoureux, Breton lui aussi, Brigaut, qui est venu tout exprès de son pays et travaille comme compagnon chez le menuisier du pays, le père Frappier. Et comme Balzac demeure toujours Balzac, à ce drame intime se superposent une action politique et une peinture de mœurs.

La route de Boissy-Saint-Léger et de Brie-Comte-Robert ne nous offre

La maison du menuisier Frappier, a Provins.

L'église St-Quiriace et la maison Angebert.

La demeure provinoise du notaire Auffray.

DANS LE JARDIN DE LA RUE RAYNOUARD, OU BALZAC CONÇUT TANT DE SES PERSONNAGES, SUBSISTE, A L'ÉTAT SAUVAGE, UNE VIGNE PLANTÉE PAR L'ÉCRIVAIN.

cependant aucun souvenir balzacien, et nous pouvons filer directement jusqu'à Provins. La cité des roses, que traversent la Voulzie et le Durtain, est, comme au temps de Balzac, « silencieuse, proprette, solennelle ». Mais si les remparts et leur haute tour subsistent sur la colline, les moulins du bas ont complètement disparu.

La grand-rue, qui va de la maison commune à l'hôtel-Dieu, s'appelle maintenant rue du Val, ce qui est du reste charmant. A peu près en son milieu, au numéro 32, un logis d'aspect moyenâgeux, aux boiseries patinées, nous arrête. Menaçant ruine, il a été démoli et reconstruit un peu en arrière, à l'alignement. Le propriétaire actuel, qui vend des meubles, lui a rendu son aspect de jadis. Un menuisier y vécut longtemps. Le père Frappier, le patron de Brigaut, y aurait demeuré, et c'est là que Balzac a situé l'émouvante scène au cours de laquelle le pauvre Brigaut scie, ajuste et cloue les planches du cercueil de Pierrette.

Un peu plus loin, à gauche, s'ouvre cette petite place « qui forme un carré long » et sur laquelle le romancier a situé la maison de Rogron. On y a posé depuis une fontaine, mais sans doute était-elle, comme aujourd'hui, plantée de tilleuls feuillus. Quelques maisons l'encadrent dont, au fond, à l'angle de la rue Fourtier-Masson, celle d'un notaire. En face, de l'autre côté de cette rue, s'élève l'école communale, bâtiment sans style et sans grâce. Son aile droite, qui abrite le gymnase municipal, aurait été élevée, d'après la tradition locale, sur l'emplacement de la maison Rogron. Nous nous éloignons, un peu déçus.

En revanche, l'église Sainte-Croix, où Pierrette entrevoyait son amoureux, n'a pas changé. Nous y accédons par une voie étroite, quiète et comme endormie. Vraie rue balzacienne, où l'on guette le rideau qui va se soulever, où l'on s'attend à voir surgir une silhouette de prêtre ou de vieille femme. Cette voie pittoresque porte le nom désuet de rue des Oignons. Sainte-Croix, où se mêlent tous les styles, du roman vers l'abside au Renaissance sur le portail, garde fière et noble allure avec ses toitures un peu basses et sa haute tour.

Nous grimpons à présent vers la vieille ville, sur les remparts de laquelle mourut Pierrette, recueillie par son subrogé tuteur, Me Auffray, notaire. Au vrai, il n'y eut jamais ici de tabellion. En vain nous avons cherché où pouvait se trouver cette demeure.

Par contre, voici, proche l'étonnante, rude et magnifique église Saint-Quiriace, dans ce qui fut jadis la rue du Cloître-Saint-Quiriace, un logis qui recouvre trait pour trait la description de Balzac : la maison basse, à un seul étage au-dessus d'un rez-de-chaussée, le petit jardin fruitier enclos de murs et la terrasse donnant sur la ville.

Cette blanche et coquette demeure, où loge aujourd'hui un ingénieur dont le bureau correspondrait, au bout d'une allée, à l'étude de Me Auffray, fut jadis habitée par Mme Angebert, l'amie de Lamartine que Balzac a certainement connue. Il est sûrement venu ici dans ce logis. Cette maison, ce jardin, cette terrasse qu'il a emportés dans son souvenir, il les a transposés dans l'épilogue de Pierrette...

Pierrette a-t-elle vraiment vécu ici ? Un drame analogue à celui décrit par le romancier s'est-il déroulé à Provins ? L'érudit conservateur de la bibliothèque et du musée, M. Desenlis, avec qui nous en bavardons, ne serait pas éloigné de le croire. Il a jadis reçu des demi-confidences d'une dame âgée, Provinoise depuis toujours par sa famille, qui semblerait confirmer cette hypothèse.

Peu importe au reste. Le génie n'a-t-il pas tous les droits lorsque, ainsi que celui de Balzac, il trouve moyen, un siècle passé, de nous émouvoir encore ?

PAUL LAVALLEY.
(Tapisserie.)

ECOLE DE BOURGES.
« SAINT MARTIN. »
(Céramique.)

FRANÇOISE BIZETTE.
CHÂSSE « SAINT-HUBERT. »
(Céramique.)

SALON DE L'IMAGERIE

par RAYMOND LÉCUYER

CETTE année le Salon de l'imagerie a réintégré son ancien cadre — le musée Galliera. Il a tiré ingénieusement parti de la pâtisserie architecturale où il devait se loger. Ainsi dans l'hémicycle de la cour d'honneur, entre les interstices d'une pompeuse colonnade fort démodée, ont été édifiés, en matériaux légers, des manières de petits théâtres — j'allais écrire : de charmants guignols. Chacune de ces niches, consacrées à d'importantes firmes, est l'œuvre d'un artiste différent. La plupart des auteurs de ces pittoresques alvéoles m'ont semblé s'être inspirés des recherches, savoureuses encore qu'elles datent déjà, du surréalisme, dont çà et là on décèle la trace dans les salles de l'exposition.

Si l'on tenait encore compte de la hiérarchie des genres il faudrait dire que les secteurs les plus nobles de la démonstration faite à Galliera sont ceux occupés par la tapisserie et la céramique. Mais là toutes les formes d'art décoratif voisinent dans une démocratique familiarité, ce dont l'œil du visiteur ne se plaint pas, car ce mélange donne une variété et, par suite, une vitalité fort agréable. Toutefois, à l'imagerie proprement dite a été consacrée une grande salle où notamment se remarquent les compositions de Charlemagne et de Marcel Flandin. Parmi les tapisseries réalisées ou les cartons de tapisseries comment ne pas distinguer les travaux de Paul Lavalley, de J. Picart le Doux, de Hilaire, de Roger Bezombes, de Marcel Peiffer, d'Alain Cornic ?

Nombre de maquettes de tissus ou de papiers peints sont riches en trouvailles. Les noms de R. Fumeron, de Claire Guibert-Jouret sont à retenir. Les tenants du Salon, parmi lesquels les talents féminins sont nombreux, ne dédaignent aucune des activités où se peut manifester leur volonté d'audace créatrice. Ils cherchent à conférer de la fantaisie, du caractère et même du style à des objets utilitaires, à des jouets, à des articles de Paris ; ils pourchassent la laideur sur tous les terrains dont se sont emparés d'odieux ponceifs. En particulier ils voudraient arracher le matériel liturgique à la fâcheuse fabrication dont les produits attristent nos sanctuaires.

Il convient de souligner la très intéressante contribution apportée à l'exposition par des centres provinciaux, ces ateliers où aux quatre coins de la France se forme une jeunesse éprise de techniques neuves ou rénovées et qui prouve si heureusement son amour des belles matières. Dans plus d'une œuvre de ces adolescents on peut goûter une véritable fraîcheur d'inspiration, même lorsque s'impose à eux le souvenir des formes archaïques.

A signaler une innovation : dans une partie du jardin du musée un petit enclos a été aménagé qui a un faux air de plage — une plage où la tour Eiffel tient le rôle de phare. Des « meubles et décors de jardin » y sont exposés.

PAUL CHAMBOST. « PLAT. » (Céramique.)

A première vue on n'aperçoit pas le lien qui rattache ce matériel à l'imagerie ; mais constatons qu'en tout imagier il y a un décorateur qui ne demande qu'à s'éveiller. Quelques artistes sont parvenus à faire coïncider l'originalité et le confort ; d'autres, plus téméraires, semblent avoir oublié qu'une chaise est avant tout faite pour s'asseoir, un fauteuil pour se reposer.

L'imagerie reprend ses droits dans le fond de l'enclos. Une vaste composition évoque la vie du patron des forgerons, saint Eloi. C'est à l'aide de petits pavés de céramique fixés dans un mur de ciment que l'auteur, Christianne d'Estienne, a traité son sujet — technique attrayante qui rappelle plutôt les procédés de la peinture pointilliste que les pratiques traditionnelles de la mosaïque. Dans le spirituel parti pris du dessin et de la couleur on n'est pas choqué de découvrir des réminiscences de ce chef-d'œuvre qu'est la fameuse « tapisserie » de Bayeux — laquelle, comme on sait, est d'ailleurs une broderie due, elle aussi, à des mains féminines.

LES HANNETONS ADULTES SORTENT DE TERRE VERS LA MI-AVRIL ET SE CONCENTRENT SUR LES ARBRES A FEUILLAGE TENDRE : HÊTRES, CERISIERS, POIRIERS...

LA SCIENCE AU SERVICE DE L'AGRICULTURE

L'OPÉRATION « HANNETON » 1949

Pour la première fois dans l'histoire de l'agriculture mondiale la France a tenté une expérience de destruction aussi étendue que possible — d'éradication, pour reprendre le mot savant — du hanneton.

Les sauterelles qui ravageaient l'ancienne Egypte et les criquets du Maroc moderne n'ont point commis plus de méfaits que lui.

Il coûte plusieurs milliards chaque année à notre seule économie agricole. On le trouve partout — qu'il soit adulte ou larve — dévorant les feuilles de nos arbres fruitiers et de nos massifs forestiers, les racines de nos plantes cultivées — blés, avoines, pommes de terre, betteraves — l'herbe de nos prairies d'élevage et nos grandes cultures maraîchères.

Il n'est point de province française où ses dégâts n'aient été constatés.

L'Institut technique de la betterave, qui s'est tout particulièrement préoccupé de la question, a coordonné les innombrables renseignements qu'avaient pu lui fournir les directions départementales de services agricoles.

En 1948 1.500 hectares de prairies ont été perdus dans la Saône-et-Loire, coût : 37 millions. En Côte-d'Or, 1.000 hectares — soit 1.000 litres de lait par hectare, coût : 23 millions. Nièvre, Yonne, Jura, Haute-Saône, Doubs, Territoire de Belfort, coût : 250 millions, qui sont venus s'ajouter aux pertes des prairies vosgiennes en 1947, pertes évaluées à 500 millions.

Dans l'Eure, la Seine-Inférieure, la Somme, le Nord et l'Oise ce sont les betteraves qui ont le plus souffert du ver blanc, et les techniciens ont calculé que cette seule spécialité agricole avait perdu 3 milliards et demi, autant que la pomme de terre, dont le déficit se monte à 700.000 tonnes.

Nos pépinières du Calvados (forêt d'Ussy), nos pépinières de vignes et de fruits de la Champagne, du Lyonnais et du Dauphiné ont eu leurs racines coupées par le ver blanc, qui a détruit de même les fraisiers de la région parisienne et les framboisiers de la Côte-d'Or (30 millions de perdus en 1948).

La Suisse, l'an dernier, avait entrepris une première expérience d'éradication. Mais la zone traitée à Payerne ne s'étendait que sur 40 hectares.

La France, qui en 1948 avait fait un timide essai, d'ailleurs tardif, dans le Beauvaisis, a voulu donner à l'opération décidée par le ministère de l'Agriculture en accord avec l'Institut technique de la betterave une audacieuse ampleur : 35.000 hectares de plaines dans le Vexin normand et 10.000 hectares de prairies dans le canton de Monthureux (Vosges).

Le Vexin normand a été choisi parce qu'il est un vaste plateau d'un seul tenant, coupé d'aucune vallée, formé de pièces de terre facilement accessibles et piqueté de boquetcaux, de bois ou de parcs qui sont autant de points de concentration possible pour le hanneton.

CYCLE DE LA VIE DES HANNETONS

Les sorties massives ont généralement lieu en lisière des bois, haies et garennes, partout où il y aura, en hauteur, de la feuille tendre à manger.

Un éminent directeur de recherches agronomiques, M. Robert Régnier, directeur de la station de zoologie agricole du Nord-Ouest et du Muséum de Rouen, étudie depuis l'avant-guerre le comportement de cet insecte.

Il a pu installer des laboratoires d'observation à Saint-Saëns, à 40 kilo-

mètres au nord de Rouen, et à la maison forestière de La Neuville-en-Hez, à 20 kilomètres à l'est de Beauvais. En rendant compte de ses observations au Congrès international d'entomologie de Stockholm M. Robert Régnier a précisé que « l'année des grands dégâts étant toujours celle qui suit l'année des grands envols, on peut, d'après l'intensité de ceux-ci et l'étude des conditions dans lesquelles s'est effectuée la ponte, prévoir les attaques et prendre en temps voulu les mesures qui s'imposent pour les enrayer ».

Les adultes sortent à partir de mi-avril ou début mai. Ils se concentrent sur les arbres à feuillage tendre : chênes, hêtres, marronniers, cerisiers...

A la tombée du jour — juste avant le coucher du soleil — ils s'envolent et se déplacent ; la recherche des femelles par les mâles a lieu surtout pendant les matinées ensoleillées.

Deux à trois semaines après leur sortie de terre les femelles commencent à pondre. Les œufs n'éclosent qu'en juillet et donnent naissance à des larves qui, elles, rongent déjà les radicelles en septembre et octobre.

Puis ces larves s'enfoncent en terre. Elles remonteront en avril près de la surface du sol et détruiront à nouveau les racines des plantes cultivées. Après quoi, au début de l'hiver, elles redescendront dans le sol pour attendre le renouveau. Les vers blancs — ou mans, selon la vieille expression normande — deviendront rapidement assez forts — 4 à 5 centimètres de long, corps mou, de forme arquée, à tête brune munie de trois paires de pattes — pour s'attaquer aux racines les plus résistantes.

Remontés au printemps et ravageant intensément dès lors les champs et les prairies, les larves redescendront, fin juin-début de juillet, à 15 ou 50 centimètres dans la terre pour leur nymphose.

Les adultes écloront deux mois plus tard, mais ils attendront l'avril et un réchauffement du sol au-dessus de 12 degrés et une pression supérieure à 760 pour mettre le nez à l'air.

A nouveau donc, au bout de ce cycle triennal, grand envol.

Voici l'évolution des dernières années :

1946, année de vols ;
1947, année de grands dégâts ;
1948, année de nymphose et de gros dégâts printaniers ;
1949, année de grand envol.

Et le cycle se poursuivra ainsi :

1949, année de vol d'adultes ;
1950 et 1951, années de dégâts par larves ou vers blancs ;
1952, nouvelle année de vol d'adultes.

Ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles...

Mais attention : l'homme réagit.

L'expérience dite d'Etrépagny, dans le Vexin normand, aura peut-être marqué un temps d'arrêt brutal à l'incessante progression du ravageur. Jusqu'à présent la seule lutte contre le hanneton consistait à en prescrire le ramassage, comme on l'a préconisé jadis contre le doryphore...

DE LA DESTRUCTION EMPIRIQUE A L'OPÉRATION SCIENTIFIQUE

Ce « hannetonnage » n'a jamais pu donner de résultats suffisants. Il ne serait cependant pas inutile si on l'étendait à l'ensemble du territoire avec méthode et célérité.

Mais fort heureusement la chimie vient à notre secours et les découvertes modernes de produits organiques de synthèse H. C. H., D. D. T., S. P. C. et S. N. P. sont appelées à rendre les plus grands services à notre agriculture. Le H. C. H. fut employé pour les poudrages et le S. P. C., pour les pulvérisations.

Ne retenez que les initiales, encore que votre mémoire puisse enregistrer que le H. C. H. veut dire hexa-chlorocyclo-hexane, le D. D. T., dichlorodiphenyl-trichlorethane, le S. P. C., sulfure de polychrolocyclane et le S. N. P., thiophosphate mixte de diethyl et de paranitrophenyl.

Voilà donc ce dont auront eu à souffrir les millions de hannetons 1949 du Vexin normand.

Les dégâts des vers blancs avaient été si considérables en 1947 que le ministère de l'Agriculture s'était ému et allait mettre en avant d'énormes moyens pour combattre l'ennemi en ce printemps 1949.

L'opération fut montée à la façon d'une opération militaire et les journalistes se sont beaucoup amusés à jouer le jeu en distribuant des grades aux divers techniciens ou exécutants, du simple troufion au général en chef en gravissant toute la hiérarchie des sous-officiers, officiers et officiers supérieurs...

Jusqu'à militariser aussi le matériel, en parlant de l'artillerie et des chars d'assaut que pouvaient être les poudreuses ou les pulvérisateurs opérant à terre et en saluant du nom d'escadrille les deux Morane, les trois Piper-Cub et l'hélicoptère qui survolaient le champ de bataille.

A vrai dire, ce fut un peu cela.

Le Vexin fut divisé en cinq zones ou secteurs, chaque secteur étant confié à un responsable ou lieutenant ayant sous ses ordres un réseau de correspondants communaux placés dans chaque village.

Chaque jour — deux fois par jour, matin et soir — ces correspondants communaux visitaient les champs et prenaient garde à toute sortie de hannetons sur les haies, les arbustes, les bosquets, etc.

Ils transmettaient leurs observations à leurs lieutenants, lesquels les faisaient suivre au G. Q. G. d'Etrépagny.

L'état-major, connaissant alors la position de l'ennemi, décidait du jour, de l'heure et du moyen de l'attaque : pulvérisation à partir du sol ou poudrage par épandage aérien effectué par avion ou hélicoptère.

Il faut bien le reconnaître, l'ennemi attaqua le premier. Il déploya ses formations la semaine d'avant Pâques avec de puissantes sorties le samedi, le dimanche et le lundi.

Le dispositif était mis en place fort heureusement et l'état-major d'Etrépagny répondit dans les quarante-huit heures à cette attaque foudroyante dont l'O. N. M. était quelque peu responsable, puisqu'il avait annoncé de la pluie et un refroidissement de la température quand le thermomètre marquait 32 degrés à l'ombre !

Les opérations ne manquèrent pas d'allure.

N'y vit-on pas au petit jour du 3 mai, frisquet et mouillé de rosée, le ministre de l'Agriculture lui-même, en bottes de caoutchouc, arpentant ici les lisières de bois, montant là sur un tas de cailloux pour mieux voir l'hélicoptère se poser à la verticale, comparant plus loin, sous l'œil du secrétaire général de l'Institut technique de la betterave, un hanneton mâle avec une hannetonne ?... L'attaché agricole à l'ambassade des Pays-Bas à Paris vint assister également à une démonstration, et la plupart des journaux étrangers y délégùèrent des envoyés spéciaux.

LA FRANCE A PRIS UNE INITIATIVE QUI SERVIRA L'AGRICULTURE MONDIALE

La lutte contre les criquets est normalisée maintenant. La lutte contre le hanneton ne l'était pas.

Et cette expérience se compliquait de multiples problèmes qui, pour n'être pas spectaculaires, n'en méritent pas moins d'être connus.

Nous avons dit que le Vexin avait été choisi parce qu'il est région de plaines à vastes développements, réunissant tous les éléments favorables aux observations.

Il présente aussi cet avantage de permettre l'atterrissage ou l'envol en toute sécurité des appareils de traitement aérien.

Il est en outre dépourvu de cours d'eau dans les limites que lui assignent l'Epte à l'est, la Seine au sud et l'Andelle à l'ouest.

Zone parfaite, par conséquent, pour l'évolution rapide, directe des instruments de traitement. N'importe quel champ devenait à n'importe quelle heure aérodrome, et les pulvérisateurs terrestres avaient à leur disposition des chemins et des accès faciles de toutes parts.

Mais il y avait autre chose.

Avec la betterave, le Vexin cultive aussi le colza, le blé, les fourrages.

Le hanneton n'est pas seul à vivre dans la nature.

De multiples insectes pullulent qui sont ou nuisibles ou utiles.

Comment, par exemple, allaient réagir les abeilles ? Comment la faune multiple et mystérieuse des diptères, hyménoptères, coléoptères, etc., pourrait-elle résister ?

Allait-on détruire cet équilibre biologique qui fait que tout être vivant a son ami et son ennemi et que l'harmonie règne par un secret accord ?

Et le gibier, les volailles et les oiseaux ?

Le hanneton, dans cette expérience d'Etrépagny, n'était pas seul en cause et sa destruction — objet premier de notre ressentiment — permettait des observations d'importance capitale.

Nous ne connaissons pas encore les résultats pratiques dans ce domaine, mais ce que nous connaissons ce sont les résultats techniques en ce qui concerne le hanneton.

Il est, indéniablement, le grand vaincu de l'opération. Les traitements qui lui ont été infligés l'ont absolument décimé. A peine touché par les poudres ou les pulvérisations, il lâche ses griffes, tombe et, paralysé, ne peut ni se relever, ni voler, ni par conséquent s'accoupler, ne peut non plus se nourrir ni se guérir : il meurt.

Il en est mort par centaines de millions dans le Vexin normand. Les chiffres enregistrés sont fabuleux : de 50 à 1.475 par mètre carré !

L'envol de 1949 devait être sans aucun doute exceptionnel, puisque les dégâts de la seconde année du cycle avaient été fantastiques.

Mais que seraient devenus les frondaisons, les vergers, les arbres fruitiers avec cette population de destructeurs, accrochés en certains endroits en essaims sur les feuilles ?

La ponte de cette année eût été inimaginable et, l'an prochain et l'an suivant, des dommages incalculables auraient frappé cette région de grande polyculture française.

Par ailleurs la certitude est acquise que l'opération est rentable si elle est étendue à toutes les régions atteintes. Le financement de celle-ci, dans une zone limitée, ne regarde que cette seule expérience. Les traitements rationnels, soit par terre, soit par air, abaisseront le prix de revient à un taux raisonnable lorsqu'il s'agira de protéger l'ensemble des terrains infestés.

L'HEURE DE LA DÉFAITE A SONNÉ POUR LE HANNETON

Le but essentiel est bien atteint : le hanneton ne résiste pas au traitement. Un jour viendra où il n'en restera même point suffisamment pour permettre aux étudiants de se distraire pendant le cours du professeur.

La lutte était menée, sous l'égide du ministère de l'Agriculture, par l'Institut technique de la betterave, qui avait placé au poste de commandement son secrétaire général, M. Jean Achard.

M. Robert Régnier était plus spécialement chargé de la coordination scientifique, et M. Bardoux, directeur de la sucrerie d'Etrépagny, de la partie exécution aérienne.

La Production des végétaux avait envoyé sur place M. Hermitte avec toute une équipe d'ingénieurs, et l'Institut national de la recherche agronomique, les professeurs Trouvelot et Raucourt.

Le matériel terrestre était composé de sept Béans Royal de 20 et 35 CV, d'un Farquar, d'une poudreuse Niagara et de trois camions-citernes de 7.000 litres ; quarante hommes, deux contremaîtres et trois assistants étaient sous les ordres de M. Perreau-Saussine, directeur de la S. E. T. A. (Société d'entreprise de traitements agricoles).

Le matériel aérien comprenait deux Morane prêtés par la section d'aviation légère et sportive et trois Piper de la T. A. M. (Traitement aérien du Midi).

Enfin la grande attraction de l'opération « Hanneton » 1949, le fameux Bell D-I, l'hélicoptère de 180 CV, de la société Hélicoop, dirigée par M. Chopin de Janvry, et que pilotait un as de l'aviation militaire et civile, M. Lecœur.

C'était en effet un spectacle curieux que de voir l'hélicoptère naviguer au-dessus des plaines où des attelages de bœufs, image millénaire encore vivante mais à son déclin, tiraient les bennes à engrais. Le passé s'en allait doucement, au pas lent mais affermi des vieux bœufs normands. L'hélicoptère, lui, machine moderne, parcourait l'espace et passait au-dessus d'eux avec la certitude d'être l'avenir.

JEHAN LE POVREMOYNE.

Reportage photographique Ellebé.

De gauche a droite et de haut en bas : prise de la température du sol. — Etude de la carte des opérations. — Chargement de l'hélicoptère avec de la poudre insecticide. — Les « piper cub » sont munis de dispositifs qui assurent la projection de la poudre.

Symbole : l'hélicoptère, futur adjoint de l'agriculture, survole l'attelage traditionnel

L'hélicoptère, aux allures apocalyptiques, sème ses nuages de mort sur le Vexin normand.

Racines rongées, l'herbe se roule comme un tapis.

Après le poudrage, effectué aussi bien par l'hélicoptère que par les « Piper cub », c'est par millions qu'on a pu ramasser les hannetons détruits. Au cours de l'opération on a pu compter jusqu'a 1.475 victimes au mètre carré. — Ci-dessous : M. Achard, secrétaire général de l'Institut technique de la betterave, indique a M. Pfimlin, ministre de l'Agriculture, comment on distingue les hannetons males des hannetons femelles.

Né d'un virus, le cancer est un être vivant qui peut se reproduire indéfiniment dans un milieu vivant approprié a partir de lui-même.

CANCER ET VIRUS

Chaque information sur le cancer agite l'opinion publique. Jusqu'ici aucune n'a donné de possibilités thérapeutiques immédiates, récemment plusieurs ont présenté un réel intérêt scientifique et surtout biologique. On sait depuis longtemps que le cancer peut avoir pour cause immédiate un virus. Ce virus peut être prélevé dans la tumeur, porté sur un autre animal, où il provoque une tumeur identique. Des passages successifs d'animal à animal montrent que le cancer est un être vivant, capable de se reproduire indéfiniment.

Les faits nouveaux sont la connaissance de nouveaux virus de cancers qui n'avaient pas encore été décrits.

Depuis longtemps on sait qu'il existe non un facteur héréditaire du cancer, mais une prédisposition entraînant une aptitude à acquérir ce mal. On sait également que des « irritations » prolongées de nature infiniment diverse peuvent être comprises parmi les causes qui concourent à donner le cancer.

En définitive ces prédispositions familiales, ces irritations externes et vraisemblablement d'autres causes que nous ignorons concourraient à donner le cancer, et précisément en créant ces virus. Il va de soi qu'une telle idée a quelque chose d'absolument extraordinaire, car ces virus sont des êtres vivants. Des facteurs très banaux nous paraissent ainsi capables de créer de toutes pièces un être vivant, mais à partir du vivant ; le fait extraordinaire est que le virus est totalement différent du vivant à partir duquel il naît et qu'il y a création d'une espèce nouvelle.

Œufs ensemencés de virus du cancer.

Ces virus nous sont encore imparfaitement connus. Pourtant ils ont des parents identifiés, par exemple le virus qui donne lieu à cette curieuse maladie des plantes connue sous le nom de « mosaïque du tabac ». Ces êtres ont d'ailleurs des particularités qui les mettent tout à fait à part dans le monde vivant. Ils n'ont pas, comme les microbes ou les cellules les plus élémentaires, une structure avec protoplasme, noyau, membrane cellulaire. Ils n'ont pas de structure biologique. Inversement, ils ont une structure chimique définie. Cette structure est celle d'ailleurs d'une molécule prodigieusement grosse, sans commune mesure avec les molécules usuelles de la chimie organique. C'est pourtant cette molécule chimique qui a la propriété de vie.

On voit que ce cancer ne peut en rien se comparer à une maladie contagieuse où le microbe à lui tout seul fait la maladie. Dans le cas du cancer on pourrait presque dire que la maladie fait le virus.

En résumé on voit que ces études sur le cancer offrent des vues étonnantes sur la biologie générale. Rien ne nous interdit de penser qu'elles nous conduiront un jour à un traitement radical; momentanément elles encouragent les chercheurs dans une voie qui semble enfin fertile.

O'Milne.

ANTHONIS VAN DYCK. « PORTRAIT DU GRAVEUR PAUL PONTIUS. » (TOILE 91×66.)

COLLECTION ADOLPHE SCHLOSS

LA collection Schloss, formée en grande partie à la fin du siècle dernier, était restée intacte entre les mains de sa famille jusqu'à l'occupation allemande. Son prestige et sa valeur, universellement connus, lui valurent, comme à bien d'autres collections d'ailleurs, d'être traquée dès 1940 par les occupants, particulièrement amateurs de chefs-d'œuvres de peinture : à part quelques pièces habilement retenues par le Musée du Louvre, près de trois cents tableaux prirent le chemin de Berlin pour enrichir les grands musées d'outre-Rhin.

Toutes les recherches effectuées en Allemagne après la capitulation du Reich sous la direction d'experts alliés n'ont malheureusement pas permis de reconstituer la collection Adolphe Schloss dans son intégralité.

Amputée d'œuvres remarquables de Rembrandt et de Frans Hals — entre autres — la collection Schloss n'en est pas moins d'une importance exceptionnelle. Soixante-dix tableaux ont été choisis parmi cet ensemble pour être vendus aux enchères le 25 mai à la Galerie Charpentier. Collectionneurs, musées et grands marchands du monde entier pourront y admirer quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus célèbres des écoles flamande et hollandaise, comme le *Portrait du graveur Paul Pontius*, par Van Dyck, et *les Effets de l'intempérance*, par Jan Steen.

Un fragment d'une *Adoration des rois mages*, que de grands historiens attribuent à Rogier Van der Weyden, et qui fut la révélation de l'exposition de la Toison d'Or, à Bruges, en 1907, sera entouré de deux autres primitifs importants : une *Vierge à l'Enfant*, de Lucas de Leyde, dont les œuvres sont si rares, et un portrait de *Sainte Madeleine*, d'un maître anversois du début du XVI[e] siècle, désigné sous le nom de Maître au Perroquet.

Tout le pittoresque, tout le bonheur de la vie hollandaise et flamande sont illustrés de façon saisissante par des œuvres maîtresses de ces peintres que l'on nomme « petits maîtres » et qui sont les élèves directs des Frans Hals, Van Dyck, Rubens et Rembrandt. Parmi les meilleures pièces se trouvent des paysanneries d'Adriaen Brouwer, Van Ostade, Jan Steen, Téniers et Ter Borch ; des paysages familiers par Van der Neer, Jakob Ruisdael, Salomon Ruysdael et Jan Wynants, enfin des portraits d'une gracieuse dignité par Verspronck et Cornélis de Vos.

A ces noms illustres s'ajoutent ceux de peintres moins connus du grand public, mais qui ont produit des scènes de genre dignes de leurs aînés, et dont M. Adolphe Schloss sut apprécier la réussite avec une clairvoyance et une érudition exceptionnelles.

FRANCIS SPAR.

CI-DESSUS : ADRIAEN BROUWER. « REPAS DI PAYSANS. » (BOIS 0,35×0,53.) JAKOB RUISDAEL. « PAYSAGE D'HIVER. » (TOILE 0,365×0,45.)

CI-DESSOUS : ADRIEN VAN OSTADE. « DANSE DI PAYSANS. » (PEINTURE SUR BOIS DE 0,58×0,92.)

VÊTUS D'UNE LONGUE ROBE ET COIFFÉS D'UNE TOQUE, LES JURATS DE SAINT-EMI LION, GARDIENS DES VERTUS DU VIN, SEMBLENT ISSUS D'UN CHAPITRE CANONIQUE.

LES FÊTES DU PRINTEMPS ET DU VIN

A SAINT-ÉMILION

par POL LION

DEPUIS huit jours une enquête touristique et gastronomique nous fait errer de la Gascogne et des Landes au pays basque, au Béarn et au Bigorre. Paysages, vieux logis, antiques églises se lèvent au bord de la route, tournent comme des mannequins de l'avenue Matignon ou de la rue de la Paix et disparaissent, nous laissant des impressions de grandeur, de beauté ou de grâce. Et aujourd'hui, samedi 14 mai, nous fonçons de Pau à Saint-Emilion d'une seule traite pour nous rendre aux fêtes dédiées par la ville d'Ausone au printemps et au vin.

Après Langon, quittant la grand'route de Bordeaux, nous empruntons des chemins plus étroits et plus familiers. Laissant Saint-Macaire, dont les remparts et les portes d'enceinte nous arrêtent quelques instants, nous franchissons Sauveterre, laissant à gauche la voie qui mène à Sauternes — dont le nom éclate sur une pancarte comme celui d'une victoire — et nous cheminons, parmi une double haie de vignes basses, tendues sur fil de fer, merveilleusement entretenues. Partout se manifestent la peine et le labeur des hommes — des vignerons entre les ceps, des attelages qui reviennent du

travail — un vaste effort collectif et patient qui ne s'arrête jamais. Et voici que surgit devant nous, noir sur le ciel rouge, cimé de tours, de clochers, de murailles échancrées, Saint-Emilion, semblable à une ville des *Orientales*.

LA JURADE

Cela débute par une nuit de féerie. Imaginez un vieux cloître aux arceaux vétustes, flanqué d'une adorable chapelle du XV^e^ siècle aux trois quarts ruinée, partout des arcs brisés ou rompus, des colonnes tronquées, des passages, de hautes murailles — tout cela drapé de lierre, encadré d'arbres exubérants mêlés aux pierres, la nature collaborant avec l'homme pour édifier un temple étrange et démesuré qu'agrandit la nuit. Par là-dessus, voilé, adouci par les feuilles et les ramilles, un éclairage qui magnifie et exalte. La Jurade reçoit et donne dans ce cadre romantique — digne de Chateaubriand et de Volney — un concert d'instruments et de voix qui, de Costeley et Rameau à Hændel, Bach, Wagner et Fauré, semble comme la voix gémissante des ruines.

Qu'est exactement la Jurade ? Une confrérie vineuse et, mieux encore, une tradition qui renaît.

En 1199 Jean sans Terre date de Falaise une charte accordant aux habitants de Saint-Emilion la liberté de s'ériger en commune libre et d'instituer une Jurade. Celle-ci, qu'on peut rapprocher de nos modernes municipalités, administre la cité. Elle a des jurats, qui sont des conseillers, et un magistrat suprême, appelé le premier jurat. Ces administrateurs s'occupent surtout du vin, qui demeure depuis les consuls de Rome l'orgueil et la richesse de la ville. Ils publient le ban des vendanges, les surveillent, entrent librement dans les celliers, exigent que le vin soit pur et honnête, lui donnent leur estampille et font jeter sans pitié les produits sophistiqués ou gâchés. Ils sont les gardiens du vin et de l'honneur. Deux beaux titres.

Or voici que depuis septembre dernier la Jurade revit par la grâce de M. Capdemourlin, président du Syndicat viticole et agricole, propriétaire d'un cru illustre, qui, la tirant des archives poudreuses, l'a ressuscitée. Elle comprend, outre le premier jurat et ses assesseurs, un marguillier qui est le maître des cérémonies, un procureur qui prend des ordonnances, un grand vinetier qui exécute. Les jurats, vêtus d'amples robes pourpres et d'un capulet blanc qui leur retombe sur les épaules, sont coiffés d'une toque ronde. Ils défilent avec une imperturbable majesté — d'aucuns semblent sortir d'un chapitre de chanoines — s'assemblent en conseil et président aux repas de corps, qui sont longs, copieux et abondamment arrosés.

Ne souriez pas ! Sous une forme plaisante et volontairement débridée, qui évoque les rites de la confrérie des chevaliers du Tastevin de Bourgogne, se dissimule une grande chose : le retour à une tradition plusieurs fois séculaire, un sentiment très vif de l'honneur vigneron, un effort de haute classe pour défendre le vin en général — et celui de Saint-Emilion en particulier — contre toute fraude et altération.

Les cérémonies de la Jurade vont nous en fournir la preuve.

DU MUSÉE DU VIN AU CLOITRE DE LA COLLÉGIALE

Au musée du vin, où gravures, manuscrits, instruments de vendanges et de cave content au long des murs l'histoire vineuse de cette noble commune, le grand conseil, en robe, capulet et toque, s'est assemblé. Il reçoit des compagnies d'archers venues de Grande-Bretagne, de Belgique et de la Flandre française. Jadis, en effet, le tir à l'arc fut en honneur à Saint-Emilion, et l'on veut restaurer cette tradition guerrière et sportive. En attendant de faire partie, les Saint-Emilionnais vont s'initier au jeu en le voyant pratiquer par d'autres.

Et un pittoresque cortège s'organise, qui groupe les jurats en costume d'apparat, les Britanniques en pantalon de flanelle, pull-over et casquette d'un vert printanier, les Belges en civil et les Français vêtus de longues blouses bleues, une écharpe rouge et jaune autour du cou, coiffés de hautes casquettes de soie. Tous portent à l'épaule l'arc et le carquois.

Messe solennelle à la Collégiale, ample vaisseau dont le chœur est en partie roman et la grande nef unique, aux vastes transepts, gothique. Les jurats, là aussi, maintiennent cette tradition qui unit le vin des vignes au vin mystique du sacrifice ; elle est exaltée par M. l'abbé Bergey, curé de Saint-Emilion, qui en dit les fastes et les obligations.

Puis c'est au cloître des Cordeliers la remise au premier jurat du sceau de la compagnie. Ce sceau, gravé en cuivre et en fer — l'un pour les actes, l'autre, de grande dimension, pour estampiller les tonneaux — porte à la fois les lys de France et les léopards d'Angleterre, avec l'effigie du saint protecteur de la cité. Il sera apposé sur les barriques dont le vin aura été jugé de bonne qualité par six jurats dégustateurs et figurera sur l'étiquette des flacons qui auront été acceptés. Un label en somme, mais qui reprend un usage vieux de huit siècles.

Cependant le marguillier a remis le sceau au premier jurat, qui ordonne de l'apposer sur le parchemin où est relaté l'acte de naissance de la Jurade. Le vinetier, qui s'est transporté avec ses collègues — il le déclare hautement — dans les huit communes qui composent le Saint-Emilionnais pour y « taster et comparer » le vin de la récolte de 1948, le proclame « fort et bon pour échauffer le corps et l'esprit, doux à boire et déjà prometteur de parfum et bouquet ». Et le sceau de la récolte est accordé à l'année 1948. Cela ne se produira pas tous les ans. Quand le vin sera jugé insuffisant il ne sera point millésimé...

Bien entendu un repas de corps — je n'aime pas beaucoup le mot banquet, démonétisé par des frairies politiques — sanctionne cette émouvante matinée. Il s'ordonne sous les arcades romanes aux colonnes jumelées de la Collégiale. Des vins de grande classe. On peut choisir — et l'on hésite ! entre plus de quatre-vingts crus offerts par les propriétaires du terroir. Ils ont cette sève, cette puissance, ce bouquet épanoui et fleuri, avec un tout petit fond d'amertume — défaut de jeunesse dû au tanin — qui ont fait la gloire du cheval-blanc, de l'ausone, du château-canon, dont, entre parenthèses, le 1929 est prodigieux, et de maints autres que je regrette de ne pouvoir énumérer. Il en est de coteau et de plaine. A la limite de la plaine et du mont j'ai dégusté la veille un délectable et friand château-monbousquet 1945 dont l'arôme et le bouquet se prolongent en point d'orgue.

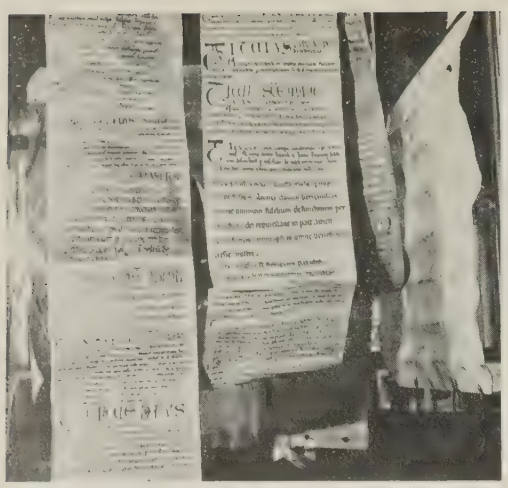
Heureusement ces flacons nous ont versé du soleil dans le cœur. Le ciel, en effet, pleure désespérément sur les exploits, nobles et beaux cependant, des archers britanniques et flamands. Le tir à la cible et le papegai se font acclamer. Mais un orage noie de torrents d'eau la mise au bûcher par les jurats des vins condamnés, qui doit s'exécuter devant le haut donjon du château du Roy, sentinelle formidable, enveloppée de nuées et d'éclairs, qui semble sortir du *Rhin* de Victor Hugo.

Mais la flamme est en nous — celle qui anime les jurats, celle de l'honneur vigneron qui perpétue le goût du travail bien fait, probe et loyal, symbole même de notre pays.

Photographies J. Clair-Guyot.

UN CONFORTABLE REPAS DE CORPS SOUS LES ARCADES DE LA COLLÉGIALE.

LES ARCHERS ONT FAIT REVIVRE UNE TRADITION JADIS FORT EN HONNEUR.



ROULEAU MORTUAIRE DE BERTRAND DES BAUX, LE FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SYLVACANE.

LE GRAND SCEAU DU BON ROI RENÉ (MARSEILLE, 1439), LE ROI CHARGE, ARMÉ DE TOUTES PIÈCES.

SCEAU ET MONOGRAMME DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. (ARCHIVES DES BOUCHES-DU-RHONE.)

LA PROVENCE DU MOYEN-AGE REVIT A MARSEILLE

par A. VILLARD,
archiviste en chef des Bouches-du-Rhône

Les salons d'honneur de la préfecture des Bouches-du-Rhône, à Marseille, sont d'un style Second Empire d'une magnificence agréable : jusqu'à présent leurs lambris dorés n'avaient abrité que réceptions officielles, séances d'apparat ou bals animés. Grâce à l'heureuse initiative de M. le préfet des Bouches-du-Rhône toute une société brillante, une assemblée d'il y a plusieurs siècles, revit aujourd'hui en ces lieux. Rois, reines, papes, empereurs, patriarches, consuls et bourgeois, évêques et seigneurs... De 814 à 1481, la Provence du moyen âge, bien plus, le monde méditerranéen nous montrent leur vie agitée, leurs grandeurs, leurs misères à travers quelque deux cents documents originaux ; les archives départementales ont révélé au public leurs trésors ; les archives et la bibliothèque de Marseille, le musée Grobet-Labadié, la collection Labarre y ont joint leurs meilleures pièces. Le conseil général, la Ville de Marseille, la Chambre de commerce ont aidé à réaliser cette fête de l'histoire vraie et les visiteurs ont pu interroger à loisir les témoins de six siècles de vie provençale : de Charlemagne mourant au rattachement de la Provence à la couronne de France.

Ainsi put être mise en œuvre une admirable matière historique dépassant de fort loin le cadre géographique des Bouches-du-Rhône. Faut-il rappeler que de toute antiquité la petite calanque qu'on nomme aujourd'hui le vieux port de Marseille fut un carrefour des peuples ? qu'Arles, un moment capitale de l'empire romain, port fluvial important, fut une « république » communale brillante, un foyer d'art ? que deux empereurs y furent couronnés rois de Provence ? qu'Aix, enfin, fut aussi bien la capitale administrative, politique et judiciaire de la Provence que celle de ce royaume méditerranéen en perpétuel devenir, instable création des rois angevins, en Italie du Sud, en Lombardie, en Sicile et sur les rives adriatiques ? Ainsi s'explique la présence dans le trésor des chartes du comté de Provence, recueilli aux archives des Bouches-du-Rhône, de tant d'actes passés.

Le rayonnement religieux de la Provence médiévale ne fut pas moindre : de Saint-Paul-Trois-Châteaux à Toulon, Arles exerce sa toute-puissance. Des montagnes dauphinoises du Gapençais jusqu'à Fréjus, c'est Aix la métropole reconnue. Que dire de l'influence pontificale dans ce pays après l'installation des papes à Avignon, au début du XVI^e siècle ? Les moindres péripéties du grand schisme d'Occident pèsent sur la politique provençale, et Louis Aleman, archevêque d'Arles, est au début du XV^e siècle l'une des personnalités les plus marquantes des grands conciles de Bâle et de Constance. Les traditions provençales recouvrent d'une aimable hagiographie le fait essentiel qu'est la christianisation de la Camargue, de Marseille et des pays voisins aux tout premiers temps de l'ère chrétienne.

La vieille abbaye de Saint-Victor bénéficia de ce prestige, et au XIII^e siècle son influence matérielle et morale ne connut que des bornes lointaines : Catalogne, Sardaigne, Rouergue, confins d'Aquitaine, Pise ; c'est un foyer de science, gouverné par des abbés remarquables, dont l'un sera pape sous le nom d'Urbain V.

Montmajour d'Arles, perché au bord de ses marais, avait d'innombrables domaines sur la rive gauche du Rhône, depuis la mer jusqu'à la basse vallée de l'Isère. Cette province maritime fit bon accueil aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et aux Templiers, défenseurs de l'Occident contre l'islam. De Rodez à Vintimille de fortes commanderies attestent leur vocation guerrière et religieuse.

Jusqu'au XII^e siècle les figures émergent bien imprécises de ces documents vieillis, à l'écriture peu accueillante. Mais bientôt sceaux de cire et bulles de plomb permettent à tout un peuple de fantômes de prendre forme à nos yeux : Frédéric Barberousse, empereur, assis avec la tranquille assurance d'un dieu de majesté de portail roman, les comtes de Forcalquier, les consuls d'Avignon. Plus nombreux sont encore les évêques dignes et bénisseurs, le petit peuple des clercs et des chevaliers. Saint Victor, patron de Marseille, caracole, tel roi de l'Orient latin garde le calme des empereurs de Byzance et les rois de France, comme le provençal Robert le Sage sur ses bulles d'or, rendent la justice paisiblement. Les décors des superbes manuscrits de la ville de Marseille, du minuscule bréviaire de la collection Labarre sont là pour nous faire voir le ciel dès cette terre. Les monstres accrochés aux marges romanes du cartulaire de saint Victor, les aigles de l'Empire font passer des figures de mauvais rêves. Puis c'est la surcharge parfois élégante des sceaux ajourés du moyen âge finissant : Jeanne de Naples, Marie de Blois, Louis d'Anjou, René le Mécène, splendeurs qui cachent mal des situations politiques dramatiques. Le sceau apparaît ainsi comme le commentaire plastique du texte historique et comme un document suggestif, précis, coloré.

C'est ainsi que s'illustre l'étrange geste de l'histoire provençale ; aux siècles obscurs (IX^e, X^e, XI^e), que d'efforts pour constituer avec les terres alpines et bourguignonnes une unité stable dans l'anarchie ! Le Saint-Empire les brise. Au XII^e siècle c'est la marche lente et sûre vers des institutions solides, vers une vie communale riche en libertés, sous l'œil vigilant des empereurs, et puis au XIII^e siècle c'est le fait décisif : les suites de la guerre albigeoise jettent la France sur le Rhône. La politique des mariages ingénieux tourne la Provence vers la famille capétienne. Est-ce le rattachement ? Non pas ! Charles d'Anjou ouvre deux siècles d'aventures italo-orientales, aux fortunes variées, pendant lesquels la Provence perfectionnera ses institutions et tâchera de vivre dans les désordres nés de la guerre de Cent ans et du grand schisme, sans que le roi de France perde de vue les idées de saint Louis. Finalement Louis XI le renard fera clairement comprendre au roi René que les destins de la France et de la Provence devront être liés, et l'annexion ne tardera pas, le pays étant uni au royaume avec tous ses privilèges.

Les pièces exposées se relient aux grands fonds qui sont à Paris, l'orgueil des archives de France ; elles soulignent la communauté du patrimoine historique de la terre française et aussi ses prolongements, parfois stupéfiants, outre-mer, vers la Terre Sainte.

La Provence médiévale, après avoir tourné ses regards vers les pays de la Saône et du Rhône, a obéi passionnément à l'appel maritime, aux séductions orientales. De ces oscillations entre la mer et les Alpes est née l'âme provençale. Les siècles passés à partager la fidélité entre le seigneur et les privilèges ont laissé des traces ailleurs que dans les archives : Mistral a exprimé cela en de fort nobles vers. Sur les placettes des villages de haute Provence comme sur les quais du Vieux-Port la sagesse populaire traduit chaque jour gaillardement ce que disaient en latin, en provençal et en français tant de parchemins très solennellement.

L'ARCHIVISTE EN CHEF PRÉSENTE AU PRÉFET, M. BAYLOT, UN DOCUMENT DE L'EXPOSITION.

PETITES CHRONIQUES

LA VILLE DE LYON ET M. HERRIOT A L'HONNEUR

Durant les années d'occupation Lyon vit éclore au fond de ses maisons sombres bien des mouvements de résistance active, et des martyrs arrosèrent de leur sang la place Bellecour.

Pour honorer la grande cité lyonnaise, qui a mérité le titre de *capitale de la Résistance française*, M. Vincent Auriol s'est rendu à Lyon le 15 mai pour remettre à la ville, en présence de M. Herriot, son maire depuis quarante-cinq ans, de l'archevêque, M^gr^ Gerlier, et de nombreuses personnalités, la Croix de guerre, la Légion d'honneur et la Médaille de la résistance.

A l'issue de la cérémonie le président de la République remit au président Edouard Herriot la Médaille de la résistance avec rosette « pour avoir toujours su garder une exacte rigueur morale aux heures les plus difficiles ». Et M^me^ Herriot reçut également des mains du chef de l'Etat la Médaille de la résistance.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

Villages de France, par Henri Le Mire (édit. la Maison rustique, 26, rue Jacob, Paris). Cet ouvrage, très nouveau par sa conception, est un véritable guide à travers la campagne française. Laissant intentionnellement de côté tout ce qui relève des sciences naturelles : géologie, botanique, zoologie, l'auteur s'attache aux *hommes*, à leurs réalisations, aux traces de leur passage sur terre, aux vicissitudes de leur vie et de leur labeur. Faisant appel tour à tour à la géographie humaine, à l'histoire, à la sociologie, à l'agronomie, dans un style clair et aisé, il déroule devant nous les fastes du laboureur français sans tomber dans l'apologie. Il cherche à comprendre et à faire comprendre, laissant une grande marge pour les observations personnelles.

On pourrait appeler ce livre : Explication de la vie rurale française. On y trouvera enrichissement et délassement, car le texte est accompagné d'une remarquable illustration.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AMÉRIQUE :

Louise Weiss, *l'Or, le Camion et la Croix* (Julliard, 312 pages). L'auteur n'a pas besoin d'être présentée : c'est une inlassable voyageuse qui associe à une profonde érudition le don de l'observation et le sens de l'humain.

Elle évoque ici le drame historique qui a fait de l'Amérique l'anti-Babel, le confluent du progrès et de la survie du paganisme, le mélange des races, des religions et des langues. Il est impossible de trouver sur notre globe désormais sans mystère une palette ethnique plus colorée et une évolution plus rapide de la civilisation. L'or y attira tous les aventuriers du Vieux Monde. Les conquistadores y plantèrent la croix sur la grande pyramide de Montézuma. Aujourd'hui la route panaméricaine, traversant tout le continent du nord au sud, y installe la présence industrielle des Etats-Unis, champions des Quatre Libertés, comme les missionnaires le furent des Dix Commandements.

Voyageant à la fois dans le temps et dans l'espace Louise Weiss est allée de l'Amérique centrale au Grand Nord, de ces populations indiennes, dont le rythme de vie recule les limites accessibles de l'histoire, aux confins des deux civilisations qui s'affrontent aujourd'hui sur la scène internationale, celle du Nouveau Monde et celle des peuples soumis au joug soviétique.

Ainsi défilent sous nos yeux les ruines des temples païens, les volcans-dieux, les paysages cendrés sous un soleil de feu, les pyramides précolombiennes, les populations encore attachées aux pratiques de sorcellerie et aux danses rituelles.

Puis c'est la montée lente vers le nord, la Louisiane et son sourire nostalgique, Montréal, le secteur arctique de la route panaméricaine entre Edmonton et Fairbanks connu sous le nom d'Alcan (Alaska-Canada), les forêts vierges, les toundras, les marécages, sur les foulées des missionnaires qui, au prix de leur sang et de leur sueur, ont transformé d'immenses régions à peine peuplées.

Ces missionnaires, qui ont lutté tour à tour contre l'anthropophagie, le paganisme, l'ignorance, la maladie, Louise Weiss leur rend un magnifique hommage. Elle nous conte leurs misères : misères d'été, les moustiques et le portage ; misères d'hiver, la cécité des neiges et le gel des membres ; misères de tout temps, la pauvreté, l'isolement, le martyre...

Une note émue : la persistance de la France. « Assisez-vous et faisons jasette », dit à notre voyageuse une brave épicière canadienne.

Que de couleur et de pittoresque dans cette randonnée parmi les tribus du nord aux noms symboliques : les Mangeurs de Caribous, les Couteaux Jaunes, les Plats-Côtés de Chiens, les Peaux de Lièvre, les Loucheux ! Des Indiens à peine sortis de l'enfance, d'une inguérissable imprévoyance. Et ces Esquimaux de l'île Victoria, inexplicablement gais, pétulants, affectueux, qui, il y a si peu de temps, se prêtaient leurs femmes, gelaient les filles nées en surnombre, hâtaient la fin des vieillards...

Enfin les pays lunaires aux profils hallucinants du Grand Nord jusqu'à Fairbanks où les pilotes soviétiques vinrent chercher les soixante mille avions livrés par l'Oncle Sam à l'Oncle Jo ; l'Alaska, terre d'avant la Genèse, et, pour finir, les deux îlots entre lesquels passe la ligne marine qui sépare l'Amérique de l'Extrême-Orient, les Diomèdes ; en trente secondes d'avion le voyageur passe d'une civilisation à l'autre, d'un calendrier à un autre. Le rideau de fer tombe là. Sur ce Finistère, l'or a précédé le camion, la croix a devancé l'or. Et dans chacun de ces îlots Soviétiques et Américains font défiler sur l'écran leurs films de propagande.

A l'échelle de ces immensités la France paraît loin et menue. Louise Weiss a demandé à son pilote — un bombardier qui a fait la campagne d'Europe — ce qu'il en pensait :

« *A bicycle ride* (une promenade à bicyclette), a-t-il répondu. »

Et cependant la France est présente presque partout : Louise Weiss nous la montre à travers ses pionniers, ses missionnaires et aussi — hélas ! — ceux de ses enfants las du Vieux Monde et de ses incertitudes qui sont venus chercher sur ces terres frustes de nouveaux horizons d'existence.

ALBERT MOUSSSET.

COURRIER MUSICAL

Segovia nous a réappris que la guitare peut être un instrument noble. Il lui confie le langage et la traduction de Bach, de Scarlatti, de Haydn et de Mendelssohn ; les meilleurs compositeurs de notre temps écrivent pour lui et chaque année il nous donne quelque savoureuse première audition, cette fois-ci une étude de Villa-Lobos chargée de nostalgie et riche d'harmonies singulières. Quant à dire la poésie de son art, l'étonnante diversité de ses timbres, les innombrables ressources de tant d'effets inattendus, ce serait répéter la louange universelle qu'il a conquise.

Et voici que commence l' « année Chopin ». Sous l'égide du Comité national du centenaire de sa mort, une série de manifestations vont se dérouler. Elles viennent à nous sous le double signe de l'histoire et de l'amitié franco-polonaise, et chacune des séances prévues nous rappellera ces souvenirs. Il en fut ainsi du premier concert donné au palais de Chaillot, concert historique en ceci qu'il reconstituait en majeure partie celui de la première soirée musicale donnée à Paris par Chopin en février 1832. Ainsi avons-nous pu entendre deux œuvres rarement jouées : les variations *La ci darem mano* sur un thème de Mozart, et la grande *Polonaise en* mi *bémol* précédée de son *andante spianato*.

De l'orchestre de Chopin, timide jusqu'à la gaucherie, pauvre jusqu'à la nudité, on a essayé vainement maintes transcriptions. Elles sont à peine plus heureuses que l'original. Il nous faut donc accepter cet accompagnement modeste qui borne ses ambitions « à marquer çà et là des repos pour le soliste ». C'est encore la meilleure manière de célébrer Chopin. Le même sentiment pieux a présidé au choix de l'air de *Norma* (Janine Micheau en fut la brillante interprète), qui était au programme du premier concert à Paris. Il avait lieu dans l'intimité des salons Pleyel ; aujourd'hui le palais de Chaillot est à peine assez grand pour contenir les admirateurs de Chopin.

A Jean Doyen revenait le rôle de soliste. Le grand pianiste qu'il est ne pouvait nous décevoir dans le *Concerto* et la *Polonaise*, où sa magnifique virtuosité est à l'aise, mais j'eusse aimé dans les variations mozartiennes — la première œuvre avec orchestre — plus d'ingénuité, une interprétation plus simple, qui traduise mieux les géniales naïvetés du compositeur de dix-huit ans.

A la tête de l'orchestre du Conservatoire Roger Desormière s'est acquitté avec tact et discrétion — c'est ici un vif éloge — d'une tâche restreinte mais délicate.

L. MAURICE-AMOUR.

LE SOUVENIR DES FRÈRES REINACH

Joseph, Salomon, Théodore Reinach, trois hommes de bien, trois esprits éclairés, trois grands Français. Le Comité des amis des Reinach, que préside le comte de Chambrun de l'Académie française, vient de les honorer en apposant sur leur maison familiale de Saint-Germain-en-Laye une plaque [illegible] nom est gravé. Comme l'a rappelé M. Ziwès préfet de Seine-et-Oise, « cette plaque dit qu'en journalistes, en polémistes en hommes politiques, en hommes scientifiques les frères Reinach ont su transmettre aux générations à venir le message fervent du travail et de l'honneur ».

« Cet homme — a dit de Joseph Reinach M. Maurice Reclus, membre de l'Institut pour qui le patriotisme n'était pas seulement l'article majeur de son *Credo* d'homme public, mais aussi son inspiration fondamentale d'homme tout court, l'une de ses raisons de vivre est un exemple : celui de la probité et de la droiture ».

Adolphe Reinach, l'archéologue, Jean-Pierre, fils et petit-fils de Joseph Reinach, ont été l'un et l'autre tués à vingt-sept ans sur le champ de bataille. Leurs noms, gravés dans le marbre, rappelleront, comme l'a écrit la princesse Bibesco, « le sacrifice de cette grande famille française pour son idéal de liberté ».

M. Picard, membre de l'Institut, qui fut l'ami d'Adolphe Reinach, a retracé d'une façon émouvante leur commune jeunesse au milieu de cette famille éminente en décrivant la vie simple de Salomon et de Théodore Reinach, « ces voltairiens de tendance qui ne pouvaient renoncer à aucun combat pour ce qu'ils estimaient justice ou vérité ».

En dévoilant la plaque du souvenir M. Aubert, maire de Saint-Germain, a célébré ces grands patriotes qui surent donner à leur époque et à leur pays le meilleur d'eux-mêmes. Il s'inclina pieusement devant ces noms si souvent touchés par un destin cruel où celui de Léon Reinach, déporté avec sa femme et ses deux enfants, figure lui aussi comme un symbole du sang versé pour la France par cette grande famille.

Collection "PRÉSENCES"

Dr MAURICE VERNET

HÉRÉDITÉ

CLARTÉS SUR UNE ÉNIGME

Préface de **DANIEL-ROPS**

Après CUVIER, LAMARCK, DARWIN.

In-16 .. .. 285 fr.

Du même auteur, dans la même collection :

LE PROBLÈME DE LA VIE. 180 fr.

PLON

CADIOU. « PAYSAGE. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'art est très souvent un phénomène de réaction. Aussi de nombreux artistes se tournent-ils de nouveau actuellement vers la simple figuration, réagissant avec force contre les tendances purement abstraites qui étaient à l'honneur. Ce revirement apparaît dans une nouvelle et encore timide école, celle qu'on peut appeler les « peintres modernes de la réalité ». Cadiou, qui expose actuellement à la Galerie Carmine, est de ceux-ci. Alors que certains de ces peintres poussent leur amour de la réalité jusqu'au « trompe-l'œil », d'autres — et Cadiou en fait partie — traduisent simplement ce qu'ils voient sans s'abstraire d'un sentiment de délicate poésie.

Mais c'est dans ses paysages de la zone ou de la campagne que Cadiou se révèle surtout un peintre-poète dans sa réalité intransigeante. Il aime les ciels bas, les harmonies grises et délicates ; sa sensibilité parfois un peu morbide devant certains sites est douloureusement évocatrice.

Henri d'Amfreville est un visionnaire. Les compositions qui naissent de son subconscient, ses rêveries sont exprimées dans le sens du réel. D'Amfreville évoque des cortèges multicolores où une foule grouillante se déploie, s'agite, danse autour d'un monument. Et, comme le notait M. Cl.-Roger Marx : « Ici, le sens du surnaturel s'allie à la précision : don exceptionnel. »

Le peintre Henri d'Amfreville a la rutilance des gemmes harmonieusement associées. Poète, il évoque le mystère, mais non l'incompréhensible ; il recrée une réalité et une vie qui lui sont personnelles. Devant ses œuvres, le nom de Gustave Moreau vient à l'esprit ; mais alors que ce maître aimait les compositions statiques, c'est le dynamisme, la fougue, la vie turbulente qui hantent l'imagination créatrice d'Henri d'Amfreville. (Galerie Claude.)

Trois peintres de la même famille exposent à la Galerie Allard leurs œuvres bien dissemblables et c'est là une partie de l'attrait de cette exposition. Chacun des membres de la famille : père, mère, fille, a su garder sa personnalité. Eisenschitz s'exprime dans une peinture sensuelle et colorée, vibrante dans l'exaltation des tons, construisant ses volumes par larges facettes, exprimant la densité de la terre et des objets. Claire Bertrand préfère les scènes intimes, les portraits dans des intérieurs, la vie quiète et la douceur poétique des éclairages diffus. Sa sensibilité est toute féminine, mais ce terme ici n'a rien de péjoratif. Claire Bertrand émeut par sa tendresse à l'égard des êtres. Eveline Marc, leur fille, a peint très jeune et, d'une autre génération, elle subit l'attraction de l'art abstrait. Ses compositions sont faites d'harmonies douces, aux tonalités froides mais toujours nuancées, et le jeu de ses arabesques est toujours subtil.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

COULEUR DU TEMPS
9, rue Arsène-Houssaye
H. PUTTEMANS
Saisons en Suisse
27 MAI - 15 JUIN

★

A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

LE PROCHAIN NUMÉRO DE FRANCE-ILLUSTRATION

DATÉ DU 4 JUIN 1949

sera entièrement consacré à un grand problème d'actualité

L'INDOCHINE

CE NUMÉRO SPÉCIAL, de 88 pages, abondamment illustré,

avec couverture et planches en couleurs, sera adressé à

TOUS NOS ABONNÉS

comme un numéro ordinaire

NOUS INVITONS LES LECTEURS DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

A RETENIR CE NUMÉRO, DONT LE PRIX EST DE 200 FR., CHEZ LEUR DÉPOSITAIRE OU MARCHAND HABITUEL.

LES MEILLEURS DISQUES

Parmi les précurseurs en matière musicale, le plus étonnant est sans doute Claudio Monteverdi, qui, né à Crémone en 1567 et déjà célèbre en Europe lors de la parution de son premier livre de madrigaux à cinq voix alors qu'il n'avait que vingt ans, élève d'Ingegneri, innova en matière de polyphonie, d'enchaînements et de modulations au point que ses audaces harmoniques constituent une avance de plusieurs siècles.

L'édition phonographique a longtemps négligé ce compositeur.

La parution de *la Lettre amoureuse* au début de 1936, étonnant madrigal à une voix chanté par Yvon Le Marc'Hadour accompagné au clavecin par R. Gerlin (édition de la Boîte à Musique) eut un grand retentissement dans la presse musicale. La lettre de *Pelléas* en semble la réplique moderne.

Presque en même temps l'Anthologie sonore faisait paraître un beau disque de monodies italiennes ; puis Pathé des extraits de l'admirable *Orfeo*, chef-d'œuvre du maître.

A son tour La Voix de son Maître publiait une série de madrigaux à plusieurs voix d'une rare magnificence que tout musicien se doit de posséder dans sa discothèque.

Depuis la libération la Chorale Couraud nous a donné deux albums de madrigaux (collections des Discophiles français), et tout récemment l'Anthologie sonore a fait paraître en trois disques le célèbre *Combat de Tancrède et Clorinde*.

Une notice bien faite permet de suivre la traduction du texte, chanté en italien par Max Meili et Marthe Angelici.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se familiariser avec les chefs-d'œuvre du XVI^e siècle (écoles française et italienne) auxquels les éditeurs de musique enregistrée ont fait depuis la libération une place importante. Il y a encore là pour eux une mine inépuisable.

A cet égard félicitons Pathé-Marconi d'avoir réédité cinq très beaux disques d'avant guerre dus à la maîtrise de la cathédrale de Dijon (direction J. Samson). Cette collection comprend : *Kyrie, Sanctus, Benédictus, Hosanna* et *Agnus Dei* (*Missa Assumpta est*), de Palestrina ; *Ubi est Abel*, d'Aichinger ; un *Kyrie* de Victoria ; *En son temple sacré*, de J. Mauduit ; un *Ave verum* de Josquin des Prés ; un *Ave Cœlorum Domina* de Josquin des Prés.

GEORGES SAREVAL.

L'ANESTHÉSIE MUSICALE

Outre-Atlantique un grand nombre d'interventions chirurgicales sont désormais effectuées en musique. Grâce à de petits écouteurs en matière plastique placés dans ses oreilles, le patient s'endort et se réveille au son des morceaux qu'il a lui-même choisis.

La thérapeutique musicale n'est pas nouvelle ; utilisée, souvent faute de mieux, dans l'antiquité, la musique reste l'un des principaux « anesthésiques » en usage dans les peuplades arriérées. Ses avantages sont évidents pour calmer l'anxiété et l'appréhension d'un malade.

Mais elle influe également sur l'opération elle-même, l'ouïe étant le dernier sens affecté par l'anesthésique et certaines sensations subsistant même durant le sommeil. Elle agit enfin de façon incomparable dans les cas d'anesthésie partielle, qui laissent au patient son entière conscience.

Les premiers résultats obtenus paraissent remarquables si l'on en croit les expérimentations de cette nouvelle thérapeutique ; l'effet sédatif de la musique est si puissant, assurent les expérimentateurs, que l'on a vu des malades demander : « Quand vont-ils commencer ? » alors que l'opération était aux trois quarts achevée.

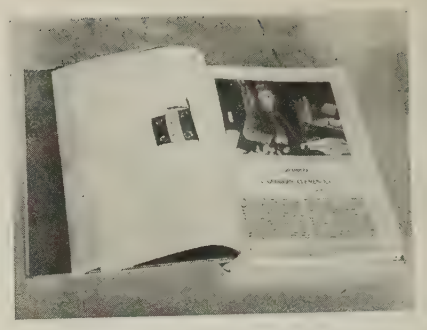
UNE EXPOSITION BALZAC

Le 20 mai M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, inaugurait chez Pierre Berès, 14, avenue Friedland, une exposition commémorative du cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Honoré de Balzac.

A cette occasion a été remis un choix remarquable de livres, de manuscrits et de souvenirs du grand écrivain, placés dans un cadre de décors et d'objets d'art de son époque. Cette première manifestation parisienne de l'année balzacienne se tient à quelques mètres de l'emplacement où s'élevait, rue Fortunée, devenue rue de Balzac, la demeure où mourut le génial auteur de *la Comédie humaine*.

ERRATUM

Par suite d'une erreur matérielle, dont nous nous excusons, il a été indiqué dans l'article *Air France et l'aviation marchande*, paru dans notre numéro du 30 avril dernier, que l'ensemble des compagnies privées avaient transporté en 1948 20.000 passagers ; c'est en réalité *200.000* qu'il faut lire.



TRENTE ANS D'HISTOIRE

De Clemenceau à de Gaulle, de la victoire de 1918 à celle de 1945 en passant par la défaite de 1940 pour aboutir à l'actuel effort de relèvement français, L.-H. Parias a entrepris de retracer la vie politique, sociale, militaire, philosophique, littéraire et artistique de notre pays au cours des dernières trente années. Pour cela il a fait appel à des hommes d'Etat, à des historiens, à des philosophes, à des militaires et à des journalistes qui appuient de leur témoignage l'exposé historique de l'auteur.

Trente ans d'histoire est un ouvrage considérable, illustré de nombreuses photographies dont chacune est un document très exact à l'appui du texte.

Ce luxueux volume de 426 pages, à couverture de toile cartonnée, a été imprimé sur les presses de Georges Lang, pour la Nouvelle Librairie de France-Editions Sant'Andrea.

PRÉSENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

Sous ce titre, en près de 300 pages d'une édition luxueusement illustrée, les Editions Henri Neveu présentent *un Essai de géographie cordiale de la zone française d'occupation*. Les deux auteurs, Claude-Albert Moreau et Roger Jouanneau-Irriera, ont certainement entendu réaliser une somme de ce qu'aura été cette occupation « dont, visiblement, la première phase s'achève ». Il est de fait, bien que le sujet fût difficile et risquât d'être délicat, qu'ils ont pleinement réussi. On trouverait peu d'Allemands de notre zone pour exprimer un avis contraire, tant apparaît intime le mélange de ce qui, dans ce livre, est simplement français avec le meilleur folklore germanique.

A. S.

LES SPECTACLES

ATELIER - ANDRÉ BARSACQ

100e

LE PAIN DUR

de Paul Claudel

avec Pierre RENOIR, G. MONTERO, Jany HOLT, Jean SERVAIS, Paul ŒTTLY

PIERRE RENOIR continue à interpréter brillamment le rôle de Turelure dans *le Pain dur*, de Paul Claudel, à l'**Atelier**. Il meurt à la fin du 2e acte et ressuscite quelques instants plus tard dans le 3e acte d'*Ondine*, à l'**Athénée**.

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET

Ondine

de JEAN GIRAUDOUX

avec

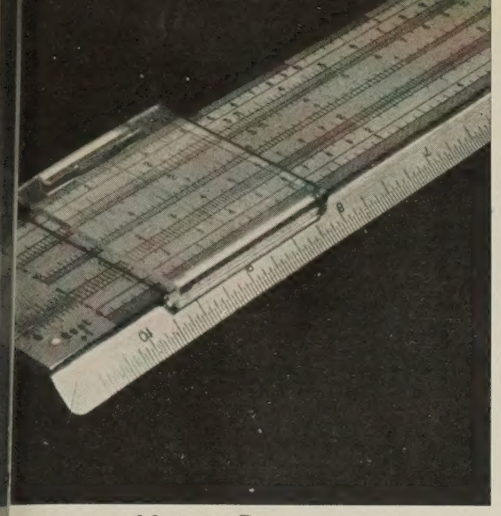
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
DOMINIQUE BLANCHAR

LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

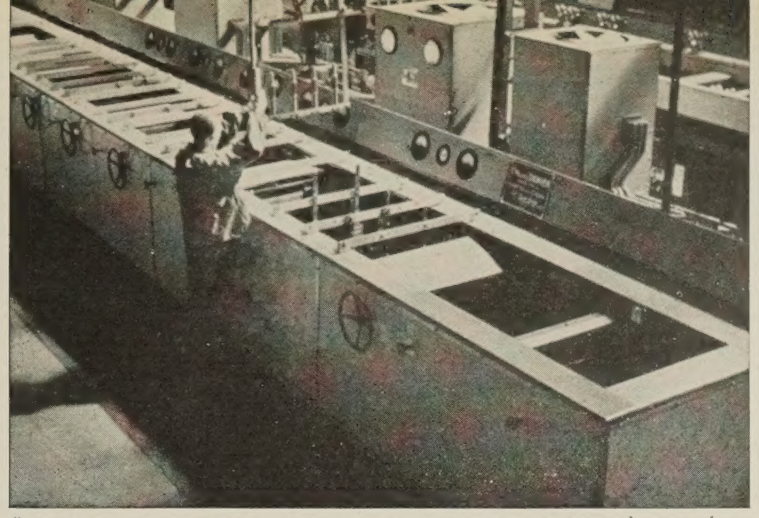
MONTPARNASSE - GASTON BATY
Directrice : MARGUERITE JAMOIS

LA COMÉDIE de St-ÉTIENNE
(JEAN DASTÉ)
Joue en alternance du 4 au 16 Juin

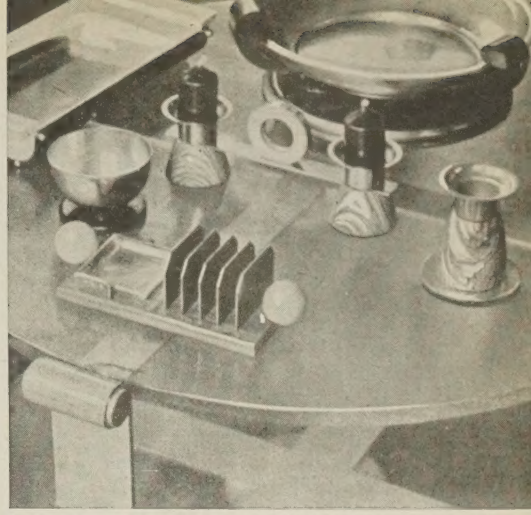
L'EPREUVE et L'ÉCOLE des MARIS
le BALADIN du MONDE OCCIDENTAL
GEORGES DANDIN
et les NOCES NOIRES
LOCATION OUVERTE



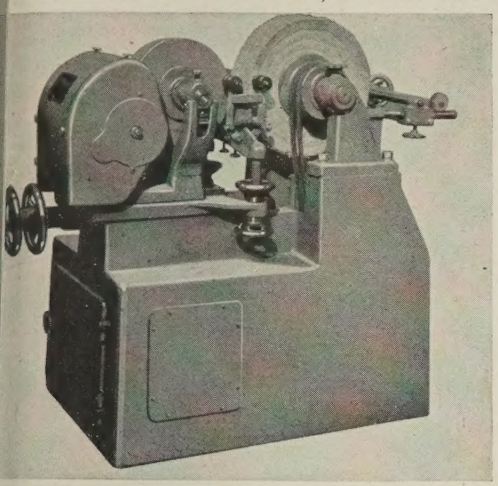
E A CALCULS MAURICE DAMIEN, EN ALUMINIUM.



INSTALLATION DE CHROMAGE DUR POUR RECHARGER LES PIÈCES USÉES.



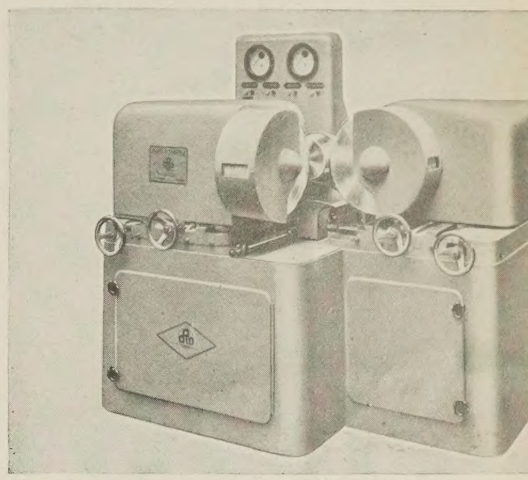
BRILLANTAGE ET COLORATION D'OJETS EN ALUMIN



HINE A POLIR LES TUBES, CORPS DE STYLOS...

UNE INDUSTRIE QUI PROSPÈRE

LE TRAITEMENT DES SURFACES MÉTALLIQUES



MACHINE A POLIR LES CASSEROLES, MARMIT

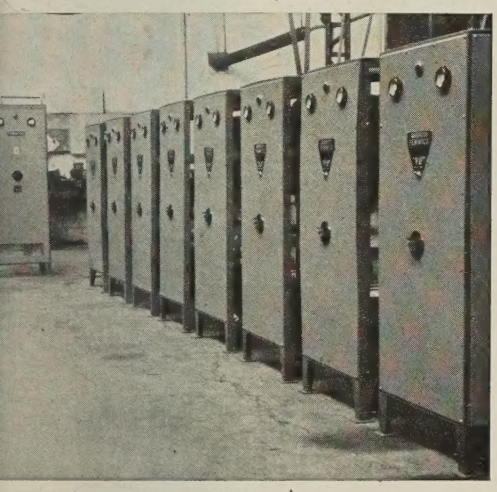
Vaste et captivant programme, celui où, partant du métal brut, l'objectif est de le protéger ou de le décorer. Nombreux sont les procédés connus, mais leur choix, ou leur application pratique, demande pour chaque cas une étude sérieuse, si l'on veut, dans ces questions très spéciales, apporter le soin et la perfection qui sont de rigueur.

Dans le domaine de la préparation, de la protection et de la décoration des métaux, l'industriel se fie généralement à l'installateur qu'il a choisi ; ces questions, en effet, sont insuffisamment connues de lui, elles ont une allure un peu empirique et il ne peut en discuter les détails comme il le fait pour les autres branches de son usine.

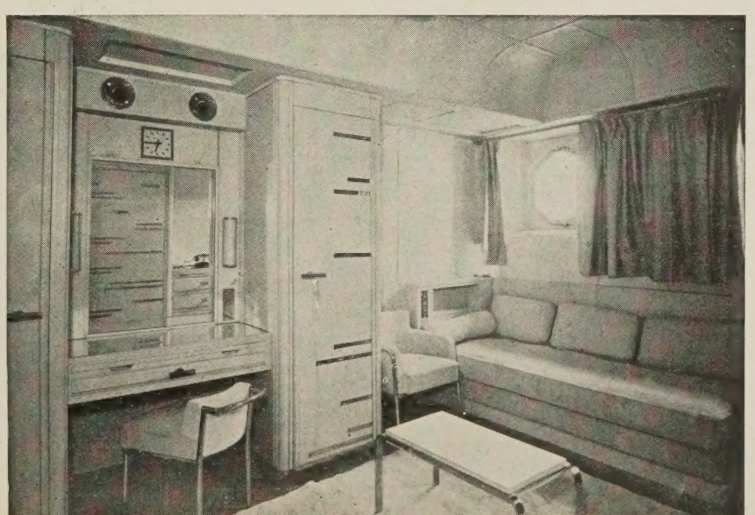
C'est la raison pour laquelle on rencontre si souvent encore des installations de décapage, de polissage ou des ateliers électrolytiques surprenants par leur conception et dont tout serait à refaire si l'on en avait le courage... mais qu'on laisse en l'état pour ne pas engager d'autres frais.

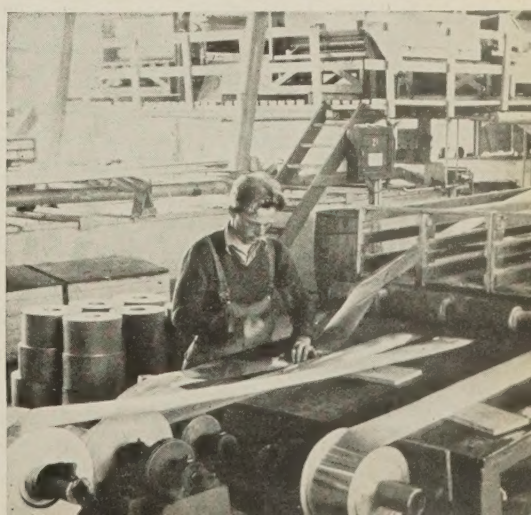
Etant détenteurs en première main de la tradition de l'installateur-conseiller, nous vous demandons de nous consulter, et nous vous aiderons dans la réalisation des meilleures solutions.

TOURETS A POLIR DE 1,5 A 10 CV.



EDRESSEURS POUR CHARGE D'ACCUMULATEURS.





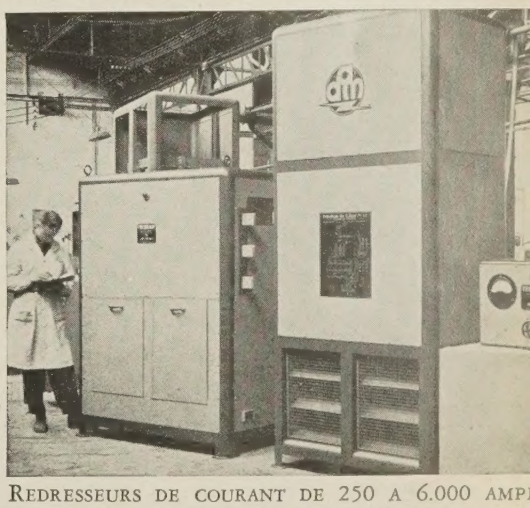
MAURICE DAMIEN S.A.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ET DE FABRICATION DE MATÉRIEL ET DE PRODUITS POUR LA MODIFICATION DES ÉTATS DE SURFACE

Siège social : Paris
39, rue des Mathurins (8e).
ANJ. 87-22

Usines à Saint-Ouen
24, avenue Michelet.
CLI. 09-75

EN BAS, DE GAUCHE A DROITE : CUIVRAGE AUTOMATIQUE DE L'ACIER EN BANDES CONTINUES. — APPLICATION DE L'ALUMINIUM COLORÉ A LA DÉCORATION. — TRAITEMENT DE L'ALUMINIUM RENDU INOXYDABLE POUR LA FABRICATION DES BOITES DE CONSERVE.



REDRESSEURS DE COURANT DE 250 A 6.000 AMP

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS
FOIRE DE PARIS

COMMENT AUGMENTER VOTRE ÉNERGIE VITALE, PROLONGER VOTRE JEUNESSE ET VOTRE VIE ?

Pour résoudre ce problème, le docteur Pascaud a conçu et réalisé le *Surrepos*.

Ce meuble scientifique, établi conformément aux *Lois de l'anatomie et de la physiologie*, seul assure le *repos intensif, intégral* (cœur, muscles, nerfs, cerveau) donnant à tous : bien portants, surmenés, fatigués, malades, vieillards, *un bien-être extraordinaire, immédiat.*

Utilisé et recommandé par le corps médical, adopté par l'élite française et internationale (demandez références), le *Surrepos* est le compagnon inséparable de tous ceux qui désirent *profiter intensément de l'existence en supprimant fatigue et surmenage.*

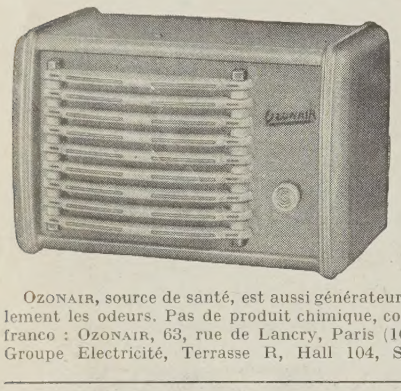
Demandez aujourd'hui documentation scientifique N° 126 condensant les travaux des docteurs Pascaud, Jacobson, Vivien, etc., sur le « Surrepos » *(repos intensif, intégral)* au Surrepos, 167, boulevard Haussmann, Paris. Modèles de 8.500 à 80.000 francs. Médaille d'or, Exposition internationale, Paris 1921.

Il était une fois une ménagère qui gardait les *mains sèches en faisant sa lessive*, car elle se servait de la merveilleuse machine à laver Chalectro-Americ, qui automatiquement essange, bout, lave, rince, essore, et cela sans toucher au linge pendant toutes ces opérations et sans aucune usure.

Cette merveilleuse machine qui a l'aspect d'un meuble luxueux, émaillé blanc, est exposée à la Foire de Paris, au Hall de l'électricité, Stand Chalectro, n° 10.617, Hall 106, Terrasse R.

Chalectro, 3, rue Joseph-Rivière, Courbevoie (Seine).

VACANCES A DOMICILE



Vous le pouvez en créant chez vous une atmosphère printanière, légère, vivifiante et agréable au moyen d'un Appareil Ozonair. Véritable générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, cet appareil introduira dans votre home ou votre bureau les effluves bienfaisants du grand air. Vous pourrez ainsi plus aisément atteindre la belle saison en développant vos moyens de résistance aux épidémies et en acquérant un sommeil reposant.

Ozonair, source de santé, est aussi générateur de bien-être, car il neutralise radicalement les odeurs. Pas de produit chimique, consommation électrique nulle. Notice franco : Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e), BOT. 24-10. Foire de Paris : Groupe Electricité, Terrasse R, Hall 104, Stand 10.407.

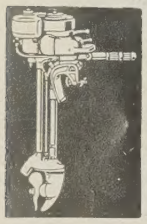
SALON NAUTIQUE ET DU CAMPING

Voici revenir l'époque des vacances et tous les fervents du plein air se doivent de connaître le magasin du Salon Nautique.

Cette Société est, en effet, intégralement spécialisée dans sa partie, son activité étant partagée en trois branches.

1° Le propulseur amovible.

Avec tous les moteurs, Evinrude, Goiot, Lutetia, S. G. C. de 1 à 50 CV pour tous usages. Atelier spécialisé pour la réparation et l'entretien, ce qui avantage énormément les clients de la Société.



2° Les bateaux.

Sept modèles de canoes canadiens, le célèbre kayak « Pionnier », vainqueur du Colorado, les dinghies, le Gadabout (canoe large à arrière coupé), canots métalliques, canots pneumatiques, (de *l'Individuel* au gonflable à moteur 9 CV), le youyou pliant *Bardiaux*, la meilleure annexe de yacht, intéressant chasseur et pêcheur.

3° Le camping.

Avec tout le choix de matériel possible et un rayon complet de pêche sous-marine et de sports d'hiver.

Tous nos lecteurs seront les bienvenus.

Salon Nautique, 29, avenue de la Grande-Armée, Paris (16e). Tél. : PAS. 86-40.

ENFIN VOTRE RÊVE RÉALISÉ !...

Pouvoir emporter sur le toit de votre voiture l'embarcation de votre choix, et ceci grâce aux constructions en alliage léger (Duralinox) de la Société Le Canoe métallique.

Légèreté, entretien nul, étanchéité absolue, stabilité, tels sont les principaux avantages de ces constructions.

Ci-dessus le Cruiser, 3 m. 60.

Quelle facilité de transport ! Il en est de même pour les autres modèles : canoes canadiens, caiques, cruisers, barques de peche et de chasse, dinghys.

Luxueux catalogue contre 30 francs en timbres. Essais sur la Seine au ponton-exposition. Le Canoe métallique, quai du Point-du-Jour (face n° 50), Boulogne (Seine). MOL. 01-21. Foire de Paris : Groupe camping.

Dans votre Citroën vous logerez tous vos bagages à l'abri, grâce à l'adaptation Speed qui double la capacité de votre malle arrière.

Pour tous renseignements : Éts Brissonnet et Cie, 22 ter, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Mail. 87-40.

LES VÊTEMENTS SONT CHERS !

Serjac vous aide à les garder en bon état, grâce à ses :

Porte-pantalons et porte-jupes extensibles ;

Cintres compensés antimites ;

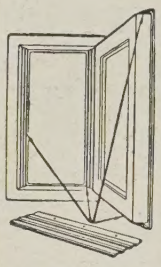
Tringles télescopiques pour penderies ;

Porte-manteaux appliques pouvant se rabattre d'un seul geste.

Toutes ces nouveautés sont présentées par la Société Exelco, 51, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.

A la Foire de Paris : Terrasse R, Hall 125, Stand 12.561. *A retenir !*

UN SPÉCIALISTE



Vous entendez dire souvent : « Des fenêtres qui fonctionnent ? Des fenêtres hermétiques ?... Calfeutrex est passé par là ! »

Quels motifs justifient donc une telle réputation ?

1° Le fameux bourrelet métallique à module ondulé (breveté) invisible, inoxydable, inusable utilisé par Calfeutrex exclusivement.

2° L'exécution impeccable par un personnel hors pair de tous les travaux nécessaires à la préparation des encadrements de bois ou métalliques : menuiserie, serrurerie, vitrerie, maçonnerie, peinture, avant la pose des bourrelets.

En quinze ans, 25.000 clients tous satisfaits !

Voilà pourquoi architectes, décorateurs et entrepreneurs considèrent à juste titre que la Société Calfeutrex, 19, rue Margueritte, Paris (17e), WAG. 41-48, est le seul spécialiste qualifié pour l'entretien et la réparation des portes et fenêtres.

POUR LES GRANDS ET LES PETITS UN SUPERBE CADEAU

intéressant, agréable, durable. Balançoires de jardin à une et deux places. Portiques de sport en tubes d'acier. Groupes de balançoires pour écoles. Poteaux de basket-ball.

Fabricant Ets Marchand, 21, rue du Gué, à Rueil-Malmaison (S.-et-O.). Tél. : MAL. 08-93. Foire de Paris : Terrasse C, Quartier 49, Stand 4.902. Livraison rapide. Prix abordables.

SPORT ET TOURISME NAUTIQUES

Le Sport et le Tourisme nautiques, qui font chaque jour de nouveaux adeptes, sont particulièrement bien représentés au stand Laulaigne, constructeur des premiers glisseurs 100 % aérodynamiques : les « Flèches bleues ».

Tout d'abord, un hors-bord biplace de grand sport et un Runabout 4 places tourisme. En in-bord, un splendide Runabout biplace de grand sport, équipé d'un moteur de 50 CV, attire l'attention des spécialistes. Enfin, le « Pitchounet » H. B. de la classe C. U.

Pour tous renseignements : J. Laulaigne, ingénieur-constructeur, 2, rue Gaudray, à Vanves (Seine). MIC. 28-47, Stand 6.637, Terrasse D.

VACANCES SUR L'EAU...

... en kayak, un kayak pliant Jean Chauveau, que vous emporterez comme un bagage, en train ou en auto.

Chez le même spécialiste : voiles, chariots, sacs, sandales, etc., et le sac à dos Tyroval, qui s'ouvre comme une valise et se porte à la main ou sur le dos.

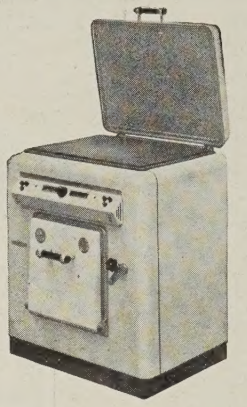
Jean Chauveau, constructeur, mercredi de 9 à 18 heures, 13, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris. ETO. 55-44. Atelier à Saint-Cloud. Foire de Paris : Ter. D. Quar. 66.

ON PEUT ENFIN METTRE LA CHALEUR EN CONSERVE

On a fort remarqué, au dernier Salon des Arts ménagers, la super-cuisinière Othermo à accumulation électrique. Son coffre émaillé blanc attirait d'abord les regards par son élégance racée. Et une foule de visiteurs alléchés s'attardaient devant cet ensemble culinaire d'une conception inédite, répondant à tous les besoins modernes.

Il faut sans doute rechercher la cause de ce succès dans les nombreux avantages offerts par cet appareil vraiment révolutionnaire.

La super-cuisinière Othermo se



branche sur le courant lumière comme *un fer à repasser.*

Les réseaux de distribution, saturés, refusant d'accorder les branchements « force », la ménagère peut donc quand même bénéficier des immenses avantages de la cuisine électrique tout en réalisant une appréciable *économie de consommation.*

Le bloc spécial d'accumulation Othermo emmagasine l'énergie sous forme de chaleur et la restitue au moment de l'emploi sans que la puissance instantanée nécessaire dépasse jamais les 1.000 watts admis par les réseaux sur toutes les installations existantes.

La chaleur fournie par ce bloc suffit à la majeure partie des besoins culinaires, mais l'usager dispose en outre de résistances d'appoint qui fournissent le complément nécessaire à certaines cuissons.

Toujours prête à fonctionner, la super-cuisinière Othermo se rit des coupures et *met de la chaleur en conserve* au service de la maîtresse de maison.

Grâce à sa conception entièrement nouvelle elle offre à la ménagère *trois appareils pour la consommation d'un seul.* Elle comprend en effet :

— Une plaque de chauffe universelle à température réglable, acceptant jusqu'à six casseroles ;

— Un four spacieux (32 × 30 × 47 centimètres) se maintenant automatiquement à 65-70 degrés, mais pouvant être porté jusqu'à 300 degrés. Ce four comporte un gril, une lèchefrite, une plaque à pâtisserie, un ramasse-sauce. Il peut, de plus, être utilisé en marmite norvégienne, en chauffe-plats et en étuve ;

— Enfin, un chauffe-eau de 45 litres distribuant sous pression de l'eau chaude à 75 degrés dans toute la cuisine.

L'ensemble de l'installation est commandé par un tableau de réglage breveté dont les voyants lumineux signalent le fonctionnement et le degré d'alimentation des éléments en service.

Conçue, étudiée et fabriquée en France, la cuisinière Othermo présente un ensemble d'éléments inédits et universellement appréciés. Perfection en matière culinaire, facilité d'emploi, sobriété et élégance des lignes, installation sans difficulté, économie, c'est le dernier mot du progrès. C'est la cuisinière de l'avenir.

Des facilités de paiement (échelonnement sur plusieurs mois) peuvent être accordées. Tous renseignements et brochures sont envoyés gracieusement sur demande adressée à :

La Compagnie Française Othermo, 52, Champs-Élysées, Paris.

A la Foire de Paris : Stand 10.619, Hall de l'Electricité.

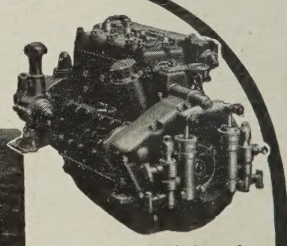
HALL DU BUREAU MODERNE

Un stand remarqué. Comme les années précédentes Intermonde, la grande marque de stylos, présente une gamme très étendue de stylos, depuis son modèle « Sterling 6 » plume or à 2.500 francs jusqu'au « Crayon a bille », à 100 francs.

Cette marque dynamique est donc capable de satisfaire tous les besoins, des plus modestes aux plus exigeants.

Intermonde, 29, rue Drouot, Paris (9e). Documentation PM sur demande.

La pinasse
COUACH
TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PHILATÉLIE

NOUVELLES VIGNETTES EN ANDORRE

Les modifications de tarifs de ces derniers mois ont eu leur répercussion sur la série en cours dans les Vallées d'Andorre.

On a procédé récemment à l'émission d'un 4 fr. brun (type *Eglise de Saint-Jean de Caselles*) ; d'un 5 fr. vert pâle et d'un 8 fr. rouge (type *Maison des Vallées*) ; d'un 12 fr. vert et d'un 15 fr. rouge (type *Vue d'Andorre*) ; enfin d'un 25 fr. bleu (*Portrait d'un viguier*).

D'autre part le 1 fr. brun violet de 1944 a été remplacé par un 1 fr. outremer de petit format, au type *Armoiries*.

J. B.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

EXTRAIT d'un JUGEMENT de la Cour d'Appel de Paris, en date du 11 janvier 1949 (12e chambre), à la requête de Monsieur Masour contre « Le MONDE ILLUSTRE ».

— « Considérant que les circonstances dans lesquelles se présentent les poursuites engagées sont exposées par les premiers juges :

Qu'il est reproché à NAQUET d'avoir, de mauvaise foi, reproduit dans le journal, daté du 16 juin 1945, « Le MONDE ILLUSTRE » une photographie représentant le général de Gaulle et quelques grands chefs de la Résistance, place de la Concorde, à Paris, le 26 août 1944, sans que le sieur Masour, auteur de cette photographie, n'ait donné son autorisation à sa reproduction ;

Considérant que NAQUET et « Le MONDE ILLUSTRE » reprennent les conclusions prises et développées par eux en première instance, excipent de leur bonne foi et prétendent que MASOUR est allé offrir au « MONDE ILLUSTRE », soit directement, soit par l'entremise d'une agence, le cliché de la photographie par lui prise, de telle sorte qu'il en a autorisé par là même la publication.

Mais considérant que MASOUR déclare de la façon la plus formelle qu'il n'a ni apporté ni cédé au « MONDE ILLUSTRE » le droit de reproduction de la photographie litigieuse.

Qu'à cet égard, NAQUET et « Le MONDE ILLUSTRE » ne versent aux débats à l'appui de leurs allégations, ni correspondance, ni bon de commande, ni copie de facture, ni reçu, desquels il résulterait qu'ils avaient obtenu de MASOUR l'autorisation de reproduire.

Considérant qu'il est de principe constant que la preuve de la bonne foi invoquée par le prévenu incombe à ce dernier.

Qu'il ne fait pas cette preuve.

Qu'il y a lieu, en conséquence, de déclarer bien fondée dans son principe, la demande de la partie civile.

Considérant, toutefois, que dans l'évaluation des dommages-intérêts le Tribunal a sous-estimé le préjudice subi.

Que la Cour faisant droit pour partie à l'appel incident de MASOUR possède des éléments suffisants d'appréciation pour fixer à soixante-quinze mille francs, le montant des dommages-intérêts précédemment alloués.

Considérant enfin que la Cour estime qu'il convient d'ordonner la publicité du présent arrêt, en ce qui concerne la condamnation civile seulement :

PAR CES MOTIFS et ceux non contraires des premiers juges :

Déclare l'action publique éteinte par application de l'article 13 de la loi du 16 août 1947 portant amnistie ;

Et statuant sur les intérêts civils :

Confirme dans son principe le jugement entrepris, en élevant, toutefois, à soixante-quinze mille francs le montant des dommages-intérêts.

Ordonne, par application de l'article 1036 du Code de Procédure Civile, l'insertion du présent arrêt dans le plus prochain numéro du « MONDE ILLUSTRE », aux frais dudit journal, par extrait et en ce qui concerne la condamnation civile seulement. »

De Mai à Octobre
LUCHON
Reine des Pyrénées
LA STATION DES VAPEURS SULFURÉES
VAPORARIUM-AÉROSOLS
NEZ • GORGE • OREILLES
BRONCHES • RHUMATISMES
TENNIS • GOLF • PISCINE
EQUITATION
CASINO
J'ANNONCE
FORFAITS
Renseignements
SYNDICAT D'INITIATIVE

SLOG
Choisissez chez votre horloger un modèle à votre goût, et pour votre garantie exigez le nom VEDETTE sur le cadran
CARILLON WESTMINSTER
VEDETTE
la joyeuse voix des cloches au foyer

Bretelles Ceintures Cravates
FILVER
68-74, rue Désiré - SAINT-ÉTIENNE (Loire)

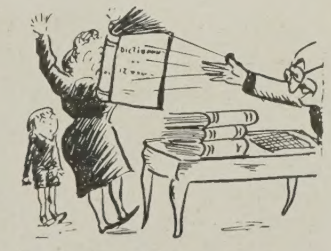
FOIRE DE PARIS
ARMAGNAC Sempé
SABAZAN (GERS)
SYNERGIE
SALON DES VINS. ALLÉE G — ILOT 25

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

FRANCE-SUÉDE
HOLLANDE ALLEMAGNE DANEMARK
BELGIQUE
PARIS
SERVICES RÉGULIERS D'AUTOCARS
Départ de Paris chaque Mardi
Départ de Malmo chaque Samedi
18.700 FRS TOUT COMPRIS
RENSEIGNEMENTS, LOCATION
TREC 25, RUE LA BOÉTIE PARIS - Anj. 95-10
ET AGENCES DE VOYAGES

UN CHERCHEUR OBSTINÉ OU LES TRAGIQUES « MOTS-CROISÉS », par CAMI.

Dans sa maisonnette isolée,
Afin de s'évader, je crois,
De notre époque désolée
Il se livrait aux « mots en croix ».
Quotidiens et périodiques,
Il achetait tout, mais blasé,
Laissant « faits divers », politique,
Ne lisait que les « mots croisés » !



De caractère atrabilaire,
Quand il ne trouvait pas un mot
Il lançait son dictionnaire
Sur sa femme ou sur son marmot !
Un soir qu'il cherchait, bouche amère,
Un nom de ville, il la rossa.
Elle dit : « Je pars chez ma mère ! »
« Mamers ! bondit-il, c'est bien ça ! »

Il inscrit le nom de la ville...
L'épouse part, l'enfant avec,
Et lui poursuit son jeu tranquille,
Mais un mot le tient en échec,
Le dernier, un mot de dix lettres :
« Supprimer dans un certain cas. »
« Qu'est-ce que cela peut bien être ?
« Supprimer ?... Cré nom ! Quel tracas !

« Et par un Z le mot commence !
« Ce Z redouble mon tourment ! »
Mais un bruit trouble le silence,
Et dans la chambre, brusquement,
Surgissent comme d'une trappe
Deux bandits !... Lui, terrorisé,
Veut crier ; un couteau le frappe,
Il tombe sur ses « mots croisés » !

« Les braillards, nous, on les supprime !
« Faut « zigouiller » ces oiseaux-là ! »
Dit un bandit. Et la victime
Râle : « Enfin, le mot, le voilà ! »
Et d'un effort de tout son être
Il met dans les casiers étroits
Du mot « zigouiller » les dix lettres,
Et retombe les bras en croix !

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.

RIVOIRE & CARRET
LE MACARONI RIVOIRE ET CARRET SE MANGE ÉLÉGAMMENT